N° 436 — Tome CXVI 16 Août 1916

MERCVRE DE FRANCE

Vingt-septième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, ALBERT DE BERSAUCOURT, J.-W. BIENSTOCK, R. DE BURY, GIOVANNI CENA, JACQUES DYSSORD, ANDRÉ FONTAINAS, JEAN DE GOURMONT, P.-G. LA CHESNAIS, LOUIS LE CARDONNEL, GEORGES MAUREVERT, PAUL MORISSE, GEORGES BOHN, JEAN NOREL, ISABELLE RIMBAUD, THÉODORE STANTON, DENIS THÉVENIN.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXV

SOMMAIRE

—

N° 436. — 16 AOUT 1916

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbre-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Georges Duviquet
Héliogabale.................. 3.50

Georges Eekhoud
Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch
L'Œuvre de Maurice Maeterlinck.................. 0.75

Paul Escoube
Préférences.................. 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh
Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières
François Coppée et son œuvre.................. 0.75

André Fontainas
Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux
Dans la chambre de Napoléon mourant.......... 3.50

Edouard Ganche
Frédéric Chopin.......... 5 »

Ernest Gaubert et Jules Véran
Anthologie de l'Amour Provençal.................. 3 50

André Gide
Oscar Wilde.............. 1 »
Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50
Nouveaux Prétextes....... 3.50

A. Gilbert de Voisins
Sentiments.............. 3.50

Comte de Gobineau
Pages choisies........... 3.50

Edmund Gosse
Père et Fils.............. 3.50

Jean de Gourmont
Henri de Régnier et son œuvre................ 0.75
Muses d'Aujourd'hui...... 3.50

Remy de Gourmont
Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*.................. 3.50
La Culture des Idées...... 3.50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse.............. 0.75
Dialogues des Amateurs (Epilogues, IVe série).... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)...... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1899-1901)...... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)...... 3.50
Epilogues, 1905-1912. Vol. complém.............. 3.50
Esthétique de la langue française.................. 3.50
Livre des Masques, *Portraits symbolistes*...... 3.50
Le IIe Livre des Masques.. 3.50
Nouveaux Dialogues des Amateurs (Epilogues, Ve série).................. 3.50
Pendant l'Orage.......... 2 »
Le Problème du Style...... 3.50

Promenades littéraires (I).. 3.50
Promenades littéraires (II).. 3.50
Promenades littéraires (III) 3.50
Promenades littéraires (IV) 3.50
Promenades littéraires (V). 3.50

Ch.-M. Des Granges
La Presse littéraire sous la Restauration............ 7.50

Maurice de Guérin
Les plus belles pages de Maurice de Guérin...... 3 »

Frédéric Harrison
John Ruskin............. 3.50

Lafcadio Hearn
Le Japon................ 3.50

Henri Heine
Les plus belles pages de Henri Heine............ 3.50

A.-Ferdinand Herold
Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie.................. 6 »

Alexandre Herzen
Pages choisies............ 3.50

Albert Heumann
Le Mouvement littéraire Belge................. 3.50

Robert d'Humières
L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne.............. 3.50

Francis Jammes
Feuilles dans le vent....... 3.50
Ma Fille Bernadette....... 3.50

H. Jelinek
La Littérature tchèque contemporaine............ 3.50

Virgile Josz
Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*........... 3.50
Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*................ 3.50

Rudyard Kipling
Lettres du Japon.......... 3.50

Paul Lafond
L'Aube Romantique....... 3.50

Laclos
Lettres inédites........... 3.50

Madame Lafarge
Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue
Mélanges posthumes...... 3.50

Wanda Landowska
Musique ancienne......... 3.50

Pierre Lasserre
La Doctrine officielle de l'Université............ 3.50
Portraits et Discussions.... 3.50
Le Romantisme français... 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay
La Littérature contemporaine (1905)............. 3.50

Edmond Lepelletier
Histoire de la Commune de 1871. I................ 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II............... 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II............... 7.50

Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre.................. 3.50
Emile Zola, sa Vie, son Œuvre.................. 3.50

Loyson-Bridet
Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*...... 3.50

Jean Lucas-Dubreton
La Disgrâce de Nicolas Machiavel.............. 3.50

Émile Magne
L'Esthétique des Villes.. . 3.50
Madame de Chatillon...... 3.50
Madame de la Suze........ 3.50
Madame de Villedieu...... 3.50
Le Plaisant Abbé de Boisrobert................ 3.50
Scarron et son milieu...... 3.50
Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50
Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet................ 3.50

Henri Malo
Les Corsaires............. 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart.......... 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, II......... 3.50

René Martineau
Tristan Corbière.......... 3.50

Ferdinand de Martino
Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis
La Pensée de Maurice Barrès 0.7[illegible]

Masson Forestier
Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Camille Mauclair
Jules Laforgue............ 2.50

Édouard Maynial
Casanova et son temps.... 3.50
La Jeunesse de Flaubert... 3.50
La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant.......... 3.50

Henri Mazel
Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia
Les Idées de Stendhal..... 3.50
Stendhal et ses commentateurs................ 3.50
La Vie amoureuse de Stendhal.................... 3.50

Adrien Mithouard
Le Tourment de l'Unité.... 3.50

Jean Moréas
Esquisses et Souvenirs.... 3.50
Réflexions sur quelques Poètes.................... 3.50
Variations sur la Vie et les Livres.............. 3.50

Eugène Morel
Bibliothèques, 2 vol. in-8°. 15 »

Charles Morice
Eugène Carrière........... 3.50

Jacques Morland
Enquête sur l'Influence allemande................ 3.50

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Gabriel Mourey
Le Village dans la Pinède. 3.50

Alfred de Musset
Correspondance........... 3.50
Les plus belles pages d'Alfred de Musset......... 3.50
Lettres d'amour à Aimée d'Alton................ 3.50
Œuvres complémentaires. 3.50

Napoléon
Napoléon raconté par lui-même, 2 vol........... 7 »

Gérard de Nerval
Correspondance........... 3.50
Les plus belles pages de Gérard de Nerval.......... 3.50

Alfredo Niceforo
Le Génie de l'Argot....... 3.50

Charles Oulmont
La Poésie française du Moyen-âge................ 3.50

Léon Paschal
Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie 7.50

Péladan
Les Idées et les Formes.... 3.50

Hubert Pernot
Anthologie populaire de la Grèce moderne......... 3.50

Edmond Pilon
Francis Jammes et le Sentiment de la Nature...... 0.75
Muses et Bourgeoises de jadis................... 3.50
Portraits de Sentiment..... 3.50
Portraits tendres et pathétiques................. 3.50

Camille Piton
Paris sous Louis XV....... 3.50
Paris sous Louis XV (II)... 3.50
Paris sous Louis XV (III).. 3.50
Paris sous Louis XV (IV).. 3.50
Paris sous Louis XV (V)... 3.50

Pierre-Paul Plan
Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps............. 3.50

Georges Polti
Les trente-six situations dramatiques............ 3.50

J.-G. Prodhomme
Ecrits de Musiciens....... 3.50

Arthur Ransome
Oscar Wilde.............. 3.50

Henri de Régnier
Discours de Réception à l'Académie française....... 1 »
Figures et Caractères...... 3.50
Portraits et Souvenirs..... 3.50
Sujets et Paysages........ 3.50

Rétif de la Bretonne
Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne. 3.50

Cardinal de Retz
Les plus belles pages du Cardinal de Retz........ 3.50

Arthur Rimbaud
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud.................. 3.50
Une Saison en Enfer....... 2 »

William Ritter
Etudes d'Art étranger..... 3.50

Rivarol
Les plus belles pages de Rivarol.................. 3.50

E. de Rougemont
Villiers de l'Isle-Adam..... 3.50

André Rouveyre
Exécution secrète d'un peintre par ses confrères. 1 »
Visages des Contemporains. 3.50

John Ruskin
La Bible d'Amiens........ 3.50
Sésame et les Lys......... 3.50

Saadi
Le Jardin des Fruits...... 3.50

Jules Sageret
Les Grands Convertis...... 3.50

Saint-Amant
Les plus belles pages de Saint-Amant............ 3 »

Saint-Evremond
Les plus belles pages de Saint-Evremond......... 3.50

Saint-Simon
Les plus belles pages de Saint-Simon............ 3.50

Sainte-Beuve
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier........ 3.50

P. Saintyves
Les Reliques et les Images légendaires............ 3.50

Léon Séché
Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol.................. 7 »
Alfred de Vigny, I: La Vie littéraire, politique et religieuse; II: La Vie amoureuse. 2 vol........... 7 »
Les Amitiés de Lamartine.. 3.50
Le Cénacle de Joseph Delorme, 2 vol............ 7 »
Le Cénacle de la Muse Française................... 3.50
Delphine Gay............. 3.50
Hortense Allart de Méritens 3.50
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe......... 3.50
Lamartine (1816-1830)..... 3.50
Madame d'Arbouville...... 3.50
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2. vol................. 3.50

Alphonse Séché et Jules Bertaut
L'Évolution du Théâtre contemporain.............. 3.50

Octave Séré
Musiciens français d'aujourd'hui................. 3.50

Nahum Slousch
La Poésie lyrique hébraïque contemporaine.......... 3.50

Joseph de Smet
Lafcadio earn........... 3.50

Georges Soulié
Essai sur la Littérature Chinoise............... 3.50

Robert de Souza
La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental..... 3.50

André Spire
Quelques Juifs........... »

Stendhal
Les plus belles pages de Stendhal............... 3.50

Casimir Stryienski
Soirées du Stendhal-Club... 3.50

Casimir Stryienski et Paul Arbelet
Soirées du Stendhal-Club (2e *série*).............. 3.50

Tallemant des Réaux
Les plus belles pages de Tallemant des Réaux.... 3.50

Archag Tchobanian
Les Trouvères arméniens.. 3.50

Teï-San
Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure.. 3.50

Adolphe Thalasso
Anthologie de l'Amour asiatique.................... 3.50
Le Théâtre Libre.......... 3.50

Théophile
Les plus belles pages de Théophile.............. 3 50

Tolstoï
Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol.................... 10.50

Tristan L'Hermite
Les plus belles pages de Tristan L'Hermite.. .... 3 »

Jules Troubat
Sainte-Beuve et Champfleury 3.50
La Salle à manger de Sainte-Beuve.. .... 3.50

Octave Uzanne
Le Célibat et l'Amour..... 3.50
Parisiennes de ce temps... 3.50

A. Van Gennep
La Question d'Homère..... 0.75

Jean Variot
L'Œuvre d'Elémir Bourges. 1 »

E. Vigié-Lecocq
La Poésie contemporaine 1884-1896............... 3.50

Alfred de Vigny
Les plus belles pages d'Alfred de Vigny.......... 3.50

Léonard de Vinci
Textes choisis............ 3.50

Tancrède de Visan
L'Attitude du Lyrisme contemporain.............. 3.50

Oscar Wilde
De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading... ... 3.50
Les Origines de la Critique historique.............. 3.50

Stefan Zweig
Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre............ 3.50

Envoi franco, sur demande, du Catalogue complet et d'un numéro de la revue

ODILON REDON

—

Il ne sied pas qu'on laisse partir, sans les saluer d'un juste hommage d'admiration et de gratitude, ceux d'entre les grands aînés qui n'ont pu supporter, jusqu'aux dernières limites de l'attente, l'espoir et la certitude de l'aube nouvelle qui point déjà sur l'horizon.

Odilon Redon, malade très gravement depuis des mois et plus âgé que son apparence ne le laissait présumer, souhaitait ardemment que sa vie durât assez pour accueillir le retour de son fils mobilisé et pour acclamer la victoire. Hélas, ils ont été déçus, ces vœux : puisse-t-il, au moment suprême, ne s'en être douté, en s'assoupissant ! — Le dimanche 9 juillet dernier, un très petit nombre de ses amis et de ses admirateurs passionnés, présents à Paris et avertis en temps utile, ont communié, réunis autour de sa dépouille mortelle, dans les mêmes regrets et dans la fidèle dévotion de leurs souvenirs reconnaissants.

Simple fut la cérémonie en l'église de Paris; plus simple encore l'ensevelissement à Bièvres. Des fleurs, certes ! beaucoup de fleurs à celui qui les a tant aimées et a si pieusement exalté leur beauté. Mais aucune parole d'adieu ne fut prononcée au nom des assistants ; aucune parade officielle, aucune délégation de société artistique. Il ne fut environné que de la présence et de la pensée de ses amis, et comme il avait été, le grand artiste, simple et chaleureux durant sa vie, simples et chaleureuses lui furent ses funérailles.

Jamais Odilon Redon n'avait ambitionné la célébrité, ni même une renommée plus discrète. Il n'a jamais songé à

tirer de son travail, en en trahissant la portée, des ressources faciles, de misérables récompenses, des honneurs ou la richesse. Sa gloire est d'autant plus pure qu'elle est actuellement peu répandue; elle est aussi durable que la lumière : l'assaut des ténèbres et de la nuit peut, par intervalles, en offusquer l'éclat, elle ne saurait s'éteindre ni s'amoindrir.

Il fut un grand isolé. Si évidentes qu'aient été ses sympathies, si bienveillants qu'aient été ses encouragements aux tendances neuves, renouvelées, hardies, aventureuses, ou plus simplement ingénues et sincères qui se sont, par bonheur, multipliées depuis une cinquantaine d'années, Redon n'a jamais appartenu à un groupe, encore moins à une école, et son art est demeuré distant de tout autre. Quelle étiquette lui accoler? Il a exposé avec les impressionnistes, il n'est pas impressionniste. Son influence a été souveraine dans la formation des maîtres de l'heure présente : ni Vuillard, ni Bonnard, ni Maurice Denis, ni Roussel, ni Sérusier, non plus que Henri-Matisse, ne me contrediront; et cependant aucun d'eux ne lui ressemble.

Aucun d'eux ne lui ressemble en ce qui concerne la facture visible ou le mystérieux agencement des moyens expressifs; aucun d'eux ne lui ressemble en ce qui concerne la conception ou la signification immédiate de son œuvre. L'enseignement que tous ont tiré de ses entretiens et de son noble exemple est d'une valeur beaucoup plus haute. Ils ont appris, à ses côtés, à vivre et à travailler exempts de toute ambition malsaine, à s'interroger, à forcer le secret de leur conscience propre, à se connaître, à se traduire ingénûment, selon des ressources épurées, sincères, spontanées, personnelles. Son prestige sur les peintres de la génération qui atteint à présent la maturité est comparable au prestige du maître César Franck sur les musiciens de France, ou, mieux encore, au prestige de Stéphane Mallarmé, qui fut son ami, sur les meilleurs poètes de nos jours.

Ces trois grands esprits décèlent de profondes analogies. Eclos tous trois à l'écart des cénacles autant que des académies, les difficultés d'une vie matérielle étroite et obscure, souvent ardue et angoissante, n'ont eu aucune prise sur la sérénité de leur rêve ni de leur volonté. Lentement, lentement, après des années si dures que d'autres s'en fussent dès long-

temps découragés et évadés, ils finirent par voir se former autour d'eux un cercle plus ou moins étendu de filiale admiration et de compréhension décidée. Mais, incapables de méchanceté, d'envie ou de rancœur, dédaigneux de se produire et de se défendre, ils demeurèrent jusqu'après leur dernier jour la proie facile des sots, des médisants et des jaloux. Les académiques les ont haïs; les officiels, honteux d'avoir à rougir devant leur pureté immarcessible, ont pris le parti de les dénigrer désespérément, chaque fois qu'il leur fut impossible d'ensevelir leur souvenir dans la poudre de l'oubli.

Un homme tel que Redon semble n'avoir pas connu qu'il existât une tradition, une routine académique, une consécration officielle. Tout jeune, il s'était formé de l'art une image hautaine et ingénue; il a employé toute l'activité de ses efforts, durant sa vie entière, à la réaliser sans se laisser atteindre par aucune considération étrangère. Il est de ceux qui peuvent, qui doivent s'être dit, à l'heure où ils sentent sur eux descendre les ombres annonciatrices du trépas, que leur labeur ne fut point vain, que quelque chose en restera d'ineffaçable, de solide, et que leur pensée ne périra pas tout entière.

Desservant d'un culte dont nul dogme ne rétrécit l'élan ou n'atrophie, par des bandelettes de formules futiles, l'inépuisable fécondité, il portait en son cœur l'amour unique de la beauté ; seule l'idée qu'il s'était tracée d'une beauté incorruptible inspirait ses recherches, dirigeait sa main, et exaltait son esprit. Quand il lui arrivait de confronter à l'amplitude de ses desseins les réalisations qu'il en avait essayées, certes une joie âpre et forte devait flamboyer dans ses yeux ; il pouvait se rendre le suprême témoignage que se rendent les plus puissants et les purs : l'idéal auquel il avait voué son existence, il ne l'avait pas trahi, il ne l'avait avili ni souillé; il ne s'en était jamais détourné, il ne s'était jamais rendu indigne d'en avoir conçu l'immortelle splendeur.

Depuis le jour où, enfant, il griffonna son premier croquis, sa fière originalité était allée s'affirmant dans une voie définitivement élue. Il n'en est pas sorti, il ne s'est pas égaré. La voie s'est élargie; elle ne s'est pas brisée, elle ne s'est pas dispersée.

Comme le hasard lui avait accordé des parents disposés à ne pas contrarier sa vocation, encore qu'ils ne comprissent que

selon les errements habituels les exigences d'une éducation d'art, il prit part à un concours d'entrée à l'école des Beaux-Arts. Il échoua. Néanmoins il continua de dessiner, il modela la terre glaise, il entra dans l'atelier d'un architecte.

Sa grande formation provient de sources différentes. D'abord, étant maladif, sur l'avis des médecins il n'avait poursuivi que d'assez vagues études régulières ; son cerveau était adonné à des jeux paisibles et à la douce rêverie. Son père était loin de décourager cette naturelle disposition ; il lui répétait souvent une phrase dont Redon se plaisait à se souvenir : « Vois ces nuages ; y discernes-tu, comme moi, des formes changeantes ? » et il lui faisait apercevoir « dans le ciel muable des apparitions d'êtres bizarres, chimériques et merveilleux (1). » Le goût de la musique, qu'il partageait avec tous les membres de sa famille, s'épanouit aussi en une passion qu'il conserva toujours. Surtout, de fréquents séjours à la campagne, une attention native et cultivée à tous les charmes délicats et infinis de la Nature lui en décelèrent le prodige et affinèrent sa sensibilité. Plus tard, lorsqu'il éprouva la nécessité de comprendre avec plus de diligence ce qu'un instinct lui avait fait découvrir et aimer, ce n'est pas plus aux leçons ardentes du merveilleux aquafortiste Rodolphe Bresdin qu'il fut redevable de la révélation de sa personnalité qu'à son intime et fréquent commerce avec le botaniste bordelais Armand Clavaud (2).

En 1870, il s'était engagé. Une vie rude et réglée mit fin à l'agitation inquiète dans laquelle, jusque-là, il se cherchait encore — il était âgé de trente ans. La « vie de soldat », a-t-il écrit, « fut pour moi d'un grand repos... J'ai eu en ce moment conscience de mes dons naturels. Les moindres croquis ou griffonnements que j'avais laissés dans mes cartons prirent un sens à mes yeux. Et c'est ma date véritable du vouloir (3).»

Ensuite, revenu à Paris, il scrute le dessin des vieux maîtres au Louvre ; il s'assouplit à perfectionner sa propre technique ; il étudie l'anatomie humaine et plus particulièrement

(1) *De Soi-Même. Quelques notes de Odilon Redon*, dans le magnifique ouvrage de M. André Mellerio : *Odilon Redon*, publié en 1913 par la Société pour l'étude de la gravure française.

(2) *De Soi-même* op. cit. — Cf. Francis Jammes : *Odilon Redon botaniste*, dans *Vers et Prose*, tome VIII.

(3) Lettre à Edmond Picard : *Confidences d'artiste*, dans l'*Art Moderne* de Bruxelles, 25 août 1894, cité par A. Mellerio.

l'ostéologie. « Un peu de comparaison, au Muséum, me donna l'idée de la contexture relative de tous les êtres. »

L'artiste a forgé ses armes. Son œuvre, au tréfonds de son être, par une réflexion prolongée, s'élabore peu à peu et exprime, ainsi qu'il a écrit plus tard, sa personnalité toute dégagée :

J'ai fait un art selon moi seul. Je l'ai fait avec les yeux ouverts sur les merveilles du monde visible, et, quoi qu'on en ait pu dire, avec le souci constant d'obéir aux lois du naturel et de la vie... Je crois avoir cédé docilement aux lois secrètes qui m'ont conduit à façonner tant bien que mal, comme j'ai pu et selon mon rêve, des choses où je me suis mis tout entier.

Selon mon rêve !... Et précisément la première suite de dix lithographies et un frontispice qu'il a, en 1879, réunie en un album porte ce titre significatif : *Dans le Rêve.*

Auparavant il s'était fait apprécier de très rares amateurs par des fusains et par des eaux-fortes curieuses : un œil attentif y découvrirait en gestation les caractéristiques de son génie. Aux plus anciennes, sur fond montagneux, dans quelque gorge pyrénéenne, traitée avec de la finesse et le fini des souples et puissantes imaginations de Bresdin, on voit surgir, passer, s'arrêter d'étranges cavaliers qui avec leurs montures composent comme un bloc rocheux, où la masse tue le modelé, où la force d'expression de l'ensemble annihile le détail de la figure. Cela n'est encore que préparatoire et inconscient ; mais, lorsqu'il a usé de la pierre décriée pour avoir été si promptement mésusée, Odilon Redon est entré en pleine possession de ses moyens. Il a créé un métier nouveau ; il en a tout naturellement extrait des effets de contrastes, d'oppositions, des nuances d'enveloppement et de précision qui, avant lui, auraient paru impraticables, et qui, grâce à lui, furent aussi sensibles et aussi délicats que les réalisations les plus pénétrantes de l'eau-forte.

Mais, pour révélateurs que nous apparaissent par rétrospection ses travaux précédents, c'est de l'album *Dans le Rêve* que date l'intérêt actuel et durable de sa manière.

Ces planches tirées à 25 exemplaires montrent une succession hallucinante de têtes sans corps à physionomies douloureuses ; l'une est perdue dans les airs, celle-ci entraînée dans le mouvement d'une roue sinistre, ou à travers l'espace lancée

d'un horizon inquiétant, et cette autre comme un fruit délicat posée sur le haut d'une coupe. L'énorme cube d'un dé marqué de ses six points pèse sur le joueur ; entre les colonnes d'un temple un œil désorbité flamboie comme un astre ; autour d'un visage féminin tournent des faces d'hommes embryonnaires ; un corps ferme de femme s'élève, la droite au pommeau du glaive, tandis que devant elle est clouée au roc, dans la ténèbre, une figure ahurie et bestiale.

De telles visions inaccoutumées le sens se dégage malaisément peut-être avec précision. La mission de l'art consiste à éveiller dans le cerveau du spectateur attentif des rêveries et des sensations analogues à celles de l'artiste, non à susciter une évidence de vérités mathématiques, ni même logiques. Lorsque Corot peint les étangs de Ville-d'Avray, qu'importe que la vue en soit exacte et reconnaissable à tout promeneur ? Il importe, au contraire, que Corot ait donné un corps aux sensations que ces sites lui font éprouver, et qu'il en communique l'émotion par son art. Cette mystérieuse communication, cette propagation de la sensibilité, c'est en quoi se résume tout le prodige de l'art.

Or, n'est-il pas certain que, sans préparation et de bonne foi, certains esprits ont été et sont émus à la contemplation des lithographies de Redon ? Dès lors son but est atteint, d'autant mieux que pour y atteindre il n'a employé aucun détour, aucun stratagème. Il a innové, non par calcul de malice, mais parce que tout bonnement il a exprimé le meilleur de ses émotions sous les figures qu'elles revêtaient en son cerveau, dédaigneux de tous artifices convenus et ressassés.

De rêves et de visions ses émotions naquirent ; par conséquent chez autrui son art a évoqué et fixé des rêves et des visions, avec leur caractère de précision indéfinie mêlé à du vague et à de l'incertain. Seulement, qu'on le comprenne, ni le dessin, ni la composition, ni la présentation du rêve ou de la vision ne se montrent vagues, incertains, non plus que malhabiles. Peu de dessinateurs ont dessiné avec autant de volontaire sûreté, et le traitement nuancé ou contrasté des valeurs de l'ombre et de la lumière n'a jamais été mené avec une adresse, au gré des circonstances, ni plus délicate ni plus appuyée.

Bientôt le rêve s'amplifie. Alors, conséquence attendue, puis-

qu'il devient l'objet d'un contrôle incessant et d'une observation affinée, entre ses parties, sans qu'il cesse d'être divers, s'établit une sorte de lien ténu, une coordination.

Les légendes inscrites au bas des planches de l'album *A Edgar Poe* (1882) dénoncent à quel point il a pressenti dans le conteur américain un esprit fraternel. Il s'est gardé de tenter une illustration, aussi libre fût-elle, d'aucun des *Contes du Grotesque et de l'Arabesque*. Quoique des ignorants aient pu prétendre, ce ne sont pas des phrases prises à Poe que répètent ces légendes. Elles sont inventées par le lithographe, et concrétisent son émoi personnel, son rêve, que les rêves du grand poète ont provoqués.

L'album *les Origines* est encore plus significatif. Aucune légende, il est vrai, n'y figure au bas des lithographies. Cependant Redon en avait composé une suite qui se tient et se développe à la manière des phrases suspendues d'un poème en prose très sommaire, qu'on pourrait lire presque sans se douter qu'elles forment le commentaire ou le prétexte d'inventions graphiques. M. J. Destrée, qui dressa un premier et très remarquable catalogue de l'œuvre gravée de Redon, s'est mépris dans le classement de cet album, faute de les connaître. Les voici, telles que les donne le livre de M. Mellerio :

I. Quand s'éveillait la vie au fond de la matière obscure... II. Il y eut peut-être une vision première essayée dans la fleur... III. Le polype difforme flottait sur les rivages, sorte de cyclope souriant et hideux... IV. La sirène sortit des flots, vêtue de dards... V. Le Satyre au cynique sourire... VII. L'aile impuissante n'éleva pas la bête en ces noirs espaces... VIII. Et l'homme parut, interrogeant le sol d'où il sort et qui l'attire, il se fraya la voie vers de sombres clartés.

Odilon Redon a désormais pris conscience de la signification de ses rêves. Mais il y a, ici, une distinction fondamentale à établir. Ce n'est pas sa fantaisie qui impose une apparence de réalité difforme à des rêveries métaphysiques préconçues, — méthode pratiquée par des artistes égarés qui croient penser, imposer une pensée où l'on ne discerne qu'un fond insipide de froideur et de niaiserie. Qu'une abstraction, qu'un système philosophique s'appuie sur les découvertes d'une œuvre d'art, on le conçoit à la rigueur ; néanmoins l'artiste, lui, ne peut et ne doit accepter d'autre tâche que de s'exprimer de façon désintéressée, sans but tendancieux. Des

apparitions hantent le songe de Redon, il en saisit, il en recrée la figure et les modalités. D'autres concluront, s'ils veulent. Il montre; il n'a ni le goût ni le loisir de généraliser, d'abstraire, d'épiloguer.

Que l'ait étreint l'anxiété de l'au-delà, des origines, de la destinée humaine, l'évidence en tressaille à travers son œuvre. Il n'a pas proposé pourtant une solution à l'énigme universelle. Il s'est épouvanté devant un monde fantômatique où le souvenir de ses études de science se mêle aux angoisses de sa méditation. Il nous en apporte l'aveu, et non un dogme.

Il a vécu dans le proche voisinage de quelques grands esprits qui ont subi et suscité, dans les lettres, des hallucinations d'une nature analogue aux siennes. Edgar Poe au premier rang. *La Chute de la Maison Usher*, *Ligeia*, *Morella*, *Berenice*, *le Masque de la Mort Rouge*, et ces divins poèmes d'une prose si sereine, *Ombre*, *Silence*, *l'Ile de la Fée*, *le Portrait Ovale* étaient bien faits pour inspirer Redon; de les avoir lus et médités, l'artiste a retiré un mirage tout personnel, un motif d'incantation.

« L'œil comme un ballon bizarre se dirige vers l'Infini » ou « à l'horizon, l'ange des certitudes, et, dans le ciel sombre, un regard interrogateur », ces astres noirs aux bords lumineux, ces anges qui jonglent avec les astres n'ont pas leurs équivalents exacts, leurs répondants, dirai-je, dans l'œuvre inspiratrice, mais elle a éveillé de telles visions dans un cerveau congénère.

Aucun lecteur, en présence des descriptions absolues de Flaubert, n'imaginerait les monstres fabuleux ni les visages humains ou divins de *la Tentation de saint Antoine* tels qu'ils se sont imposés à Redon dans une triple série de ses lithographies. Illustrations du livre, on les taxerait à juste titre d'inexactitude et d'infidélité. Elles sont différentes, n'étant que l'image des méditations suggérées par une lecture émouvante, et non une représentation de l'œuvre originale.

D'ailleurs ce qu'un art a exprimé peut-on prétendre, en vérité, le transposer dans un autre ? Une traduction n'existe que pour suppléer à l'infirmité de notre savoir. Elle se supporte d'un idiome à un idiome étranger. Quel sens aurait-elle en art plastique ? Il n'est point vain, au contraire, de surprendre ce que la création d'un chef-d'œuvre a produit de répercussion sur un esprit sensible et conscient.

L'œuvre de Redon apporte ce témoignage, lorsqu'elle se réclame de son admiration pour l'œuvre d'un Edgar Poe,d'un Flaubert ou encore de Goya, et, d'autres fois, pour *l'Apocalypse*, de saint Jean, ou pour *la Maison Hantée*, de Bulwer-Lytton, ou pour *le Juré*, d'Edmond Picard.

Ce n'est point le lieu d'étudier ici chacun de ces albums, non plus que de signaler les nombreuses lithographies séparées dont nous lui sommes redevables. Plusieurs ont servi de frontispices à des livres de poètes, Emile Verhaeren, A.-Ferdinand Herold, Iwan Gilkin. Dans toutes s'affirme une remarquable harmonie de la pensée, une constante inclination au rêve évocatoire, une égale émotion d'ordre purement intellectuel, qui cependant prennent leur point d'appui dans les hypothèses de la science et dans l'observation des formes visibles de la vie.

Odilon Redon a ployé à des ressources insoupçonnées la technique de son art, à une diversité d'effets, à une puissance inégalées. Les lithographes du XIX[e] siècle, en usant d'un procédé dont la découverte ne remonte qu'à 1796, artistes de second plan comme Raffet,ou, à l'exception magnifique d'Honoré Daumier, lithographes par occasion ou par caprice plus ou moins prolongé, Girodet, Prudhon, Delacroix et plusieurs autres, avaient été les serviteurs d'un charme qui les ensorcelait ; en outre, ils dépendaient d'imprimeurs qui tiraient leurs épreuves au gré de leur routine et de leur facilité, sans se préoccuper de la volonté et des raffinements de l'auteur. Redon bouleversa tous ces errements. La pierre fut subjuguée à sa volonté tenace, ce fut elle qui fut asservie. Il parvint à persuader les artisans dont il avait besoin ; ils se firent ses collaborateurs fervents ; ils participèrent à la matérialité de ses recherches, ils se conformèrent à ses indications et à sa direction dans l'exécution de ses planches. Les résultats stupéfient les collectionneurs. Ses lithographies possèdent un modelé dans les contrastes, une vraie modulation des valeurs, dont la légèreté ou la vigueur ne sont surpassées dans aucune eau-forte ; et elles équivalent à des dessins originaux.

Je ne crois pas, écrivait Redon dans ses *Confidences d'artiste*, avoir la grande estime des lithographes de profession. Ils ont peut-être raison. Je n'ai jamais le souci de faire donner à la pierre ce qu'elle a en soi, mais de me transmettre moi-même. A part deux ou

trois planches, notamment *la Fleur du Marécage*, dans laquelle il y a un effort de lithographe et un résultat graphique assez bon, toutes mes planches ne sont guère qu'un dessin transposé et multiplié, avec la pierre pour humble agent de transmission.

On ne saurait se mieux définir. Dans la matière il recherchait ce qui paraît ingrat, l'absence de séduction extérieure, d'effets qui sollicitent. N'avait-il pas, auparavant, loué le fusain, en général peu aimé et fort négligé, précisément parce qu'il ne permet pas d'être plaisant ? Il est grave. En raison de l'importance du noir, expression de la tristesse et de la douleur, ferveur secrète et oraison profonde, et il a chéri le procédé lithographique : « Il faut respecter le noir. Rien ne le prostitue. Il ne plaît pas aux yeux et n'éveille aucune sensualité. Il est l'agent de l'esprit bien plus que la belle couleur de la palette ou du prisme. »

Il ne concluait pas de cette considération — tant s'en faut — au dédain de la belle couleur de la palette ou du prisme. Ayant produit de nombreux fusains, une trentaine d'eaux-fortes, plus de deux cents lithographies, dans les quinze dernières années de sa vie Redon, d'une âme sereine, pure, juvénile et tendre, ne produisit plus guère que des peintures d'un coloris éclatant et surtout de merveilleux pastels.

L'anxiété en lui était morte. La sécurité lui était venue, l'apaisement. Sans affres, sans arrière-doute il communiait en la fraîcheur et la beauté des choses de la nature. Il adorait la grâce virginale et lucide de la fleur. Ses rêves étaient radieux. Ses œuvres suprêmes respirent dans la dévotion candide d'un croyant des premiers âges. Ingénu et angélique à la façon de Fra Giovanni da Fiesole, il dessine et peint dans l'extase. Mais son extase n'est pas mystique, sa ferveur s'adresse aux formes et à la couleur de tout ce qui pare d'enchantement la terre maternelle, les corolles diaprées et vibrantes, les eaux limpides et sonores, les espaces de la lumière, l'univers en fête dont nulle atteinte humaine ne peut souiller la splendeur.

Je me souviens de surprenantes compositions, où les pétales des fleurs brûlent d'un éclat chatoyant, où l'on ne sait si la fleur s'est faite pastel, ou si le pastel se métamorphose en fleur. Les jeunes ors ingénus s'y juxtaposent pour le délice et le ravissement de l'esprit à des azurs multiples et radieux, à des

colorations les plus chaudes et les plus délicates, en des harmonies d'une beauté toute nouvelle.

La fleur est épurée de toute teinte corruptrice, de tout ce qui peut se mêler d'assombrissant ou de terne à sa virginité de cristal. Elle surgit intacte, elle embaume de parfums discrets et inaltérables. Est-elle fée ? Est-elle déesse ? Elle est elle-même, sans atténuation et sans mélange, libre et superbe comme un sourire de l'aurore, comme une joie de l'amour. Redon ne décrit pas la fleur, il ne la compare pas. Elle est seule, radieuse, présente ; elle s'est d'elle-même suscitée.

Les enthousiastes botanistes la reconnaissent ainsi qu'ils la chérissent. Des poètes se souviennent : « Je dis : une fleur ! et, hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, idée même et suave, l'absente de tous bouquets. » Par la magie du pastel, non moins que par la magie de la parole écrite, pour avoir, au gré de Stéphane Mallarmé, transposé en l'œuvre d'art un fait de la nature, sans la gêne d'un proche et concret rappel, émane également une notion pure. Et ainsi s'éloigne le pastelliste des réalistes et des concrets de l'heure présente. A quoi bon rééditer les apparences grossières d'une réalité qui pèse confusément ? Y choisir les motifs d'une émotion ; y puiser les circonstances d'un enthousiasme.

La fleur ne forme pas l'unique prétexte des pastels de Redon. Son œuvre a retracé plusieurs paysages actuels et positifs. Il chérissait la mer, les bois, la campagne. Ses souvenirs le ramenaient volontiers aux jours d'une enfance écoulée dans « une fraction de terre assez sauvage, non loin d'un grand fleuve et de la mer, sur la lisière du Médoc ». Il avait peu voyagé, tout jeune dans les Pyrénées, plus tard dans la douce et mélancolique Bretagne, et en Hollande « par vénération, comme en pèlerinage aux lieux saints où vécut Rembrandt ». Mais il avait prolongé des séjours sur certaines plages paisibles à l'estuaire de la Gironde, et plus habituellement à Bièvres, ce village si charmant qui avait été cher à Victor Hugo comme il fût cher à Félicien Rops.

Il y a beaucoup vécu ; c'est là désormais qu'il repose.

Tous les détours de la rivière lui étaient familiers, il connaissait intimement les replis de ses bois. Très souvent, pour quitter moins vite le contact de la nature, il s'en allait lon-

guement, pour arriver à Paris, à pied à travers la forêt de Meudon ou par les buissons de Verrières.

Il se plaisait à évoquer cette campagne douce, charmante et tranquille. Mais plus souvent il la peuplait de fantômes : la Reine de Saba s'inclinait devant Salomon ; des barques harmonieuses glissaient sur une mer magique, sous un ciel de nuages diaprés ; une palme de feu tendre illuminait de gloire le front penché du poète ; ou, dans une grâce franche de la ligne, éclatait un portrait d'enfant d'une fraîcheur incomparable.

L'intensité du radieux coloris où étincelle la gloire des pourpres, des oranges, des mauves et des bleus purs signifient bien sérénité et joie dans la pensée de l'artiste, de même que ses fusains et ses lithographies avaient exprimé ses heures anxieuses et tourmentées.

Mais en tout temps, ainsi qu'il l'a toujours senti, son originalité a consisté « à faire vivre humainement des êtres invraisemblables selon les lois du vraisemblable, en mettant, autant que possible, la logique du visible au service de l'invisible ».

ANDRÉ FONTAINAS.

POÉSIES

—

RENAISSANCE

Ah! détresse du monde, horreur des Vérités,
Passions où le siècle incessamment se roule! —
Ils vont, partout rués en ténébreuse foule,
Ces vivants, qui ne sont que des morts agités.

Ils proclament sans fin leurs vaines libertés :
Mais le Temple de l'âme en eux lourdement croule.
— Si la France longtemps fut cette impure houle,
Seigneur, nous lui rendrons le calme, et vos clartés.

Apôtres éloquents, penseurs, graves artistes,
Nous qui, d'avoir trop vu, restons saintement tristes,
Aimons! — J'ai tout compris par ce grand matin bleu.

Rien ne fera fléchir maintenant ma prunelle.
Mourant toujours, trouvant ma renaissance en Dieu,
J'irai, porteur de joie et de vie éternelle.

VENDREDI-SAINT

C'est le terrible jour, divin Protagoniste,
Où, mourant sur la Croix, tu l'empourpras de sang.
A tes pieds s'agitait, de rage blémissant,
Un peuple qu'embrassait, plein d'amour, ton œil triste.

Tu le savais, la foule obstinément résiste
A toute vérité qui du Ciel lui descend.
— Tel, avant d'être enfin de l'or resplendissant,
Longtemps le plomb trompa l'espoir de l'Alchimiste.

L'Alchimiste suprême, ô mon Seigneur, c'est toi ;
Le solide creuset, c'est l'immuable Foi,
C'est l'Espérance, avec la Charité pour flammes.

Voulant faire des Dieux, tu pris l'Humanité.
— Mets nos cœurs dans ton Cœur, transforme en toi nos âmes :
Et change notre plomb en or d'éternité.

LOUIS LE CARDONNEL.

MÉMORIAL DE LA VIE DES MARTYRS

I

Si la pudeur était bannie du reste de la terre, elle se réfugierait sans doute dans le cœur de Mouchon.

Je le vois encore arriver, sur son brancard plein de petits cailloux, avec sa capote engluée de boue, et sa belle figure candide d'enfant bien élevé.

— Faut excuser, me dit-il, on ne peut pas être tout à fait propre...

— As-tu des totos ? demande l'infirmier en le déshabillant.

Mouchon rougit et se trouble :

— Oh ! si j'en avais, ils ne seraient pas à moi, sûrement !

Il n'a pas de poux, mais il a la jambe cassée, « rapport à une torpille ».

On fend la culotte, et je me dispose à faire enlever la chaussure. Mouchon avance la main et propose timidement :

— On pourrait laisser la chaussure.

— Mon gros, on ne peut pas soigner ta jambe sans enlever la chaussure.

Alors, Mouchon, tout rouge d'émotion :

— Mais, si on enlève la chaussure, ça va sentir.

J'ai souvent songé à cette réponse. Crois-moi, Mouchon, je n'ai pas encore rencontré le prince digne de te déchausser et de laver tes humbles pieds.

II

Du ventre, sort un trousseau de compresses sanglantes et une odeur d'intestin gâté. Avec précaution, le médecin pince

les compresses et les tire délicatement au dehors. Un rayon de soleil éclaire la chose ; toute la frêle baraque tremble à cause du canon.

— Je suis un grand marchand de porcelaine, ânonne le patient. Vous êtes de Paris, eh bien ! moi aussi. Sauvez-moi, et vous verrez : je vous donnerai une belle porcelaine...

Peu à peu, les compresses sortent ; les pinces luisent et le rayon de soleil a l'air de trembler, tant la canonnade est forte, comme tremblent le plancher, les murs, le toit léger, toute la terre, tout l'univers ivre de fatigue.

Tout à coup, issu du fond de l'espace, un miaulement naît, s'enfle, déchire l'air au-dessus de la baraque, et l'obus crève à quelques pas, avec le bruit d'un objet fêlé qui se casse.

Les minces murailles semblent osciller sous la poussée de l'air. Le médecin fait un tout petit mouvement de la tête, comme pour voir, quand même, où l'objet a pu tomber...

Alors le marchand de porcelaine, qui a perçu le mouvement, dit d'une voix paisible :

— Il ne faut pas faire attention à ces petites machines-là, ce n'est pas dangereux... Sauvez-moi seulement, et je vous donnerai une belle pièce de porcelaine, ou de la faïence, comme vous voudrez.

III

La cause du mal, ce n'est pas tant cette jambe broyée, mais plutôt cette petite plaie du bras, par où tant de beau sang est parti.

Avec ses lèvres livides qui ne se distinguent plus du reste de la face, avec ses pupilles noires, immenses, l'homme montre un visage où resplendit une âme intacte qui n'abdiquera qu'au dernier moment. Il examine, presque sévèrement, sans illusion, le désastre de son corps, et, considérant les chirurgiens occupés à se brosser les mains, il prononce, d'une voix recueillie :

— Vous direz à ma femme que ma dernière pensée a été pour elle et pour mes enfants.

Oh ! ce n'est pas une question voilée, car, sans attendre, l'homme livre son visage au masque endormeur.

L'écho des paroles solennelles fait encore retentir la salle :

— Vous direz à ma femme...

On ne dupera pas cette mâle figure avec des consolations molles, des mots. La blouse blanche se retourne. Le chirurgien montre des yeux mouillés derrière ses lunettes, et, d'un accent profond, il répond :

— Nous n'y manquerons pas, mon ami.

Le patient cligne des paupières, — comme on agite un mouchoir sur le pont d'un paquebot qui s'éloigne, — puis, respirant fortement l'éther, il tombe dans un ténébreux sommeil.

Il y demeure à jamais, et nous n'avons pas failli à notre promesse.

IV

Quelques jours avant la mort de Tricot, il lui arriva une chose bien fâcheuse : un petit bouton, une espèce de clou, lui vint sur le côté du nez.

Tricot avait eu de grands malheurs : de ses mains, il ne restait que des souvenirs ; mais surtout, surtout, il portait au côté une grande ouverture qui soufflait comme une bouche fétide, et par où la volonté de vivre fuyait.

Tousser, cracher, chercher, avec des yeux ronds d'angoisse, une respiration introuvable, ne même plus avoir de mains pour se gratter, ne pas pouvoir manger tout seul, et même n'avoir jamais la moindre envie de manger, ce n'est pas une existence; et cependant Tricot n'abandonnait pas la partie. Il poursuivait sa propre guerre avec la patience divine d'un homme qui a mené la grande guerre du monde, et qui sait que la victoire ne viendra pas comme ça, tout de suite.

Mais Tricot n'avait ni alliés, ni réserves ; il était tout seul, tout maigre et si épuisé qu'un jour vint où il passa insensiblement de l'état de blessé à l'état d'agonisant.

C'est juste à ce moment qu'il lui poussa un bouton sur le nez.

Tricot avait supporté les plus grandes disgrâces avec courage ; il fut tout d'un coup sans force devant ce mince surcroît de douleur.

— Monsieur, me disait en bégayant de découragement l'infirmier qui le soignait, je vous dis que ce bouton-là, c'est... l'étincelle qui fait déborder le vase...

Et, en vérité, le vase déborda. Cette douleur n'était pas due.

Tricot se mit à se plaindre, et, dès cet instant, je le vis perdu.

Je lui demandais plusieurs fois par jour, songeant à toutes ses plaies : « Comment va, petit père ? » Et lui me répondait, ne songeant plus qu'au bouton :

— Mal ! mal ! Le bouton, il grossit.

En fait, la pointe du bouton devenait blanche, et je voulus la percer d'une aiguille.

Tricot, qui avait supporté sans être endormi qu'on lui ouvrit la poitrine, s'écria, avec des larmes :

— Plus d'opérations, je ne veux plus d'opérations.

Tout le jour, il gémit sur son bouton, et c'est la nuit suivante qu'il mourut.

— C'était un mauvais bouton, me dit l'infirmier ; c'est ça qui l'a tué.

Hélas ! ce n'était pas un « mauvais bouton » ; mais, sans doute, c'est bien cela qui l'a tué.

V

Mehay a failli mourir, mais il n'est pas mort. Il n'y a donc aucun mal.

La balle a perforé le casque et n'a touché que l'os. La cervelle est toujours bonne. Tant mieux !

Le temps de s'éveiller, de donner quelques hoquets, en souvenir, au chloroforme, et Mehay a regardé d'un œil vif tout ce qui se passe autour de lui.

Trois jours après l'opération Mehay s'est levé. Il n'y a aucune défense à lui faire sur ce chapitre : il désobéirait pour la première fois de sa vie. Il ne faut même pas songer à lui retirer ses vêtements, les vêtements ne manquent jamais au brave. Mehay s'est donc levé, et sa *maladie* a été bel et bien terminée.

Tous les matins, Mehay sort du lit avant le jour, et il saisit un balai. Avec précision et rapidité, il fait la salle nette comme son cœur. Il n'oublie aucun coin, et il sait passer doucement sous les lits sans réveiller les camarades qui dorment, sans importuner ceux qui souffrent. Entre temps, Mehay donne le bassin, ou le « pistolet », et il a toutes les douceurs d'une femme pour aider à se vêtir Vossaert, dont les membres sont gourds et douloureux.

A huit heures, la salle est bien propre, et, comme on va commencer les pansements, Mehay apparaît soudain avec un beau tablier blanc. Il considère attentivement mes mains qui vont et viennent, et il se trouve toujours être à la bonne place pour présenter les compresses à la pince tendue, pour verser l'alcool ou donner un tour de bande, car il a su tout de suite disposer adroitement une bande.

Il ne dit pas un mot : il regarde. Le petit peu de son front qu'on voit au-dessous du pansement est ridé d'application, et il porte les marques bleues où l'on reconnaît les mineurs.

Parfois, c'est aussi son tour de recevoir un pansement. Mais, à peine « servi », il est debout, tablier au ventre, et il s'active silencieusement.

A onze heures, Mehay disparaît. Est-il allé prendre l'air ? Que non ! Le voici de retour avec un grand plateau chargé d'écuelles. Et il fait la « distribution ».

Le soir, il présente le thermomètre. Il aide si bien les infirmiers qu'il leur laisse à peine de besogne.

Pendant ce temps, sous les compresses, les os de son crâne travaillent, et les chairs rouges bourgeonnent. Mais il ne faut pas s'occuper de cela : « Ça se fait tout seul. » L'homme ne peut pourtant pas rester oisif. Il travaille et s'en remet au sang, « qui est sain ».

Le soir, quand une veilleuse éclaire la salle et que j'entre sur la pointe des pieds pour jeter mon dernier coup d'œil, j'entends une voix laborieuse épeler : « B... O... BO, B... I... BI, N... E... NE, BOBINE... C'est Mehay qui apprend à lire avant d'aller se coucher.

VI

On a laissé une lampe allumée, parce que les hommes ne dorment pas encore et qu'ils fument un peu. Il faut bien voir sa fumée, sans cela on ne fumerait pas...

L'ancienne chambre de la dame de céans fait une salle bien claire et bien propre. Sous les draperies relevées au plafond et voilée de linge blanc, le père Louarn attend, immobile, que ses trois membres brisés se recollent. Il fume une cigarette dont toutes les cendres lui tombent sur la poitrine. Pour excu-

ser les petits tas d'ordures qui font de son lit le désespoir des infirmiers, il me dit :

— Un breton, il faut bien qu'il soit un peu sale.

Je touche aux poids qui tirent sur sa cuisse, et il s'écrie :

— Ma doué ! Ma doué ! Caste ! Caste !

Ce sont des espèces de jurons, à lui, qui font rire tout le monde, et dont il rit le premier. Il ajoute, comme tous les jours :

— Jamais, monsieur le major, tu ne m'as fais mal autant que cette fois.

Puis il se met à rire.

Lens ne dort pas encore, mais il ne parle pas plus qu'à l'ordinaire. Celui-là n'a dit que vingt mots en trois semaines.

Dans un coin, Mehay répète avec patience : P... A... PA ; et l'infirmier qui lui apprend à lire écrase un index sur le petit livre crasseux.

C'est vers Croin Octave, que je vais. Je m'assieds près du lit et garde le silence.

Des grappes de coups de canons se gonflent dans l'espace nocturne, et toute la chambre résonne comme un tambour sensible.

Croin tourne vers moi sa figure perdue dans les compresses, et il sort une jambe en sueur de sous les couvertures, car la fièvre est rude, à cette heure. Il ne dit rien non plus : il sait aussi bien que moi que ça ne va pas ; mais il espère quand même que je partirai sans lui parler...

Mais non ! Il faut ! Je me penche vers lui et murmure doucement certaines choses.

Il écoute, et son menton se met à trembler, son menton puéril qui porte un petit duvet blond. Puis, avec l'accent de son pays, il dit d'une voix humide et trébuchante :

— J'ai déjà donné un *œul*, si faut encore que je donne ma main...

Le seul œil qui lui reste se remplit de larmes. Et, comme j'aperçois la main qui n'est pas blessée, je la serre doucement, avant de m'en aller.

VII

— La peau commence à bien recouvrir les bourgeons. Encore quelques semaines, et puis, un pilon ! Tu fileras comme un lapin.

Plaquet essaye un menu rire sec qui ne veut dire ni oui, ni non, mais qui traduit une grande timidité, et autre chose encore, de fort trouble.

— Pour le dimanche, tu pourras mettre une jambe artificielle. On enfile dessus une chaussure ; le pantalon cache tout. Impossible de rien y voir.

Le blessé remue doucement la tête, et il écoute avec un léger sourire sans conviction.

— Avec une jambe artificielle, Plaquet, tu peux te promener, naturellement. Ce sera presque comme avant...

Plaquet remue encore la tête et dit à voix basse :

— Oh ! je ne me promènerai guère.

Il regarde son corps mutilé et ajoute :

— Je ne sortirai guère de la maison.

— Mais, avec un bon appareil, Plaquet, tu pourras marcher comme tout le monde. Pourquoi ne sortirais-tu pas de la maison ?

Plaquet hésite et se tait.

— Pourquoi ?

Alors d'une voix imperceptible, il dit :

— Je ne sortirai jamais; j'aurais honte...

Plaquet portera une médaille sur la poitrine. C'est un brave soldat, et il n'est point sot. Mais il y a des sentiments très compliqués qu'il ne faut pas juger trop vite.

VIII

Dans l'angle de la salle, il y a un petit lit de planches qui ressemble à tous les autres petits lits. Mais, caché, enfoui sous les draps, il y a le sourire de Mathouillet qui ne ressemble à aucun autre sourire.

A force de lancer des grenades, Mathouillet a fini par en recevoir une, et une bonne. Dans cette malheureuse affaire, il a perdu un rein, il a reçu diverses blessures, et il est devenu à peu près sourd. Voilà le lot du bombardier-grenadier Mathouillet.

Le bombardier-grenadier a une douce figure imberbe qui a dû, pendant plusieurs semaines, exprimer beaucoup de souffrances, et qui apprend maintenant à exprimer un peu de bien-être.

Mais Mathouillet entend si mal, quand on lui parle, que, pour toute réponse, il fait un sourire.

Si j'entre dans la salle, le sourire de Mathouillet m'attend et m'accueille. Le pansement fini, c'est avec un sourire que Mathouillet me récompense. Si je regarde la feuille de température, le sourire me suit, non pour m'interroger : Mathouillet a confiance, mais pour me dire une foule de choses muettes que je comprends très bien. A cause de cette malheureuse surdité, la conversation est difficile, — du moins la conversation comme la pratique tout le monde. — Nous deux, heureusement, n'avons pas besoin des mots. Depuis longtemps, certains sourires nous suffisent. Et Mathouillet sourit, non pas seulement avec ses yeux, ou avec sa bouche, mais avec son nez, avec son menton sans barbe, avec son grand front uni, bordé des cheveux pâles du Nord, avec tout son tendre visage d'enfant mâle.

Maintenant que Mathouillet se lève, il mange à table, avec les camarades. Pour l'appeler à table, Baraffe pousse un cri aigu, qui émeut l'oreille du bombardier-grenadier.

Il arrive, traînant ses espadrilles, et il examine toutes les figures qui rient. Comme il n'entend guère, il hésite à s'asseoir, et son sourire, cette fois, trahit de l'embarras, de la confusion.

De très près, je dis à voix haute :

— Tes camarades t'appellent à table, petit gars !

— Oui ! oui ! répond-il ; mais parce qu'ils savent que je suis sourd, ils essayent, des fois, de me bourrer le mou...

Ses joues s'enflamment d'une vive rougeur, à cause de cette confidence imprévue. Puis il se décide à s'asseoir, non sans m'avoir interrogé de son plus affectueux sourire.

IX

De Paga, on aurait dit naguère : c'est un type. Maintenant, on dit : c'est un numéro. Cela signifie qu'il n'a pas une façon ordinaire de considérer et de pratiquer la vie ; et, comme ici la vie se réduit à une pure question de souffrance, cela signifie qu'il ne souffre pas comme tout le monde.

Dès le début, pendant les durs moments où le blessé reste plongé dans la stupeur et l'abdication de soi-même, Paga s'est signalé par de remarquables excentricités.

Une jambe gauche cassée, un pied droit endommagé, voilà ce qu'il y avait au tableau pour Paga.

Or, la jambe n'allait pas du tout. Chaque matin, avec de petits yeux ronds décolorés, le bon patron regardait fixement les chairs boursouflées, et il disait : « Allons! Attendons encore à demain. »

Paga ne voulait pas attendre.

Rouge de fièvre, les mains tremblantes, son accent méridional exalté par un délire naissant, il disait, dès qu'on venait le voir :

— Mon désir! Mon désir! Vous connaissez mon désir, monsieur le major...

Puis, plus bas, avec une espèce de passion :

— Je veux qu'on la coupe, vous entendez! Je veux qu'on la coupe, cette jambe. Oh! je ne serai heureux que lorsqu'elle sera coupée. Monsieur le major, coupez, coupez !

On n'a rien coupé du tout, et les affaires de Paga se sont très bien arrangées. Je suis même persuadé que cette jambe a dû redevenir une chose très convenable.

Il faut dire que Paga a compris qu'il s'était mêlé de ce qui ne le regardait pas. Il n'en a pas moins continué à donner des conseils impératifs sur la façon dont il entendait être soigné.

— Ne tirez pas sur les compresses! Je ne veux pas! Vous entendez, monsieur le major! Ne tirez pas, je ne veux pas !

Alors il se mettait à trembler, nerveusement, de tout son corps, et il disait :

— Je suis très calme. Oh! Oh! Je suis très calme. Voyez, Michelet, voyez, Brugneau, voyez, sergent, je suis calme. Monsieur le major, voyez : je suis tout à fait calme.

Cependant, sous un mince filet d'eau, les compresses se décollaient tout doucement, et Paga murmurait entre ses dents :

— Il tire... Il tire... Oh! le cruel. Je ne veux pas, je ne veux pas :

Et, brusquement, les joues allumées de carmin :

— Ça y est! Ça y est! Voyez, Michelet, voyez, Brugneau-les compresses sont décollées. Sergent! Sergent! les compresses sont décollées.

Il battait des mains, saisi d'une allégresse furtive, pour re-

devenir soudain anxieux et ordonner, avec un gros pli entre les sourcils :

— Pas de teinture d'iode aujourd'hui, monsieur le major. Enlevez cette pince, monsieur le major. Enlevez !

Mais la pince implacable faisait son travail, la teinture d'iode remplissait froidement son office ; alors Paga hurlait :

— Vite ! vite ! Embrasser ! Embrasser !

De ses deux bras lancés comme des tentacules, il balayait le vide et agrippait au hasard la première blouse qui passait. Il attirait à lui, et il embrassait, il embrassait...

C'est ainsi qu'il lui arrivait de couvrir de baisers les mains de Michelet, objets peu recommandables pour cet usage. Michelet disait en riant :

— ... Ben, finis : j'ai les mains sales.

Et le pauvre Paga d'embrasser les bras nus et velus en disant avec angoisse :

— Si les mains sont sales, les bras sont bons.

Hélas ! que sont-ils devenus, tous ceux que, pendant des jours et des nuits d'inquiétude et de patient labeur, j'ai vus peu à peu se dégager du sombre empire de la nuit et renaître à la joie ? Qu'est devenu le tison poudreux à qui une haleine fervente finissait par arracher des étincelles ?

Qu'êtes-vous devenues, vies précieuses, pauvres âmes extraordinaires, pour qui j'ai livré tant d'obscures grandes batailles, et qui êtes reparties dans l'aventure ?

Vous, Paga, petit bonhomme, où êtes-vous ? Vous souvient-il encore du temps où je faisais vos deux pansements à tour de rôle, et où vous me disiez avec sévérité :

— La jambe, aujourd'hui ! La jambe seulement. Ce n'est pas *jour de pied.*

X

On reconnait le sergent Lécolle à une immense barbe noire qui ne saurait rendre farouche la plus douce figure du monde.

Il est arrivé le jour où mourait le petit Delporte, et, à peine sorti du noir sommeil, il n'a eu qu'à ouvrir les yeux pour voir mourir Delporte.

Je suis allé lui parler à plusieurs reprises. Il avait l'air si défait, sa longue barbe était si triste que je lui ai répété sur tous les tons :

— Sergent, votre blessure n'est pas grave.

Mais, chaque fois, il secouait la tête comme pour dire que cela ne l'intéressait qu'à moitié, et il tentait de fermer les yeux. . . . .

Lécolle est trop nerveux : il n'a pas pu fermer les yeux, et il a vu mourir Delporte, et il lui a fallu voir toute la mort de Delporte; car, quand on est blessé à l'épaule droite, on ne peut se coucher autrement que sur l'épaule gauche.

La salle était comble, je n'ai pas pu changer le sergent de place, et j'aurais pourtant voulu qu'il fût au moins seul, tout le jour, avec sa propre douleur. . . . .

Maintenant Lécolle va mieux; il va mieux sans exubérance, avec une gravité qui connaît et prévoit les à-coups de la fortune. . . . .

Lécolle était sténographe, « dans la vie ». Nous ne sommes plus « dans la vie », mais le bon sténographe conserve des principes. Quand on fait le pansement, il regarde attentivement la petite montre qui est fixée à son poignet. Il gémit par intervalles, mais s'arrête tout à coup pour dire :

— Cinquante secondes, aujourd'hui, pour décoller les compresses. Hier, vous avez mis soixante-douze secondes.

Son premier mot, après l'opération, n'a-t-il pas été :

— S'il vous plaît, combien de minutes ai-je dormi?

. . . .

XI

— On ne reste pas paralysé pour un petit trou dans le dos... Je vous dis que ce n'est rien qu'une méchante balle. Mais il faut me l'enlever, monsieur le major. Il faut me l'enlever, et il n'y paraîtra plus.

Ainsi parle un zouave qui gît, depuis trois jours, inerte, sur sa couchette.

— Si vous saviez comme je suis fort. Regardez-moi ces bras! Il n'y a pas mon pareil pour décoller un sac, et, toc! sur le dos. Cent kilos! D'un seul coup...

Le médecin considère le torse musclé, et sa figure exprime de la compassion, du regret, de la gêne, et, peut-être, un certain désir de s'en aller...

— Mais il y a cette balle qui m'empêche de remuer les jam-

bes. Il faut me l'enlever, monsieur le major, il faut me l'enlever!

Le médecin jette un regard sur les jambes paralysées, sur le ventre gros, déjà privé de vie. Il sait que la balle a brisé l'épine dorsale et coupé le cordon profond de la moelle qui portait l'ordre et la loi à toute cette chair désormais inanimée.

— Opérez-moi, monsieur le major. Voyez, avec ma santé, je guérirai, je guérirai très vite.

Le médecin balbutie des choses vagues : l'opération serait trop grave pour le moment, il vaut mieux attendre...

— Non, non, ne craignez rien! J'ai une très forte santé. Ne craignez rien, l'opération réussira très bien.

Toute cette rude figure est contractée par l'idée fixe. La voix s'adoucit : la confiance aveugle et la supplication lui prêtent un timbre imprévu.

Une volonté si opiniâtre rapproche et mêle les gros sourcils, l'âme fait un tel effort que l'immobilité des jambes apparaît soudain comme intolérable. Ciel! Faut-il *vouloir* à ce point, pour n'être pas même le maître de son corps?

— Oh! Opérez-moi! opérez-moi! vous verrez comme je serai content.

Le médecin tortille le drap autour de son index; puis, parce qu'un blessé gémit dans la salle voisine, il se lève, il dit qu'il va revenir, et il s'en va, il s'enfuit.

XII

C'est au pied du grand escalier que s'est tenue la délibération entre les dieux ennemis.

Le goumier venait de mourir. C'était ce goumier que, sous un hangar, l'on voyait gravement accroupi au milieu d'autres arabes magnifiques. En ce temps-là, ils avaient des bottes de cuir carminé et de majestueux manteaux rouges. Ils demeuraient assis en rond, contemplant du fond de leurs turbans l'immensité de la boue abreuvée par le ciel d'Artois. Aujourd'hui, ces gens-là portent le casque d'ocre et montrent une silhouette de guerrier sarrasin.

Le goumier venait de mourir, frappé au ventre par son gracieux cheval blanc.

Il y avait à l'ambulance un infirmier musulman, sorte de

négociant cossu, engagé volontaire. Oh ! en lui, rien que d'européen, de parisien même ; mais, dans la barbe grise et frisée, un sourire charnu, plein de malice, et ce regard particulier des gens qui sont de l'autre côté de la Méditerranée.

Rachid « fit très bien les choses ». Il avait retrouvé des mots de son pays pour soigner le moribond, et lui avait prodigué les consolations qu'il faut aux gens de par là.

Quand le goumier fut mort, il disposa le suaire lui-même, à sa façon ; puis il alluma une cigarette et se mit en peine de trouver Monet et Renaud.

Faute de place, l'ambulance, alors, n'avait pas de morgue. On exposait les cadavres dans la chapelle du cimetière, en attendant que la fosse fût prête. Le cimetière militaire s'était installé dans l'enceinte de l'église, à même le cimetière civil, et, en quelques semaines, il l'avait envahi comme un cancer et menaçait de le dévorer.

Rachid avait pensé à tout et c'est pourquoi il cherchait Monet et Renaud, prêtres catholiques, infirmiers de seconde classe.

La rencontre eut lieu au pied du grand escalier. Penché sur la rampe, j'écoutais et je regardais le conciliabule des dieux ennemis.

Monet avait une trentaine d'années, un beau regard sombre et une barbe drue d'où sortait une pipe. Renaud portait un peu de côté une mince figure de séminariste.

Monet et Renaud écoutaient gravement, comme des gens qui décident au nom du Père. Rachid plaidait pour son mort avec une éloquence sinueuse, enveloppée d'un nuage de tabac :

— On ne pouvait pas laisser le corps de l'arabe sous un fourgon, dans les rafales de pluie... Cet homme était mort pour le pays, à son poste... Il avait droit à tous les honneurs et c'était déjà grande privation que de ne lui pouvoir donner les funérailles qu'il eût sûrement eues dans son pays...

Monet approuvait de la tête et Renaud, la bouche à moitié ouverte, cherchait une formule. Elle vint et fut celle-ci :

Eh bien, monsieur Rachid, portez-le à l'église : c'est la maison de Dieu pour tout le monde.

Rachid s'inclina, avec une déférence parfaite, et il s'en retourna vers son mort.

Oh ! Il s'occupa très bien de toutes choses. Il avait fait son

affaire de cet enterrement. Il fut la famille, le maître de cérémonie, presque le prêtre.

Le corps du goumier fut donc exposé dans la chapelle, recouvert du vieux drapeau déteint et d'une poignée de chrysanthèmes.

C'est là qu'on vint le prendre pour le porter *en terre sainte* avec tous les camarades.

Monet et Renaud étaient parmi nous quand on le descendit dans la fosse. Avec beaucoup de dignité Rachid représentait tous ceux de là-bas. Il tenait à la main quelque chose qu'il planta dans la terre avant de s'en aller. C'était ce croissant de bois blanc, fiché au bout d'un bâton, et qu'on voit encore, au milieu des croix vermoulues, dans l'ombre du clocher de L***.

La même pourriture y travaille à confondre et réconcilier les vieux emblèmes et les vieux dogmes.

XIII

Nogue est courageux, mais normand; cela donne au courage une forme particulière qui n'exclut ni la réserve, ni la prudence, ni la modération dans les termes.

Le jour de sa blessure, il a supporté une opération préliminaire avec un calme réel. En soulevant son bras brisé, je lui disais :

— Souffrez-vous beaucoup?

Et il desserrait à peine les mâchoires pour répondre :

— Ben! Peut-être...

Les jours suivants, la fièvre est venue, et un certain malaise avec. Nogue ne mangeait pas, et quand on lui demandait s'il sentait un peu d'appétit, il hochait la tête :

— J'crè ben qu'non.

Bref, ce bras était cassé très haut, la blessure avait vilain aspect, la fièvre était vive et l'on a jugé qu'il fallait prendre une décision.

— Mon pauvre Nogue, lui ai-je dit, nous ne pourrons absolument rien faire de ce bras-là. Laissez-vous amputer, soyez raisonnable.

Si l'on avait attendu la réponse, Nogue serait mort. Sa figure a exprimé une vive contrariété; mais il n'a dit ni oui, ni non.

— Ne craignez rien, Nogue. Je vous garantis le succès de l'opération.

Alors, il a demandé à faire son testament. Le testament fait, Nogue a été porté sur la table, et opéré, sans avoir formulé ni assentiment ni refus.

Dès le premier pansement, Nogue a regardé son épaule saignante et a dit :

— Vous n'auriez pas pu, des fois, conserver quand même un petit bout de bras?

Heureusement tout s'est parfaitement arrangé. Au bout de quelques jours le blessé a pu s'asseoir dans un fauteuil. Tout son être trahissait une véritable résurrection, mais sa langue restait circonspecte.

— Eh bien! vous voyez, cela va très bien!

— Heu... ça pourrait aller mieux...

Jamais il ne s'est résigné à souscrire, nettement, même après coup, à une décision qui lui avait conservé la vie. Quand on lui disait : « Vous voilà tiré d'affaire », il se réservait :

— Faudrait vère, faudrait vère...

Il a guéri et nous l'avons envoyé dans l'intérieur.

Depuis, il nous a écrit, « pour affaires », des lettres prudentes qu'il signait : « Un pauvre mutilé... »

XIV

Lapointe et Ropiteau se rencontrent toujours à la salle de pansements. Ropiteau y arrive sur un brancard, et Lapointe sur ses pattes, gaillardement, en soutenant son coude qui va « plutôt bien ».

Posé sur la table, le pansement de sa cuisse ouvert, Ropiteau attend qu'on s'occupe de lui en regardant une mouche d'hiver qui marche au plafond, lentement, comme une vieille personne accablée de tristesse.

Dès que les plaies de Ropiteau sont découvertes, Lapointe, qui s'y connaît, engage la conversation :

— Quoi c'est qu'on t'met là-dessus?

— Ben, rien que de l'alcool jaune.

— C'est la plus forte! Elle pique, mais elle fortifie très bien la chair. Moi c'est toujours l'éther.

— L'éther, ça pue!

— Ça pue, mais on s'y fait. Ça chauffe le sang. T'as pu d'tubes?

— On a enlevé le dernier mardi.

— Moi non plus, j'ai pu d'tubes. Attends voir, mon potte, que j'regarde. Est-ce que ça démange?

— Oui, c'est comme des rats qui mordraient.

— Si c'est comme des rats, ça biche. Moi aussi c'est comme des rats qui mordraient. Est-ce que tu grattes ?

— Oui, mais on m'a dit qu'faut pas.

— Justement, faut pas... Mais tu peux toujours taper comme ça, un tout petit coup, avec le doigt, sur l'pansement. Ça soulage.

Lapointe se penche et examine les grandes plaies de Ropiteau.

— Mon vieux, c'est rien bath comme chair, c'est rien bath! Moi aussi c'est bath : J'vais te montrer ça t'à l'heure. C'est rouge, la peau revient bien, mais dame elle est mince, mince!

Lapointe s'assied pour qu'on coupe son pansement, puis il fait un demi-tour à droite vers Ropiteau.

— Tu vois, ça boulotte.

Ropiteau admire sans réserve :

— Y a pas à tortiller : c'est pépère comme plaie !

— Et pis, tu sais, il en est sorti de la saloperie de là-nedans.

A ce moment, la pince qui va et vient couvre les plaies de compresses, et c'est fini.

— A la revoyure! dit Lapointe à son coude en lui jetant un dernier regard. Et il ajoute en gagnant la porte :

— Y a les foutus doigts qui veulent pas marcher. Mais j'men fous. Maintenant, j'serai facteur, c'est décidé!

XV

Bouchentou n'était pas très communicatif. De ses origines, nous ne savions rien. Quant à ses projets, il les avait trahis en présentant, un jour, à la signature du médecin-chef un papier sollicitant l'autorisation d'ouvrir un café maure à Médéa, dès sa guérison... Autorisation que le médecin-chef n'avait pas cru pouvoir lui donner.

Bouchentou avait subi une longue torture pour conserver un bras partiellement désossé et dont on escomptait néanmoins

quelques services. Il criait comme les autres, et son cri était « Mohabdi ! Mohabdi ! » Il disait à l'approche de la pince : « Mets pas ça là-dedans ! » et s'en tenait, le reste du temps, à un silence fait de dignité et de paresse. Dans la journée, on le voyait errer par les salles, soutenant de sa main valide le bras fantôme emmailloté. Le soir, il apprenait à jouer aux dames, parce que c'est un jeu muet, grave et qui demande de la réflexion.

Or, un jour que Bouchentou, assis sur une chaise, attendait que son pansement fût refait, le pauvre adjudant Figuet se mit à se plaindre, avec une voix qui n'était plus que l'ombre de sa voix, comme son corps n'était plus que l'ombre d'un corps.

Figuet rampait alors sur les pentes d'un calvaire où il devait bientôt tomber, une fois de plus, et pour ne plus se relever.

Un courage, une endurance invraisemblables sombraient là dans un désespoir que rien ne semblait plus devoir adoucir.

Figuet se mit donc à se plaindre, et tout le monde, dans la salle, fit semblant de s'appliquer à la besogne et de ne rien entendre, parce que, quand un tel homme gémissait, on avait l'impression que c'était la fin de tout.

Bouchentou tourna la tête, vit l'adjudant, saisit soigneusement, de sa main droite, son bras mollusque et se mit en route. A petits pas, il vint jusqu'à la table où l'homme souffrait.

Tendant le cou, sa grande carcasse voûtée, toute contractée d'attention, il regardait les plaies, le pus, les linges souillés, le visage tranchant de maigreur, et sa figure de bois bis exprimait laborieusement toutes sortes de sentiments.

Alors Bouchentou fit une chose toute simple : il abandonna le bras désossé, tendit à Figuet sa main droite, saisit les phalanges transparentes et les serra :

L'adjudant cessa de se plaindre. Tant que dura cette étreinte silencieuse, il cessa de se plaindre et peut-être de souffrir. Bouchentou laissa là sa main droite aussi longtemps qu'il fallut.

J'ai vu cela, Bouchentou, mon frère. Je ne l'oublierai pas. J'ai vu aussi pendre et peser, comme une guenille inerte, ce douloureux bras gauche qu'il t'avait bien fallu lâcher, pour avoir une main à donner.

XVI

Avoir plus de quarante ans, être un commerçant sérieux, posé dans tout son quartier, être à la tête d'une prospère maison de comestibles, et recevoir deux éclats d'obus — respectivement dans la fesse gauche et dans le dos,— c'est un grand malheur, et c'est pourtant ce qui est arrivé à M. Lévy, fantassin et territorial.

C'est à cause de son âge et de son air respectable que je n'ai jamais tutoyé M. Lévy ; c'est peut-être aussi pour conserver une autorité dont je sentais un grand et particulier besoin.

M. Lévy n'a pas été toujours « un bon malade ». Il m'a, dès l'abord, supplié de ne le toucher « à aucun prix ! »

J'ai passé outre et j'ai fait les choses nécessaires. M. Lévy, pendant toute cette affaire, ronflait, bien entendu. Mais il s'est finalement réveillé, il a poussé quelques cris puissants et m'a stigmatisé du nom de « bourreau ». — Bien !

Alors je lui ai montré les gros éclats de fonte retirés, respectivement, de son dos et de sa fesse.

M. Lévy a eu aussitôt les yeux pleins de larmes, il a prononcé quelques paroles émues à l'adresse de sa famille, puis il m'a pressé les mains avec force : « Merci, merci, cher docteur ! »

Depuis, M. Lévy a souffert, c'est vrai. Il y a les mèches ! Et aussi ces abominables tubes de caoutchouc que l'on enfonce dans les plaies... M. Lévy, à genoux, prosterné, la tête dans son polochon, a souffert, chaque jour, et pendant plusieurs jours, sans stoïcisme, sans résignation. Je me suis entendu appeler « assassin », et encore, et plusieurs fois, « bourreau ». — Bien !

Néanmoins, parce que je voulais que M. Lévy guérisse, j'ai renouvelé les mèches et vérifié soigneusement les fameux tubes de caoutchouc. Ainsi, chaque jour, j'ai eu finalement les mains pressées avec chaleur et je me suis entendu dire : « Merci, merci, cher docteur ! »

Enfin M. Lévy a cessé de souffrir et il s'en est tenu à des doléances mignardes de petite maîtresse ou d'enfant grondé. Mais, maintenant, personne ne le prend plus au sérieux. Il est devenu la joie de la salle : il sait si bien rire, dès que le pansement est fini, il est si naturellement gai, si enjoué, que

e cherche quelle contenance prendre quand, faisant allusion u passé, il me dit, avec son regard où il y a de la bonhomie, le la fierté, de la candeur et beaucoup, beaucoup de malice :

— J'ai tant souffert ! tant souffert !

XVII

Celui-là n'est pas le bel et grave arabe sorti d'un conte des *Mille et une nuits;* c'est une sorte de petit monstre brun, au front en corniche, au poil épars et disgracieux.

Il est couché sur la table, et il pousse des cris, parce que son ventre lui fait mal et que la hanche est toute tuméfiée. Que lui dire ? Il n'entend rien, il ne comprend rien ; il est épouvanté, étranger, pitoyable...

A bout de ressources, je tire une cigarette et la lui place entre les lèvres.

Toute sa figure change. Entre deux doigts osseux, il saisit délicatement la cigarette ; il a une façon de la tenir qui est extraordinaire d'élégance et d'aristocratie.

Pendant que le pansement s'achève, le pauvre homme fume gravement, lentement, avec une distinction de prince oriental puis, d'un geste négligent, il jette la cigarette avant de l'avoir consumée à moitié.

Alors, redevenu soudain animal, il crache sur mon tablier et m'embrasse la main comme un chien en répétant quelque chose qui ressemble à « Rouhia ! Rouhia ! »

XVIII

Il n'y a qu'un homme au monde qui sache tenir la jambe d'Hourticq, c'est Monet.

Hourticq, qui est du Midi, crie désespérément : « Oh ! cette *jammbe* ! cette *jammbe* ! » Et son regard anxieux cherche quelqu'un qui n'est pas son médecin, mais Monet, son infirmier. Quel qu'il soit, le médecin fera toujours ces choses que les médecins font. Monet seul saura prendre le talon, puis le pied, à deux mains, lever la jambe doucement, et la tenir en l'air aussi longtemps que cela est nécessaire.

Il paraît qu'il y a des gens qui jugent cette histoire ridicule. Ce sont tous des jaloux qui envient la situation de Monet et voudraient bien montrer qu'ils savent, aussi, tenir convenable-

ment la jambe d'Hourticq. Mais je ne suis pas là pour favoriser les ambitieux. Dès qu'on m'apporte Hourticq, j'appelle Monet. Si Monet est occupé, eh bien, j'attends ! Il vient, il saisit la jambe, et Hourticq ne crie plus. C'est parfois long, très long ; Monet a de grosses gouttes de sueur au front. Je sais pourtant qu'il ne donnerait sa place pour rien au monde.

Quand Mazy est arrivé à l'ambulance, Hourticq, qui n'est pas un égoïste, lui a dit, tout de suite, à mi-voix :

— C'est aussi une *jammbe*, toi ? Tâche donc de demander Monet, pour qu'il te la tienne.

XIX

Si Bouchard ne s'ennuyait pas, il ne serait pas trop malheureux, car il est très endurant, et il a bon caractère. Mais il s'ennuie, doucement, sans se plaindre. Il est trop malade pour jouer ou causer. Il ne sait plus dormir. Il sait seulement contempler le mur et ses pensées qui se promènent sur le mur avec lenteur, comme des chenilles.

Le matin, je viens avec une sonde et, quand la blessure de Bouchard est pansée, je lui mets la sonde, car, par malheur, il ne peut plus s'acquitter tout seul de certaines fonctions.

Un petit filet de liquide trouble coule lentement dans la cuvette. Bouchard a croisé ses mains sous sa nuque, et regarde avec une sorte d'intérêt. Pendant que l'opération se poursuit je dis au patient :

— Je ne t'ai pas fait mal ? Ce n'est pas trop désagréable ?

Bouchard fait un sourire mélancolique et remue la tête :

— Non, ma foi non! Même, ça m'amuse plutôt, ce que vous faites là. Ça me fait passer un moment : la journée est si longue.

XX

Je me souviens très bien de lui, quoiqu'il n'ait pas été lontemps des nôtres. Je pense même que je ne pourrai jamais l'oublier ; et cependant il est resté si peu de temps parmi nous...

Quand il est arrivé, nous lui avons dit qu'une opération était nécessaire, et il a fait un mouvement de la tête, comme pour dire : « C'est votre affaire, et non pas la mienne. »

Il a été opéré, et, dès le réveil, il est reparti dans un rêve des yeux qui était comme un beau délire muet et hautain.

Sa respiration était si encombrée par le sang qu'elle ressemblait à un gémissement ; mais son regard était plein d'une sérénité étrange. Ce regard n'a jamais été avec nous.

Plusieurs fois, j'ai dû découvrir et panser ses plaies, et *ces plaies-là devaient souffrir*... Pourtant, jusqu'à la fin, il a paru étranger à tout, même à sa propre souffrance.

XXI

La Gloriette est au milieu des pins. Je soulève un pan de toile, et il est là...

Malgré les plaques livides de la peau, malgré la raideur des traits et l'absence, à jamais, du regard, c'est bien le visage familier.

Que de temps il a souffert pour avoir le droit d'être enfin cette chose qui ne souffre plus !

Je tire le suaire. Le corps n'est pas encore trop touché par la corruption. Les pansements sont à leur place, comme avant. Et, comme avant, voici qu'en écartant le drap, je songe au regard qu'il va me jeter à l'instant de la souffrance...

Il n'y a plus de regard, il n'y a plus de souffrance, il n'y a même plus d'instants. Seule, seule, l'inimaginable éternité...

Pour qui cette humide brise d'automne, dont claque la toile tendue devant la porte ? Pour qui cette rumeur marine des pins et les rais de clarté traversés d'un vol d'insecte ? Pour qui ce meuglement de canon, mêlé désormais au paysage comme un des bruits de la nature ? Pour moi seul, pour moi qui suis seul ici avec le mort.

Le cadavre est encore si proche de l'homme vivant que je ne peux me décider à *être seul*, que je ne peux me décider à penser comme quand on est seul.

Et puis, vraiment, nous avons passé trop de jours à espérer, à patienter ensemble, et, si tu le veux bien, mon camarade, je dirai à souffrir ensemble. Nous avons passé trop de jours à souhaiter la fin de la fièvre, à scruter la plaie, à chercher la cause profonde du désordre. Tous deux frémissants, toi de ressentir la souffrance et moi de te l'infliger parfois.

Nous avons passé tant de jours, souviens-toi, corps sans âme, tant de jours dans l'attente naïve de cette médaille méritée... Mais, pour être sur la liste, il paraît qu'il faut avoir donné

un œil ou un membre, et voici que toi, tout à coup, tu as donné la vie. La médaille n'était pas venue, car elle arrive moins vite que la mort.

Tant de jours ! Et nous voici encore tous les deux, pour la dernière fois.

Allons ! je suis venu pour certaine besogne. Je suis venu pour savoir enfin certaines choses que ton corps peut me dire, maintenant.

J'ouvre la boîte. Comme naguère, je coupe le pansement avec les ciseaux luisants. Et je suis sur le point de te dire, comme naguère : « Si je te fais mal, préviens-moi. »

XXII

Au bord du champ de betteraves, à quelques pas de la route, dans le sable blanc de la Champagne, c'est là qu'on voit un cimetière.

Des branches de jeunes bouleaux lui font une clôture rustique, qui n'enferme rien, mais laisse errer le vent et les yeux. Il y a un porche semblable à ceux des jardins normands. On a planté, près de l'entrée, quatre sapins qui sont morts debout, comme des soldats.

C'est un cimetière d'hommes.

Dans les villages, autour des églises, ou sur les beaux coteaux, parmi les vignes et les fleurs, il y a d'antiques cimetières que les siècles remplissent avec lenteur, et où la femme repose à côté de l'homme, l'enfant à côté de l'aïeul.

Mais le cimetière que voici ne doit rien à la vieillesse et à la maladie. C'est un cimetière d'hommes jeunes et forts.

On peut lire leurs noms sur les cent petites croix pressées, qui répètent tout le jour, en un chœur silencieux : « Il y a donc quelque chose de plus précieux que la vie, il y a donc quelque chose de plus nécessaire que la vie... puisque nous sommes ici. »

DENIS THÉVENIN.

LA QUESTION DES NOMS
ET
LA PROPOSITION HONNORAT

—

> Ainsi, Hermogène, il n'appartient pas à tout homme d'imposer des noms aux choses, mais à un véritable artisan de noms. Ce faiseur de noms, c'est, à ce qu'il paraît, le législateur, de tous les artisans le plus rare parmi les hommes.
>
> PLATON (*Cratyle ou de la Propriété des Noms*).

Le 17 juillet 1851, Victor Hugo prononçait à l'Assemblée Législative un grand discours contre la révision de la constitution, quand il fut interrompu par un membre de la droite : « Nous ne voulons pas en entendre davantage. La mauvaise littérature fait la mauvaise politique. Nous protestons au nom de la langue française et de la tribune française. Portez tout cela à la Porte Saint-Martin, Monsieur Victor Hugo ! »

S'adressant à son interrupteur, le poète, très calme, répondit : « Vous savez mon nom à ce qu'il paraît — et moi, je ne sais pas le vôtre. Comment vous appelez-vous ? »

« Boubousson !... »

Victor Hugo prit un « temps », et, dans le grand silence, laissa dédaigneusement tomber un : « C'est plus que je n'espérais » qui déchaîna, suivant le compte rendu de la séance, « un long rire sur tous les bancs », cependant que l'interrupteur regagnait assez piteusement sa place.

Si nous consignons cette typique anecdote au seuil de cette petite étude, c'est pour bien situer tout de suite dans son

ambiance le sujet que nous allons traiter, en montrant du premier coup la continuelle autant qu'injuste infériorité dans laquelle un nom prêtant à la malice ou à l'équivoque, voire quand il n'est que plaisant comme celui de Boubousson, place presque toujours celui qui le porte. Qu'est-ce alors quand il est non seulement ridicule, mais encore indécent, et parfois infâme et odieux, comme certains que nous citerons au cours de ces pages !...

Nombre de personnes, qui ont la chance de porter un patronyme sonore, harmonieux ou simplement incolore et quelconque, attirant ou ne retenant point autrement l'attention, répondront allègrement :

— Qu'est-ce que vous voulez, le nom ne veut rien dire !... C'est un héritage comme un autre. Il faut garder le nom de son père, celui que portaient vos ancêtres... Il n'y a pas de sots noms, il n'y a que de sottes gens, etc., etc...

On connaît l'antienne et les lieux communs qu'elle comporte. Ces personnes-là : MM. Guérin, Gautier, Dubois, de Montdragon, Dutrésor, Renaud, Dubreuil, d'Ambleteuse, Fournier, de Morigny, Jouffroy, etc., — nous écrivons au hasard de la plume des noms quelconques ou bien sonnants — ces personnes-là en parlent à leur aise !... Il est probable que si elles portaient le nom de Cocu, Cochon, Lurine — ou autres curieux noms bien français qui, d'ailleurs, ne furent, à leur origine, que des *surnoms* (et tout nom, quel qu'il soit, n'est-il pas toujours plus ou moins lointainement un surnom ?) — elles envisageraient la question avec beaucoup moins de détachement.

On nous dira encore : Mais il existe des Cochon et des Cocu qui sont enchantés de s'appeler Cocu et Cochon ! J'en ai connu...

Et, à ce propos, on nous citera l'anecdote de ce M. Cocu, inspecteur des contributions indirectes, que ses chefs suppliaient de changer de nom et qui refusait invariablement en disant : « Jamais de la vie ! Ma première femme me fut fidèle rageusement, pour ne pas donner raison à mon nom. Je vais convoler en secondes noces et j'espère bien que, pour la même raison, ma deuxième femme observera la fidélité de la regrettée défunte (1). »

(1) Toutes les dames Cocu n'ont pas, hélas ! cette courageuse obstination, à preuve

Et on nous rapportera ensuite l'histoire de M. Cochon de Lapparent, fils du sénateur Charles Cochon, créé comte par Napoléon 1er. On dit que ce d'ailleurs illustre ingénieur, présentant son fils au proviseur d'un collège, s'éleva contre la proposition bienveillante de celui-ci qui voulait inscrire l'enfant sous le seul nom de *Lapparent* : « Mon père était Cochon,— s'écria l'ingénieur,— je suis Cochon; j'entends que mon fils reste un Cochon. »

Rien à dire — sinon qu'il y a des descendants que ce nom peut parfois gêner, à telles enseignes que, en ce qui concerne, par exemple, les Cochon de Lapparent, le fondateur du nom figure, dans le Larousse illustré, au mot *Cochon*, tandis que sa descendance s'y manifeste au mot *Lapparent*. Que la distinction soit voulue ou non, il faut convenir qu'elle n'est d'aucune façon blâmable.

Aussi bien, d'autres Cochon furent moins fiers de ce patronyme diffamé (1). C'est ainsi que M. C. de Saint-Marc, en son *Etat des personnes qui ont fait modifier leur nom patronymique* (Niort, 1904), nous apprend que, depuis 1871, pas moins de vingt-et-un Cochon ont modifié leur état civil et sont devenus officiellement : MM. Aubry, Bardin-Blondeau, ohon-Baron, Brault, Cardeur, Cochois, Cohendy, Colon, Creton, Degrave, Desbuttes, Desenclos, Henry, Homo, Labutte, Lafrance, Lalouet, Lanos, Renard, Rousseau et Zénon.

En ce qui concerne les Cocu, nombre d'homonymes des l'inspecteur des contributions indirectes, dont nous venons d'admirer la répartie, n'ont pas imité sa conduite. De 1871 à 1904, on en compte dix-sept qui ont obtenu de substituer à leur moliéresque patronyme les nouveaux noms suivants : Agathon, Bisson, Carlot, Clerval, Clovis, Colaste, Cossu, Delcroix, de Navarre, Gratiot, Hubert, Lefebvre, Maton, Robardelle, Ruette, Seguin, Colusse.

cet écho du *Gil Blas* où nous est rapportée, sous le titre *Divorçons*, et avec des commentaires dont nous laissons la responsabilité à son anonyme auteur, cette pénible aventure :

« M. Louis Cocu a divorcé. C'est un jugement, sans doute équitable, du tribunal civil de la Seine, qui le décida. Le divorce est prononcé au profit et à la requête de M. Louis Cocu, ce qui démontre que le nom justifiait la fonction... Hélas! M. Cocu l'était... Pourquoi, avec un tel nom, cet honnête homme s'est-il marié? Il voulait braver le destin, sans doute? Honneur, donc, au courage malheureux... »

(1) Platon remarque dans le *Cratyle* que « le nom d'homme ne convient à la progéniture d'un homme qu'autant qu'elle est conforme à son espèce ».On pourrait en dire autant... du cochon!...

Donc, en la question, tout dépend des caractères. Il est parfaitement égal à quelqu'un de porter un nom odieux ou ridicule — et cela ne regarde que lui seul ; ce même nom déplaît à une autre personne et elle en change — et l'on ne peut que l'approuver.

§

Il faut tout de même convenir que ce n'est généralement pas agréable de traîner après soi, en cette vallée de misères, cette misère de plus : un nom mal sonnant qui incite déjà, à l'école ou au collège, vos condisciples se moquer de vous (ce sont eux qui ont tort, qui sont des sots, c'est convenu, mais ça n'empêche rien); qui, plus tard, provoque au moins le sourire des gens auxquels on vous présente ; qui peut vous faire repousser par une jeune fille dont vous demandez la main (le cas s'est vu, hélas ! trop souvent) ; qui constitue pour votre adversaire, si vous faites de la politique ou de la littérature, un argument polémique manquant rarement son effet (voyez Boubousson !...) — enfin, qui peut vous occasionner toute la vie mille et un désagréments parfaitement ignorés des personnes qui ont la chance de posséder un sortable patronyme.

Dans son *Tristram Shandy*, l'humouriste anglais Lawrence Sterne écrivait ces lignes au sujet des noms de baptême :

Le choix des noms de baptême est d'une plus grande conséquence que les esprits superficiels ne se l'imaginent. Les noms, par une espèce de biais magique, ont sur notre caractère, sur notre conduite, une influence qu'on ne peut détourner... Combien de Césars, combien de Pompées, par la seule inspiration de ces noms fameux, se sont-ils rendus dignes de les porter ! Et combien a-t-on vu de gens dans le monde qui s'y seraient distingués, si leur caractère, leur génie, n'avaient été abattus, avilis sous un nom aussi sot, par exemple, que celui de Nicodème !.. Dites-moi, voudriez-vous que l'on donnât à votre enfant le nom de Judas ? Si un Juif se présentait comme parrain, avec sa bourse, pour vous exciter à lui imposer ce nom exécrable, ne le fouleriez-vous pas aux pieds ? Oui, si votre enfant se nommait Judas, l'idée de sordidité, de fourberie, de trahison inséparable de ce nom, l'accompagnerait comme son ombre dans toutes les situations de la vie, et le rendrait à la fin un avare, un coquin, un scélérat, malgré vos instructions et votre exemple (1).

Si un nom de baptême comporte déjà, au dire de Sterne,

(1) Consulter sur l'influence des prénoms le très curieux livre de M. de Rochetal : *Le caractère par le prénom* (Paris 1908).

de tels ennuis et amertumes — un nom de baptême qu'en somme vous pouvez aisément remplacer par un autre que vous possédez également,— que dire alors d'un nom familial, patronymique, qui vous reste attaché à la peau, que vous ne pouvez que très difficilement abandonner, car son abandon implique nombre de démarches attirant sur vous une malgracieuse attention, de longs délais et des frais relativement considérables, inaccessibles aux personnes peu fortunées ?...

La constante moquerie à laquelle sont injustement en proie, de leur naissance à leur mort, les personnes affligées d'un patronyme incommode ou choquant s'avérait encore lors de la distribution de palmes académiques qui eut lieu en janvier 1914, la dernière avant la guerre. Un gazetier, qui doit évidemment posséder un nom ne fournissant aucune prise au ridicule, s'avisa de colliger les patronymes, plus ou moins singuliers, de quelques nouveaux promus ; c'est ainsi qu'il nous révéla l'existence de MM. Bécu, Bogros, Bossu, Bonjour, Cabillot, Cougoule, Crétin, Gengembre, Grossetête, Lavertu, Loutil, Marcassin, Nanard, Pitou, Roubichou, Saligot, Tronche, Aquistapace, Bibollet, Boncœur, Bondon, Cocu, Cornu, Culot, Goulu, Goutenègre, Hérisson, Jeanjean, Noyé, Pissot, Piton, Serin, Torchon, Tourte, Ventre et Trouille.

« Tout le monde ne peut pas s'appeler Montmorency ou Cambacérès, — remarquait à ce propos un chroniqueur qui signe d'un joli nom,— et quand notre père a été un honnête homme, son nom est toujours bon à porter. »

Evidemment — mais pour *bon* qu'il soit, cela ne l'empêche point d'être parfois *lourd*,— et quoi qu'ils en aient, MM. Saligot ou Torchon aimeraient autant, si on pouvait aller au fond de leur pensée, que leur honnête homme de géniteur se fût appelé Cambacérès ou Montmorency !

§

De l'examen des tables de l'Armorial général de France, établi en 1696 sous la direction de Charles-René d'Hozier, et que chacun peut consulter aux Manuscrits de la Bibliothèque Nationale, il résulte que le patronyme le plus commun en France à la fin du XVIIIe siècle, était celui de Martin, avec près de 400 inscriptions, réparties en nombre à peu près égal dans toutes les provinces. Viennent ensuite les noms de Lefèvre, Bernard, Petit, Durand, Garnier, Guérin, Moreau, David,

Simon, Aubert, Robert, Rousseau, Bonnet, Richard, Lambert, Chevalier, Michel, Morel, Gautier, Fournier, etc. Nous-même, dans un article intitulé le *Blason de M. Félix Faure*, paru dans le *Gaulois* du 29 septembre 1896, nous avons relevé pas moins de *quatre-vingt-cinq* individus du nom de Faure, portant armoiries dûment enregistrées moyennant la somme de vingt livres.

Il y a quelques années, M. Bertillon, grand-maître de l'anthropométrie, voulut connaître quels étaient les noms les plus répandus en France. Dépouillant le *Bottin* de Paris, il dressa sa liste par ordre de fréquence. Son précieux travail nous révèle l'existence de 452 Martin (toujours !), de 352 Lévy, de 304 Petit, de 246 Moreau, de 244 Dubois, de 236 Simon, de 234 Durand, de 218 Leroy, de 215 Lefèvre, de 208 Fournier, de 202 Richard, de 202 Rousseau, de 186 Lambert, de 182 Robert, de 182 Thomas, de 178 Legrand, de 178 Laurent, de 176 Garnier, de 174 Henri, de 172 Michel.

On le voit, à plus de deux cents ans de distance, on retrouve les mêmes noms. Un seul nouveau s'ajoute à la dernière liste — et pour cause — celui de Lévy, qui est donc, et de beaucoup, le nom français, d'origine israélite, le plus répandu.

§

Si, suivant Lawrence Sterne ou M. de Rochetal, de simples prénoms ont pu souvent influencer le caractère ou la vocation de ceux à qui ils furent donnés, à plus forte raison on doit augurer qu'il en a été de même pour les patronymes.

Bien que cette digression fasse légèrement hors-d'œuvre dans la question que nous traitons, on peut faire remarquer qu'il y eut des généraux qui s'appelèrent Guerrier et Bataille. Il y eut même un autre général, comte du Premier Empire, qui répondait au beau nom de Lion.

Alors que l'amiral Boué de Lapeyrère était ministre de la marine, son chef d'état-major s'appelait l'amiral Marin, et un chef d'escadre se nommait l'amiral Maréchal — ce qui, toutefois, eût mieux convenu à un officier de l'armée de terre. Le conservateur du Bois de Boulogne se nomme, heureusement, Forestier, — et les frères Lumière étaient prédestinés à être les inventeurs du cinématographe et de la photographie en couleurs. Notre grand Pasteur consacra son existence à l'étude pathologique des bestiaux, et c'est un beau nom d'archevêque

que celui de Mgr Bonnefoy,— un plus beau nom, en l'espèce, que celui de Mgr Gouthe-Soulard...

On pourrait croire que leur patronyme influença la vocation littéraire de Scribe, du poète Millevoye, du chantre rustique Chantavoine ; les confiseurs Doucet et Siraudin portaient bien leur nom sucré ; M. Coquille devait être imprimeur, M. Cabot, comédien, M. Taillefer, forgeron, M. Petitpas, danseur, M. Couplet, compositeur. — M. Cercueil est un nom bien dangereux pour un médecin. S'il y eut un maître d'armes fameux qui s'appelait Gâtechair, il y eut un faux-monnayeur qui se nommait Giraud de Gâtebourse !

En tant que coiffeur et poète, le félibre Jasmin méritait bien son patronyme parfumé ; et il faut avouer que Vaugarni, Ecorchebœuf et Tubeuf sont des noms qui conviennent furieusement à des bouchers.

Il y eut, sous le second Empire, un lieutenant porte-drapeau qui s'appelait équitablement Portenseigne et un contre-amiral Coupvent des Bois. M. Soulard est un nom fâcheux pour un marchand de vin ; mais M. Beauregard est un nom plaisant pour un opticien. Il existe des Barbier qui sont perruquiers ; des Berger qui furent pasteurs protestants, des Pétard artificiers ; il y eut même des L'Empeigne qui furent cordonniers !...

Se souvient-on des patronymes plutôt compromettants des trois commissaires envoyés en Suisse par le Directoire ? Ils s'appelaient, nous n'inventons rien, Rapinat, Grugeon et Forfait !... On peut croire qu'il y avait, de la part de Barras, quelque préméditation dans ce choix — comme il y en eut, sans doute, de la part du jovial auteur de *La Cagnotte*, Labiche, à prendre comme collaborateur M. Leveau (Alphonse).

Il y eut un médecin spécialiste du bégaiement qui s'appelait Malebouche, un changeur qui se nommait Dargent, un officier d'ambulance J. Rhubarbe. M. Couvrechef devait être chapelier et M. Paintendre, boulanger. Un chantre alla jusqu'à s'appeler Plainchant, un employé aux vivres Painenbouche — et un employé aux fourrages, Pillavoine !

Deux noms volontairement accolés fournirent souventefois une pittoresque combinaison. M. Colin épousa Melle Maillard, pour pouvoir signer Colin-Maillard ; M. Moy rechercha l'alliance de Melle Le Roy, pour avoir le plaisir de signer, comme Alphonse XIII, Moy le Roy. Et l'on peut arguer que c'était

un ardent partisan de Darwin, ce M. L'Homme qui se maria avec Melle des Bois !

Le Petit Journal du 27 février 1868 rapporte qu'un monsieur habitant la ville d'Apt, et qui se nommait Premier et se prénommait François, avait trouvé fort drôle de donner le prénom de Napoléon à son fils et de commettre ainsi, par la combinaison de ce nom et de ces prénoms, cet anachronisme burlesque : Napoléon Premier, fils de François Premier !...

Et pour finir, nous pouvons remettre en mémoire ce mot de Bonaparte auquel certain débat de la Chambre donne un regain d'actualité.

— Quel est votre nom ? demandait le Premier Consul à un individu postulant la fourniture des guerres.

— Volland, répondit l'interrogé.

— Beau nom de fournisseur militaire ! remarqua Bonaparte en souriant.

— Mon nom, citoyen consul, s'écrit avec deux *l*...

— C'est bon, vous n'en volerez que mieux.

Ce tribut payé à la fantaisie ou à l'heureuse prédestination de certains noms, reprenons le cours de notre petite étude.

§

On raille souvent les gens à cause de leur nom. Il n'y a pas de sots métiers, il y a de sottes gens. Il n'y a pas de noms indésirables ; il n'y a d'indésirables que ceux qui les portent mal et qui, par leur vie privée ou publique, ne savent pas donner à leur nom une haute signification de droiture.

Cette réflexion, qui pourrait être signée de M. Joseph Prud'homme, était récemment suggérée à un journaliste par la lecture du *Journal Officiel* où la guerre fait s'aligner tant de colonnes de citations à la gloire de nos combattants, parmi lesquels, pour légitimer sa réflexion, l'auteur de la phrase que nous venons de citer relevait des noms tels que Capon et Peureux, jurant avec la belle conduite montrée par ceux qui les portent.

Capon et Peureux ! — mais ce n'est rien à côté de certains noms de braves que nous avons nous-même relevés dans ces mêmes colonnes ou parmi les nécrologies glorieuses ! Pour scabreux qu'ils soient, ayons le courage de consigner ici quelques-uns de ces noms que des héros eurent bien le courage de porter : Cochon, Dufumier, Anus, Lanusse, Cocu, Bordel,

Lettron, Vachier, Laputte, Soûlard, Lurine, etc !.. — auxquels on nous permettra d'ajouter Lallemand et, hélas! Boche!

Nous nous en voudrions d'insister sur le scandale permanent de ces patronymes, par respect profond pour ceux qui les assument... Mais nous ne pouvons tout de même nous empêcher de faire remarquer qu'ils ne sont pas seuls à les posséder, que ces noms leur sont bien souvent communs avec beaucoup d'autres personnes — et que parmi ces personnes, il est peut-être, notamment, nombre de femmes, nombre de pauvres jeunes filles dont ces noms font la perpétuelle honte et le malheur immérité de la vie. Vraiment, on a vite fait de dire qu'il n'y avait pas de « noms indésirables »...

En fait de « noms indésirables », il est souvent arrivé que, soit par suite d'une emprise argotique, soit parce qu'ils furent portés par de notoires malfaiteurs, des noms, détournés de leur initiale signification, ont pris, plus ou moins contemporainement, un sens péjoratif. Il en est ainsi, par exemple, du patronyme Molard ou Mollard, qui est victime à la fois de ces deux accidents. En vieux français, *molard* signifie *hauteur*, *éminence* ou bien *homme fort*, *colossal*. Il est triste que l'assassin Dumollard ait donné à ce nom une renommée fâcheuse, alors que, d'autre part, l'argot lui conférait une déplaisante autant que perdurable acception.

Sans vouloir remonter à.... Erostrate, dont le nom, cependant, aurait pu, sous la Révolution, tenter quelque farouche sans-culotte dont nous parlerons plus loin, on peut dire que les noms de Ravaillac ou de Damiens n'existèrent plus en France au lendemain du meurtre d'Henri IV, de la tentative d'assassinat de Louis XV. Lors du meurtre du duc de Berry, tous les Louvel furent pourchassés et une noble famille picarde, porteuse du nom exécré, demanda à s'appeler Lupel, de pareille étymologie. Il y a une trentaine d'années, cette famille sollicita l'autorisation de reprendre son ancien nom, tout en conservant le nouveau. Son chef s'appelle aujourd'hui le comte de Louvel-Lupel.

Après la condamnation du capitaine Dreyfus, — écrit M. de Bonnefon dans la *Noblesse de France*, — plusieurs Israélites pourvus de ce nom se ruèrent au Sceau de France et voulurent dépouiller le vieil homme. Ils eurent plein succès. Mais ils durent avoir quelque

honte de leur précipitation le jour où éclata l'innocence de leur malheureux coreligionnaire.

Insisterons-nous, d'autre part, sur la détestable célébrité de noms tels que ceux d'Eyraud, Géomay, Gamahut, Troppmann, Lacenaire, Cartouche, Papavoine, Anastay, et autres guillotinés?...

§

Des « noms indésirables », demain la rétrocession de l'Alsace-Lorraine à la France va nous en donner des milliers!... et des milliers de consonnance abhorrée, puisque allemande!

Dans un seul numéro de l'*Alsacien-Lorrain*, — écrivait dans le *Matin* notre sympathique confrère Louis Forest, — je relève les noms — quatre fois français, n'est-ce pas ? — des Wetterlé, Helmer, Blumenthal, Krumholtz, Armbruster, Herscher, Welschinger, Ertzbischoff et du vieux Rudler, un des derniers cuirassiers de Reichshoffen, qui vient de mourir ; ceux de quelques soldats récemment cités à l'ordre de l'armée : Schmidt, Mabs, Weber, Heusch, Muller, Reithe, Schalck, Wittenkeller, Detweiller, Malberg, Schnatter, Wolff, Wurtz, etc.

Dans une seule journée, un seul tribunal boche d'Alsace-Lorraine a condamné des héros alsaciens qui ont tout risqué, vie, famille, fortune, pour aller servir la France, et qui s'appellent Bitschy, Spieser, Lauth, Hambrecht, Bischoff, Steiner, Simler, Werck, Flecher, Aschbacher, Wasmer, Schmitt, Bauer, Locgler, Rebstock, Koog, Reymann, Katzenbacher, Nichels, Stoeffler, Weisskopf, Orschel, Gradwohl, Koetz, Weltz, Kurtz, Zing, Roth, Ambiehl, Hiss, Henninger et Woltzenlogel.

Et notre confrère d'épiloguer : « Qui osera dire que, malgré leurs noms, ces hommes ne sont pas des Français, et de rudes encore? Que prouve un nom? Il n'y a que le cœur qui compte. »

Evidemment, — répéterons-nous encore, — et Dieu nous garde de discuter ces « vérités premières » ! Avec M. Forest, nous ajouterons même qu'on peut s'appeler Bazaine et trahir la France, et s'appeler Kellermann — et même Maurice de Saxe! — et la sauver!...

N'empêche qu'il se posera demain, plus âprement que jamais, une question des noms à consonnance germanique à laquelle il faudra bien, un jour ou l'autre, apporter une solution — encore qu'il n'y ait pas, comme chacun sait, de « noms indésirables »...

D'après un journaliste de Provins, le *Mercure de France* essayait récemment de présenter cette solution (1).

Deux moyens : d'abord changer l'orthographe du nom quand cette modification suffit à en franciser la prononciation. Ainsi, *Klein* deviendrait *Clain; Hirschauer, Hirechaut; Bernheim, Bernème* et *Hartmann, Hartemane.*

Second moyen : traduire. *Klein* deviendrait *Petit; Müller* se changerait en *Meunier; Mayer* en *Métayer; Grossmann* en *Legrand* ou *Grandhomme; Schwartz* en *Lenoir; Weiss* en *Blanc* ou *Leblanc; Schuhmacher* en *Cordonnier; Keller* en *Cellier; Frœhlich* en *Leguay; Bernstein* en *Delambre; Schneider* en *Couturier; Haussmann* en *Demaison; Blum* en *Lafleur; Blumenthal* en *Valfleuri; Manteuffel* en *Diabledhomme.*

Le promoteur du projet termine en demandant qu'un referendum soit organisé entre toutes les personnes intéressées.

Nous ne nous chargeons pas d'émettre un pronostic quant au résultat du vote — ajoutait le *Mercure.*— Pour nous, d'ailleurs, une pièce de M. Henri Delambre vaudra une pièce de M. Henri Bernstein et nous lirons toujours avec plaisir les nouvelles de M. Charles-Henry Cerf.

§

Cette question des noms étrangers avait déjà occupé, avant la guerre, nombre d'esprits — et elle avait même fait l'objet d'un projet de loi déposé sur la tribune de la Chambre des Députés, le 22 mai 1913, par MM. Honnorat, Coreil, Dubarle et Fourment. Ces honorables demandaient que les fils d'étrangers pussent devenir Français, non seulement du fait de leur naturalisation, mais en outre en obtenant la faveur de modifier leur nom patronymique. Ils faisaient remarquer, à juste titre, que le fait de conserver une désinence choquante pour nos oreilles nationales gêne l'assimilation des étrangers en les forçant à conserver toute leur vie un nom qui traduit leur origine.

De plus, M. Honnorat et ses collègues faisaient valoir, à l'appui de leur proposition, un certain nombre d'arguments qui ne manquaient pas de justesse. Ils rappelaient, par exemple, qu'il était arrivé à Lyon, au XIIIe siècle, une grande quantité de Florentins; or, la fusion s'opéra si vite qu'en moins de cent ans, des familles comme les familles Del Bene ou Nettoli

(1) *Mercure de France*, 16 février 1916.

devinrent d'Elbène ou Netton. Ces messieurs auraient aussi bien pu rappeler que les familles de Broglie et d'Albert de Luynes, d'extraction également italienne, s'appelaient à l'origine *Broglio* et *Alberti* et que la famille française d'Oillamson vient certainement d'un *Williamson* anglais ou écossais. Et ces exemples sont innombrables (1).

Or, aujourd'hui, — faisaient avec raison remarquer les auteurs du projet, — en raison de la rigidité des règles de l'état civil, jamais un *Damiano* ne deviendra un Damien français, non plus qu'un *Einaudi* ne deviendra un Eynaud. Assouplissons donc, concluent-ils, lesdites règles, et nous pourrons ainsi absorber, à notre profit, les éléments étrangers qui nous viennent des pays voisins.

A noter que M. Honnorat et ses collègues ne s'inspiraient, en l'occurrence, que de l'exemple donné par la Hongrie. Dans ce pays, en effet, un décret du 6 novembre 1881 autorise toute personne ayant un nom de famille à consonnance étrangère à demander la permission d'y substituer un nom de famille à consonnance hongroise, *sans qu'elle ait à acquitter aucune taxe* ni à produire d'autres pièces qu'un extrait de naissance et un certificat de moralité.

Comme de juste, la proposition de M. André Honnorat fut renvoyé à la Commission de la réforme judiciaire et de législation civile et criminelle, dernière demeure de la plupart des projets utiles, mais de nul intérêt électoral.

Récemment encore (25 février 1915), M. Honnorat est revenu à la charge avec une trentaine de députés, les événements donnant une actualité nouvelle à sa proposition.

Le moment paraît opportun, — écrit-il dans son Exposé, — pour accorder aux Français de naissance, ou de sentiments éprouvés, l'autorisation de se dépouiller du dernier signe qui révèle une origine étrangère parfois lointaine : la forme de leur nom patronymique.

Nos listes glorieuses de blessés et de morts, celles des citations à

(1) Dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* du 20-30 juin 1916, nous trouvons une lettre du comte de l'Eglise, dont on peut, à l'appui de la remarque de M. Honnorat, détacher ce passage:

« La famille du Souverain Pontife est originaire d'Asti, en Piémont. Un membre de cette maison, Giovanni Matteo della Chiesa, passa les monts et vint s'établir à Avignon en 1501. Ses descendants francisèrent alors leur nom en *de l'Eglise*, nom sous lequel ils existent encore de nos jours. Pour rappeler leur ancienne origine, on eut coutume de surnommer *Chiesa* le fils puîné. J'ajouterai que dans les papiers de famille qui sont en la possession de mon père, le marquis de l'Eglise, chef de nom et d'armes, on trouve, à côté du nom français, le nom italien... »

l'ordre du jour contiennent de nombreux noms à forme étrangère, souvent de consonnance allemande. Ceux qui les portent, descendants d'aïeux ayant choisi la France pour « la patrie de leur intelligence », luttant sous nos drapeaux, étroitement unis à leurs frères d'armes, doublement prêts à verser leur sang pour défendre, et le sol où ils sont nés, et la patrie d'adoption de leurs ancêtres.

Pendant qu'ils combattent ainsi, leurs vieux parents se voient entourés d'une atmosphère de suspicion. L'origine étrangère que leur nom révèle fait naître les méfiances, provoque les dénonciations. S'ils sont commercants, ils ont dû, pour ne pas voir la boutique désertée, pendre à la vitrine une pancarte tricolore, annonçant que, malgré l'apparence, la maison est française et produire, aux yeux des passants, les papiers militaires des membres de la famille.

Quand le fils reviendra des armées, vainqueur, il subira souvent l'humiliation de la défiance. Celle-ci sera même accrue de toute l'horreur qu'accumulent contre le nom germain les procédés, chaque jours plus barbares, des séides de Guillaume II. Les enfants de ce glorieux soldat, les fils de ses enfants, depuis les bancs de l'école jusqu'à la place publique, pâtiront de la même infériorité.

Il ne se peut point que le Parlement ne prenne en considération les très sérieux arguments de M. Honnorat. D'ailleurs, pour illustrer d'un exemple célèbre la thèse de l'honorable député, on peut rappeler que, pour faciliter l'assimilation des Juifs, un décret consulaire du 20 juillet 1803 ordonnait que tous les Israélites français, qui, jusqu'alors, ne portaient que des noms individuels pris dans l'Ancien Testament, seraient obligés de se donner dans les trois mois des noms patronymiques pris ailleurs que dans la Bible; et facilité leur fut accordée, voire indiquée, de choisir des noms de villes en France et à l'étranger. C'est ce qui nous valut ces noms, dont s'égaient des publicistes ignorants : Lisbonne, Lyon, Caen, Carcassonne, Worms, Crémieux, Reinach, Viterbo, Meyrargue, etc, portés par tant d'Israélites.

§

Jusqu'à la création de l'état civil (20 septembre 1792), il régna une grande liberté et trop souvent d'étranges complaisances dans la rédaction des actes de naissance, de baptême, de mariage, de décès ; les enregistrements n'étant faits qu'au point de vue des sacrements de l'Eglise par des curés, des vicaires, voire des sacristains, la licence la plus extraordinaire présidait à l'orthographe des noms propres et souvent sur le

même document, un patronyme s'orthographiait différemment. « Les noms propres n'ont pas d'orthographe », cet adage nous est même resté en témoignage des curieuses fantaisies des scribes d'autrefois.

La preuve en est, par exemple, dans le nom d'Etienne de La Boëtie qu'on trouve écrit de dix façons différentes ès manuscrits ou livres anciens : La Boetie, Boetie, Laboitie, La Boitie, Boytie, Boittie, voire Beotie. Malherbe signe indifféremment : Maleherbe, Malherble, Malerbe, Malherbe, de Malherbe, etc... Un archiviste de la Vienne, M. Redet, a relevé jusqu'à *quarante et une* façons d'écrire *Pouillé*, dans les actes anciens qui concernent cette commune !...

Jusqu'au XVI[e] siècle, les substitutions de noms s'opéraient simplement par un acte notarié. Il faut arriver au roi Henri II pour trouver existence d'un décret (26 mars 1555) qui défend à toutes personnes « de changer leurs noms et armes, sans avoir auparavant obtenu des lettres de dispense et de permission, à peine de 1.000 livres d'amende, d'être punies comme faussaires et dégradées de la noblesse ». Charles IX, Henri IV, Louis XIII renouvelèrent les défenses d'Henri II. Au XVIII[e] siècle nul ne pouvait changer de nom sans lettres-patentes du roi, dites *Lettres de Commutation de nom*, qu'on demandait fort rarement, les gens enrichis se bornant à prendre le nom des terres qu'ils possédaient ou venaient d'acquérir, et que les notaires, curés ou vicaires de leurs paroisses s'empressaient, sans autrement penser à mal, d'ajouter à la suite du nom patronymique. M. Dupont, *sieur* de la Roche, devenait bien vite *seigneur* de la Roche (1).

Au temps de la Révolution, nombreuses furent alors, surtout à partir de la Convention, les personnes qui, en général pour des raisons de civisme, demandèrent à changer de nom.

Une des raisons les plus invoquées fut la haine de tous titres

(1) « Bientôt l'usage fit que la distinction entre *sieur* et *seigneur* tendit à disparaître : on en arrive à employer ces mots indifféremment l'un pour l'autre... Par extension de cet usage, tous les honnêtes gens — on appelait ainsi les roturiers qui vivaient noblement, c'est-à-dire comme s'ils étaient nobles — prirent le nom de leurs domaines ou de leurs fermes, et, s'ils n'en avaient pas, imitèrent ce paysan de Molière,

> Qui, n'ayant pour tout bien qu'un seul quartier de terre,
> Y fit tout à l'entour faire un fossé bourbeux
> Et de Monsieur de l'Isle en prend le nom pompeux. »

DELATHEURATTE ET BARDIES (*Lettres sur les Armoiries*), 1891.

ou dignités rappelant l'ancien régime, Roi, Leroy, Leduc, Lecomte, etc.

Un juge au présidial de Mantes, du nom de Leroy, devenu administrateur de district, demanda à troquer contre un autre son nom détesté... qu'il se hâta de reprendre sous la Restauration.

Dans son *Dictionnaire de Maine-et-Loire*, M. Celestin Port mentionne un autre Leroy (Jacques), fermier des fief et domaine du Verger, commune de Seiches, qui devint, d'ailleurs, propriétaire de cette terre en 1791. Par honte de son nom, ce patriote ardent demanda à l'échanger contre celui de Duverger. Il s'appelait du Verger sous Louis XVIII et son descendant mourut en 1874, général et baron.

Un fier républicain, du nom de Roi, écrivit cette épître superbe « aux citoyens représentants du peuple français » :

Le nom de Roi est odieux à tous les républicains ! Moi qui, sous les glaces de l'âge, couve le feu du plus ardent patriotisme, je ne puis le supporter, quoiqu'il m'ait été transmis par mes ancêtres.

Une branche de ma famille a porté celui de Brasdor. Je demande à être autorisé à le reprendre comme mon patrimoine ; car celui de Roi me déplaît et je crois toujours qu'on m'insulte quand on me le donne.

Dampierre-sur-Salon, le 18 pluviose an second de la République Française une et indivisible.

J. ROY.

Nul doute qu'il ne fut donné satisfaction à ce vertueux citoyen.

Le patronyme Leduc fut très souvent abandonné par des personnes qui, se bornant à le retourner, s'appelèrent désormais Cudel.

Même pour les prénoms, combien de patriotes en adoptèrent à tournure républicaine ou philosophique : Brutus, Spartacus, Scévola, etc. Le cordonnier-journaliste Chaumette choisit Anaxagoras. On trouve dans le premier semestre 1908 du *Vieux-Montmartre* — tirés des Papiers du Comité révolutionnaire de Montmarat (Montmartre) — cet extrait de l'interrogatoire du citoyen Legentil, juge de paix du canton de Clichy, arrêté le 14 thermidor an II :

... Nous a déclaré que, dans un moment d'enthousiasme, il avait

changé ses prénoms de Jean-Charles en celui de Robespierre il y a environ onze mois, mais qu'ayant reconnu en lui des sentiments hautains et tyranniques, notamment dans l'affaire de C. Desmoulins, il avait repris les prénoms de Jean-Charles.

D'ailleurs, pour donner satisfaction à une multitude de citoyens désireux de changer de nom, la Convention Nationale promulgua, le 24 brumaire de l'an II (14 novembre 1793) le suivant décret :

La Convention nationale, sur la proposition d'un de ses membres, décrète l'insertion au Bulletin et au procès-verbal des divers discours et adresses lus à sa barre par les commissaires des Sociétés populaires de Clermont (Oise), Mouy et Liancourt, département de l'Oise, et la mention de l'action civique de la citoyenne Lebarbier. Elle accepte l'offrande des différents dons qu'ils apportent et renvoie à son comité d'instruction publique la demande faite au nom de la municipalité de Liancourt de changer son nom en *Unité de l'Oise*. Sur la proposition faite d'approuver le nom de Liberté décerné à la citoyenne Goux, la Convention nationale la renvoie par devant la municipalité de son domicile actuel, pour y déclarer le nouveau nom qu'elle adopte, en se conformant aux règles ordinaires.

Enfin, sur la proposition faite, qu'il soit défendu à tout citoyen de prendre pour nom propre ceux de Liberté et Egalité, la Convention nationale passe à l'ordre du jour *sur cette proposition motivée que chaque citoyen a la faculté de se nommer comme il lui plaît en se conformant aux formalités prescrites par la loi.*

Cette loi, paraît-il, donna lieu à de tels abus que la Convention dut l'abroger quelques mois plus tard par ce décret du 6 fructidor an II (23 août 1794) : « Aucun citoyen ne pourra porter de noms ni de prénoms autres que ceux exprimés dans son acte de naissance : ceux qui les auraient quittés seront tenus de les reprendre. »

La loi du 11 germinal an XI vint apporter un tempérament à cette prohibition, en autorisant les changements de noms pour motifs graves, et par décret, le Conseil d'Etat entendu.

C'est encore cette loi du 11 germinal an XI qui nous régit, renforcée par celle du 28 mai 1858 (art. 259 du Code pénal) qui punit d'une amende de 500 à 10.000 francs « quiconque, sans droit et en vue de s'attribuer une distinction honorifique, aura publiquement pris un titre, *altéré ou modifié le nom* que lui assignent les actes de l'état civil ».

§

Il est difficile de s'imaginer les difficultés de toutes sortes que rencontre aujourd'hui un citoyen français qui désire, pour une raison ou pour une autre, changer légalement de nom ou modifier, par une addition quelconque, celui que l'état civil lui reconnaît.

Voici, tant d'après M. de Saint-Marc que par des renseignements particuliers fournis par un des derniers référendaires au sceau de France, les démarches à faire et la nomenclature des nombreuses pièces exigées :

1° Acte de naissance légalisé.

2° Certificats de personnes vous connaissant sous le nom que vous désirez prendre — ou bien acte de notoriété établissant que vous êtes depuis longtemps connu sous ce nom.

3° Consentement du père du requérant, dont la signature doit être légalisée.

4° Choix d'un référendaire au sceau de France, dont les honoraires sont de 550 francs. Il est d'usage de verser dès le début, ès mains du référendaire, une somme de 400 francs, qui reste acquise en cas de rejet de la demande. Dans cette somme sont compris les frais d'insertion et autres déboursés.

5° Adresser une requête au garde des Sceaux, ministre de la Justice, au Procureur de la République qui la transmet au Procureur général. Cette requête doit clairement indiquer les motifs qui incitent le requérant à prendre ou à s'ajouter un nouveau nom.

6° Annoncer dans le *Journal officiel*, dans un journal d'annonces judiciaires (La *Loi*, le *Droit*, la *Gazette des tribunaux*, *Affiches parisiennes*, au choix) ; dans un journal de l'arrondissement où est né le postulant, et dans un journal de celui où il est domicilié, votre demande en changement de nom. Voici le libellé de l'insertion : « *M. Untel* (nom et prénoms), *né à....., le....., demeurant à X...., sollicite l'autorisation d'ajouter à son nom* (ou de prendre) *celui de Z...* »

7° Pendant un délai de trois mois, à dater des annonces parues dans l'*Officiel* et les autres journaux, les tiers intéressés peuvent envoyer leurs oppositions à la Chancellerie.

8 Le Parquet fait une enquête.

9° Le Procureur général transmet au Ministre de la Jus-

tice, garde des Sceaux, le résultat de l'enquête et l'avis du parquet.

10° La demande est envoyée au Conseil d'Etat, si l'avis du Procureur général est favorable.

11° Le Conseil d'Etat se prononce en faveur de la demande.

12° Le Ministre l'accueille ou la rejette.

13° S'il l'accueille, il rend un décret autorisant le changement ou l'addition.

14° En cas d'avis favorable, le décret est signé par le Président de la République.

15° Il est inséré au *Bulletin des lois*.

16° Dans l'année qui suit l'insertion, sont admises les oppositions au décret, même de la part des personnes ayant déjà fait une première opposition pendant l'instruction.

17° Si le décret n'est pas rapporté, et si l'autorisation n'est pas annulée à la suite de l'examen qui précède, le Conseil d'Etat certifie qu'il n'y a pas eu d'opposition ou que celles qui ont été formées ont été jugées mal fondées.

18° Requête est alors adressée au président de chaque tribunal de première instance, dans le ressort duquel il y a des actes de l'état civil à rectifier.

19° En dernier lieu est rendu le jugement ordonnant la rectification des actes de l'état civil dont toute expédition devra porter en marge mention du changement, substitution ou addition. Il faut considérer qu'un délai de dix-huit à vingt mois est nécessaire pour que le décret reçoive son plein et entier effet.

20° En plus des honoraires du référendaire (550 francs), vous avez, seulement, il est vrai, en cas de succès de l'affaire, à verser des droits de sceau se montant à 650 fr. 25, — ce qui fait une dépense totale de 1.200 fr. 25.

Nous pouvons ajouter que le succès de la demande n'est jamais certain, les affaires de nom dépendant uniquement de la juridiction gracieuse. Les postulants n'ont pas à invoquer un droit à l'appui de leur requête ; c'est une faveur qu'ils sollicitent. Aussi les avis du Conseil d'Etat ne sont motivés en aucun cas.

On comprend que, devant une route pareillement hérissée

d'obstacles, qui peut aussi bien ne pas conduire au but envisagé, nombre de personnes qui, pour des raisons de convenances personnelles, avaient songé à modifier leur patronyme aient de désespoir abandonné la partie.

De 1871 à 1904, les tablettes de M. de Saint-Marc comptent cinq ou six centaines de ces vaillants que ne rebutèrent point les aléas de l'entreprise, et qui conquirent, de haute lutte, le nom convoité, lequel, en l'occurrence, s'adorne généralement d'une particule (1).

Encore que la jurisprudence du Conseil d'Etat enjoigne qu' « on ne peut, *en aucun cas*, prendre le nom d'une commune comme nom patronymique », il a bien souvent été passé outre à cette recommandation, et nombre des nouveaux « surnoms » accordés prennent promptement allure de « noms patronymiques », le véritable nom de famille subissant, du jour au lendemain, une discrète apocope (2).

Les *impedimenta* de toutes sortes qui s'opposent encore actuellement à l'obtention d'un nom nouveau, font que, pour les pauvres gens ou les personnes sans relations, le mal est, jusqu'à nouvel ordre, à peu près sans remède.

§

Doit-il le rester ?... Les règles de l'état civil, tant de fois remaniées, sont-elles si rigides, sont-elles devenues à ce point intangibles et incommutables qu'on puisse à tout jamais désespérer de les assouplir — suivant le vœu même de M. Honnorat et de ses collègues ?

Nous ne le croyons pas. On a beau mettre en avant « le

(1) Parmi ces « anoblis de la République », — comme les appelle avec bonheur, M. Jean de Bonnefon, — il est à noter une exception curieuse : c'est celle de M. Achille-Gaston de Chéret, instituteur, né le 5 septembre 1857, à Saint-Germain-en-Laye, qui, par décret du 27 décembre 1879, fut autorisé à substituer à son nom celui, sans particule, de *Vabran*. Le cas est unique.

On peut encore faire remarquer que, d'après le premier rapport de M. Honnorat, le nombre des demandes, soit en addition, soit en substitution de noms ne s'élève, pour les années 1909, 1910 et 1911, qu'à un total de 187 cas qui ont produit comme droits de sceau la somme de 73.050 francs — non compris les honoraires des référendaires.

(2) Simplement, pour fournir un exemple notoire, et sans vouloir y attacher d'autre importance que la question de fait, nous pouvons rappeler ici que, quelque temps avant la guerre (1910), le Conseil d'Etat — après avis favorable du Conseil du Sceau des Titres qu'on doit toujours consulter quand la modification sollicitée a le caractère d'une qualification honorifique ou nobiliaire — permettait à M. Frantz Wiener, de nationalité belge, naturalisé Français, de prendre le nom de la commune de Croisset (Seine-Inférieure), déjà illustrée par le séjour de Gustave Flaubert.

nom des ancêtres », parler de « tradition », faut-il encore que ce « nom » n'embarrasse pas une série de générations, que cette « tradition » ne constitue pas, pour un individu, qui n'a en somme, comme l'eût fait remarquer le jovial Commerson, qu'une existence à vivre, le plus pesant tout ensemble que le plus baroque des fardeaux.

Aussi bien est-il à remarquer que ce sont souvent les partisans de la « tradition » qui donnent, ou dont les aïeux ont donné l'exemple de l'oubli du « nom des ancêtres ». Nous avons ainsi connu un certain marquis de T..., mort il y a quelques années, qui avait l'immense honneur de descendre en ligne directe de Jean Goujon, l'une des gloires de la sculpture française — et qui s'appelait donc, d'après son état civil, Goujon de T... Jamais le marquis de T... ne fit mention de son véritable nom, et ce n'est que par hasard que nous avons connu son illustre ascendance.

M. Edmond de Goncourt remarque quelque part dans son *Journal* : « Je lisais dans Lorédan Larchey que Goncourt doit venir de *Gundcurtis*, un vieux mot germain qui signifiait : combattant, guerrier. C'est vraiment un nom que j'ai quelque droit de porter en littérature. » M. de Goncourt oubliait que son véritable patronyme était *Huot* qui veut dire en celte : hibou, chat-huant — et que Goncourt n'était qu'un *surnom*, un nom de terre pris au XVIIIe siècle par son grand-père, comme c'était de mode, en ce temps-là, parmi tous les bourgeois enrichis (1). « Ils avaient pris des noms de terres, et du véritable, je crois qu'ils ne s'en souvenaient plus eux-mêmes », écrit, dans *Le Paysan parvenu*, le marquis de Marivaux, qui, d'ailleurs, se patronymait Carlet.

Ce fut également le cas d'un bon et brave savant, maître de conférences à l'Ecole des Hautes-Etudes, M. Léon de Rosny, qui, oubliant qu'avant de se surnommer « de Rosny », il s'appelait Prunol, eut l'imprudence, il y a une quinzaine d'années, de faire un procès aux frères Boex, dits J.-H. Rosny, aux fins de leur interdire l'usage d'un pseudonyme sous lequel ils avaient publié depuis vingt ans quelques-uns des plus beaux romans de l'époque.

(1) « Il est certain toutefois qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles, ce qu'on appelait « noblesse » n'était, *pour les dix-neuf vingtièmes*, que du tiers état récemment enrichi, élevé, décoré, possessionné. » — Vicomte d'Avenel : *Les Français de mon temps*.

Le 1er août 1903, M. Léon de Rosny fut débouté de sa prétention et condamné aux dépens de son téméraire procès, par un jugement qui débutait ainsi :

Attendu que Léon Prunol de Rosny demande qu'il soit interdit aux frères Boex d'imprimer, éditer et publier aucune œuvre littéraire sous le nom de Rosny, qu'ils ne prennent pas comme nom patronymique, et dont ils ne font usage que comme pseudonyme dans leurs écrits ; qu'il revendique contre eux la propriété d'un nom qu'il justifie avoir et celui de sa famille depuis plus d'un siècle, et, faisant valoir qu'il est l'auteur de nombreux ouvrages, porte principalement le débat sur le terrain littéraire.

Attendu, en principe, que la revendication de cette nature est légitime et qu'un tiers ne peut s'approprier le nom d'autrui s'il est établi que cette usurpation aura pour résultat de créer une confusion qui serait, soit moralement, soit matériellement, préjudiciable au propriétaire du nom ; qu'il est constant que les frères Boex ont, depuis l'année 1886, signé toutes leurs œuvres d'un nom qui n'était pas celui de leur état civil, qui, d'un usage restreint, ne pourrait être considéré comme étant du domaine public, et bien que n'étant qu'un démembrement de celui du demandeur en demeurait la partie caractéristique, celle sous laquelle ce dernier était, depuis 1867, connu dans le monde des lettres ; que n'ayant fait paraître leurs premières œuvres qu'en 1886, ils ne sauraient opposer au demandeur que, pour éviter toute confusion, il aurait dû se conformer aux énonciations de son état civil et ne signer que du nom de « Prunol de Rosny ».

Le tribunal, estimant que toute confusion préjudiciable était impossible à redouter après une période de dix-sept années, pendant laquelle Prunol de Rosny et les frères Boex avaient chacun spécialisé leur nom, donnait cette conclusion :

... Attendu que Léon de Rosny n'a pu, depuis l'année 1886, ignorer l'existence des œuvres signées J.-H. Rosny, qui étaient d'une notoriété étendue et fréquemment mentionnées ou analysées dans la presse, qui avaient valu à leurs auteurs d'être admis dans l'Académie des Goncourt ; qu'il avait compris qu'il n'avait à redouter ni méprise, ni préjudice de l'emploi de son nom par les frères Boex, parce qu'il n'a formulé sa plainte qu'en 1903, laissant ainsi acquérir par ceux-ci pendant dix-sept années un pseudonyme, une personnalité littéraire dont ils ne sauraient être privés après ce long usage que pour des motifs graves ou des faits nouveaux dont il n'est pas justifié...

Ces motifs amenaient judicieusement le tribunal à déclarer mal fondée l'intervention de M. Prunol de Rosny — à qui le

président aurait pu, profitant de l'occasion, demander de quel droit, lui Prunol, il assumait le nom d'un fief baronnial appartenant au grand Sully, qui point ne se patronymait Prunol, qu'on sache.

§

En effet, sans vouloir entamer ici un cours d'onomastique qui nous entraînerait trop loin, est-il bien nécessaire de rappeler que tout nom noble, quelque ancien et célèbre qu'il soit, comporte à son origine un indispensable patronyme, et qu'il n'est point de nom de fief sans nom de famille.

C'est ainsi que Montmorency s'appelle initialement Bouchard ; La Rochefoucauld, Foucauld ; Chateaubriand, Briand ; Uzès, Basset ; Rohan, Chabot ; Bayard, Terrail ; Luynes, Alberti ; Gesvres, Potier ; Talleyrand-Perigord, Bozon ; Mirabeau, Riquetti ; Caraman-Chimay, Riquet ; Richelieu, Duplessis (puis, par substitution, Vignerot) ; Coigny, Guillot ; Breteuil, Le Tonnelier ; Vergennes, Gravier ; Hérouville, Le Boucher ; Louvois, Le Tellier ; Juigné, Leclerc ; La Vauguyon, Bétoulat ; Dreux-Brézé, Dreux ; Rancé, Le Boutheillier ; etc., etc.

Avec une certaine bonne foi, des personnes authentiquement titrées pourront avancer qu'elles ne se connaissent point d'autre nom patronymique que celui qu'elles portent, qui se précède d'une particule. Philologiquement et historiquement, l'explication est inacceptable. En admettant même que leur noblesse disparaisse « dans la nuit des temps », il arriverait toujours un moment, s'il était possible de remonter dans la nuit de ces temps, de revivre la vie des ancêtres qu'elles se donnent ou dont elles croient descendre, où l'on aboutirait forcément à un nom simple, sans aucune particule. « *Les noms les plus respectables ont, dans toutes les langues, une origine vulgaire* », écrit le comte Joseph de Maistre, l'homme du monde qui fut avec Balzac le plus enragé d'aristocratie. Et c'est tellement vrai qu'après avoir donné le nom patronymique de quelques-unes de nos plus grandes familles françaises, nous pouvons encore noter que la plus illustre famille de France, la famille souveraine de Bourbon, aussi lointainement qu'on la puisse identifier avec quelque certitude, se patronyme simplement Capet (1).

(1) « Quel mystère dans l'ascendance de tant d'inconnus qui ignorent leurs ancê-

Donc, quel que soit le vocable, quelque sonore qu'il soit, de quelque authenticité qu'il croie pouvoir se réclamer, quelque vieille noblesse qu'il représente, un « nom noble » possède toujours ou a dû autrefois s'accompagner d'un patronyme sans particule. On peut même dire qu'un nom noble sans patronyme est un nom de plus que douteuse noblesse — ou bien qu'il y a eu substitution ou retranchement (1). Tout ce que l'histoire et la philologie peuvent concéder à Monsieur le Marquis de Montdragon — nous prenons ce nom comme nous en pendrions un autre — qui jure de bonne foi ses grands dieux qu'oncques dans sa famille on ne s'est appelé autrement, c'est qu'un de ces ancêtres, plus ou moins éloigné, a *oublié* quelque jour son patronyme qui était peut-être Ménard ou Dumoulin, ou bien qu'à un certain moment de sa vie, ledit ancêtre a adorné son nom simple de Montdragon de cette particule :

> Le *de* que l'on ajoute à son nom inconnu
> Qui, sans cet ornement, paraîtrait un peu nu,

— comme le remarque en ses *Satyres*, dès 1686, le bon poète normand Louis Petit.

Et l'héraldiste Gilles-André de la Roque n'hésitera pas, dans son remarquable *Traité de l'origine des noms, surnoms et de leur diversité*, paru en 1681, à écrire très justement :

La défense s'étend à ceux qui ajoutent à leur nom une particule, dans le dessein de l'anoblir davantage. Ils tombent dans l'erreur de croire qu'il n'y a point de noms anciens qui ne soient devancés d'une particule... Les véritables gentilshommes ne cherchent point ces vains ornements ; ils s'offensent même quand on les leur attribue, et ils ne peuvent souffrir qu'à regret qu'on leur impose une fausse couleur

tres ! Bien des prolétaires d'aujourd'hui sont les fils des Seigneurs de jadis ; tel anarchiste fougueux descend peut-être de générations cossues qui ont « exploité les sueurs » des sujets de Charles V ou de François 1er. Tel réactionnaire endurci, qui défend avec une âpre bonne foi les prérogative de la naissance, n'est-il pas un noble d'hier, un propriétaire d'avant-hier, longtemps mainmortable et attaché à la glèbe en la personne de ses aïeux ? » — Vicomte d'Avenel : *Les Français de mon temps*.

Il est très difficile en écoutant parler M. d'Avenel de « tel réactionnaire endurci qui défend avec une âpre bonne foi les prérogatives de la naissance », de s'empêcher de songer au grand romancier Honoré *de* Balzac, dont le père, petit propriétaire, s'appelait simplement Bernard Balzac ; dont le grand-père, laboureur auvergnat, se nommait tout bonnement *Balssa* !.. Bel exemple de l'évolution d'un patronyme en trois générations !

(1) « Ne sais-tu pas, mon cher Hermogène, que les noms primitifs sont devenus méconnaissables par les changements qu'on leur a fait subir pour les rendre plus magnifiques, en ajoutant et en retranchant des lettres pour plus d'harmonie, et en défigurant les mots de toute manière par de faux embellissements ou par les changements que le temps amène ». — Platon : *Cratyle*, Déjà !..

qui, au lieu de donner de l'éclat à leurs familles, en ternit en quelque façon l'ancienneté. Ç'a été déjà sans doute pour cette raison que Jacques Tezart, seigneur des Essarts, baron de Tournebu, se tint autrefois fort offensé qu'on eût ajouté la particule *de* à son ancien et illustre nom, dont il était le dernier des légitimes.

Quand Le Pelletier de Saint-Fargeau fit le 19 juin 1790, à l'Assemblée Nationale, la proposition suivante : « Je crois qu'il est bon d'ordonner que chaque citoyen ne pourra porter à l'avenir d'autre nom que celui de sa famille, et non celui d'une terre » (1), cette motion ne pouvait paraître extraordinaire et vexatoire qu'à ceux qui ignoraient l'ordonnance royale signée par Louis XIII en janvier 1629, « scellée sur lacs de soye du grand sceau en cire verte », ordonnance dont voici la teneur : « Enjoignons aux gentilshommes de signer du *nom de leurs familles* et non de celui de leurs seigneuries, en tous actes et contrats qu'ils feront, à peine de nullité desdits actes et contrats. »

C'est pour obéir à cette ordonnance qu'au-dessous des édits et décrets de Louis XIV, de Louis XV, vous pouvez lire, contresignant la signature de ces rois, les noms de Colbert, le Tellier, Phélippeaux, Voyer, qui sont les patronymes réels des seigneurs de Torcy, de Louvois, de Pontchartrain, d'Argenson.

D'où l'on peut inférer, en relevant tant de manquements continuels aux lois royales, que les partisans de la « tradition » ne doivent pas se formaliser des changements de noms demandés pour diverses raisons de convenances, quelquefois par simple pudeur...

§

Quel abus de quitter le vrai nom de ses pères
Pour en vouloir prendre un, bâti sur des chimères ?

écrit, dans *l'Ecole des Femmes*, M. de Molière, qui s'appelait d'ailleurs, tout platement, Poquelin.

Dans la question qui nous occupe, il ne s'agit pas de vouloir « prendre un nom bâti sur des chimères ». Il s'agit simple-

(1) A noter que, par décret du 20 janvier 1790, les députés avaient donné les premiers cet exemple de civisme. Ceux qui avaient des patronymes les avaient repris : le vicomte d'Espreménil s'appelait Duval ; le comte de Montlozier s'appelait Raynaud ; le duc de Montmorency s'appelait Bouchard, etc ; les autres avaient purement et simplement supprimé la particule. Les comptes rendus officiels des séances de l'Assemblée Nationale parlent de M. Noailles, de M. Faucigny, de M. Lafayette, de M. Biron, de M. La Vauguyon, de M. Lameth, etc.

ment, pour des personnes désavantagées par un patronyme déplaisant ou d'étrangère désinence, de trouver un moyen commode, rapide et peu dispendieux d'assouplir à leur bénéfice les règles trop rigides de l'état civil français.

Généralement, ces règlements ne furent abaissés que pour des motifs de vanité nobiliaire — comme on peut s'en rendre compte par la compilation de M. de Saint-Marc.

Il ne s'agit pas d'augmenter la liste des « anoblis de la République » ; on ne parle point d'ajouter des noms de communes ou de prendre « des noms bâtis sur des chimères ». Il s'agit simplement de doter de noms sortables une intéressante catégorie de citoyens français affligés d'un nom étranger s'opposant à leur assimilation complète ; ou bien affublés d'un patronyme trivial ou désolant.

Du moment que le requérant est reconnu honnête homme, qu'il présente sa quittance de loyer, sa carte d'électeur, un casier judiciaire intact, le législateur ne peut-il trouver aisément le moyen d'aplanir pour lui les fastidieuses démarches énoncées plus haut, réduire les délais d'obtention comme les frais actuellement nécessités ?

Pourquoi, d'ailleurs, ne pas nous inspirer de la jurisprudence de la Grande-Bretagne, pays où règnent, en matière de changement de nom, les plus grandes facilités et la plus vaste tolérance ?

De façon générale, — écrit Lord Lindley, — les lois de ce pays permettent à quiconque de prendre et d'user de n'importe quel nom, *pourvu que ce ne soit pas en vue de tromper ou d'occasionner des dommages pécuniaires à autrui* (1).

Dans ce pays, — émettra d'autre part Lord Chelmsford, — nous ne reconnaissons aucun droit absolu d'une personne à un nom particulier au point de l'autoriser à prétendre empêcher un étranger de prendre ce nom... La simple prise d'un nom qui est le patronyme d'une famille par un étranger lequel, auparavant, n'avait jamais porté ce nom, quels que soient les ennuis que cela puisse causer à la famille, est un grief pour lequel nos lois n'ont pas de réparation. (*a grievance for which our law affords no redress*) (2).

(1) Lord Lindley, *in « Earl Cowley v. Countess Cowley (1901) », appeal cases at p. 460.*

(2) Lord Chelmsford, *in Du Boulay v. Du Boulay. Law Reports, Privy Council, at p. 411.*

Pour changer de nom en Angleterre, il suffit simplement *d'un seul* de ces quatre moyens :

1° Une annonce dans les journaux ;

2° Un acte privé du Parlement (ce moyen est inusité) ;

3° Une permission du Roi ;

4° Une déclaration personnelle enregistrée à l'Office central de la Cour Suprême. (Dans ce cas, les droits sont de un shilling par folio de 272 mots (1).

Une affaire aussi simple qu'un changement de nom comporte-t-elle absolument l'intervention du Conseil d'Etat — et le Procureur de la République ne pourrait-il être appelé à en connaître seul, à la résoudre au mieux des intérêts du postulant ?

Le changement des noms à désinence étrangère pourrait se faire, comme il a été dit, par une simple modification orthographique tenant compte de la prononciation française ; celui des noms « indésirables » par la suppression de lettres, le changement de syllabes ou l'adjonction de nouvelles, transformant totalement l'apparence comme la consonnance de ces vocables. Peut-on valablement empêcher M. Saligot de s'appeler, sans trop de frais et d'ennui, M. Sagot, ou Samot, ou Salimot ; M. Torchon, M. Barchon, et M. Tourte, M. Tourtel ?...

La République serait-elle mise en péril, parce que M. Lurine (2) demanderait à porter le nom de sa femme ou celui de sa mère, ou tel ou tel autre, plus euphonique, choisi dans sa parenté ?

M. Malbouché inciterait-il à un coup d'Etat en demandant à s'appeler Dujardin ou Valombreux ?

Et pourquoi même M. Cornu, pour éviter à sa progéniture les plaisanteries faciles que, toute sa vie, lui attira son fâcheux patronyme, n'aurait-il pas permission, après avis favorable du Procureur de la République, de présenter directement au maire de sa commune ou de son arrondissement le fils ou la fille qui vient de lui naître sous le nom de Cornuel ou Cornaillet ? « Il

(1) Ces détails intéressants nous sont bienveillamment communiqués par un juriste anglais éminent, M. C. A. Ker, que nous remercions ici bien vivement.

(2) Un de ses familiers demandait un jour à Louis-Philippe la permission de lui présenter M. Louis Lurine, littérateur qui jouissait vers 1845 d'une certaine renommée : « Volontiers — répondit le bon roi — pourvu que, ce jour-là, ce monsieur n'ait pas mangé d'asperges ! »

fait bon avoir beau nom, — nous enseigne le sage Montaigne en ses *Essais*, — mais encore à la vérité est-il commode d'avoir un nom qui aisément se puisse prononcer et mettre en mémoire... Et Socrate estime digne du soin paternel de donner un beau nom aux enfants. »

Il est bien vite dit qu'en ce monde tout n'est qu'infériorité et inégalité. Mais est-il fort équitable qu'à l'infériorité de naissance ou de complexion, à l'inégalité de fortune ou d'intelligence s'ajoute encore, quand on peut, en somme, si facilement l'éluder, cette disgrâce immanente, entre toutes lancinante et imméritée, celle d'un vilain nom, scandaleux, infâme ou simplement ridicule, disgrâce qu'il ne tient qu'au législateur d'abolir — ayant eu souvent lui-même à souffrir des faciles railleries qu'a pu lui amener son patronyme de Chopinet, de Cocula, de Bouffandeau — ou de Boubousson !...

Vraiment il semble qu'en ce qu'elle a de particulièrement scabreux ou désobligeant, l'onomatisque française doive être améliorée avec d'autant plus d'aisance qu'elle ne fut en somme jamais fixée, et qu'au point de vue philologique elle est la chose du monde la plus élastique comme la plus fantaisiste. Ça ne ferait de tort à personne et l'on contenterait ainsi à bon compte une multitude de braves gens et de bons citoyens.

N. B. — Ces pages étaient écrites quand il fut annoncé dans les journaux que, pour faire revivre les noms de nos glorieux morts, M. Viviani, Garde des Sceaux, avait déposé sur le bureau de la Chambre le projet de loi suivant :

ARTICLE PREMIER. — Au cas où le dernier représentant mâle d'une famille, dans l'ordre de la descendance, meurt à l'ennemi sans postérité, le droit de relever son nom, en l'ajoutant au leur, appartient à ses successibles jusques et y compris le sixième degré, agissant tant pour eux que pour leurs enfants mineurs nés ou à naître.

Ils devront, à l'effet de l'exercer, se pourvoir par voie de requête devant le président du tribunal civil du lieu de l'ouverture de la succession, les majeurs dans les cinq années qui suivront la transcription de l'acte de décès du défunt, les mineurs dans les cinq années qui suivront leur majorité.

ART. 2. — La requête est déposée au greffe et reçue sans frais. Copie en est affichée pendant trois mois au tribunal ainsi qu'à la mairie du dernier domicile.

Art. 3. — Au cas d'opposition, il est statué par le tribunal civil siégeant en chambre du conseil.

Art. 4. — A défaut de descendants de son nom, les petits-enfants du défunt, nés ou à naître de ses filles, jouiront à toute époque, dans les conditions ci-dessus spécifiées, du droit reconnu par l'article premier.

Art. 5. — Tout individu, s'il est dans l'ordre de la descendance le dernier représentant mâle d'une famille, peut, en prévision du cas où il serait tué à l'ennemi sans postérité, transmettre son nom patronymique, par disposition de dernière volonté, à l'un de ses parents au degré successible, même non appelé à sa succession. La personne désignée devra exercer son droit dans les délais et sous les conditions déterminés par les articles précédents.

Certes, nous ne pouvons qu'approuver chaleureusement le geste de M. Viviani, — mais il y a gros à parier que vont surtout profiter des dispositions de la loi nouvelle les noms harmonieux ou bien sonnants, et, entre tous ceux-ci, les noms à particule. Et nous craignons fort que ce décret ait simplement pour plus clair résultat d'ajouter un moyen de plus à la douzaine de moyens déjà employés pour se donner apparence nobiliaire, — moyens que nous détaillerons au cours d'une prochaine étude.

M. Arthur M. y. r, supposons, ne verra aucune espèce d'objection à adjoindre à son nom celui de « de T. r. n. e », au cas où l'un des cousins de son aimable femme mourrait au champ d'honneur, — cependant que Mme Valmajour s'opposera avec la dernière énergie, au besoin « dans l'intérêt de ses enfants », à ce que son époux relève le nom de Goret ou de Trouillard, qui pourrait être celui d'un de ses glorieux parents. « Portons-le toujours dans notre cœur, mais pas sur notre état civil. » Et, tout bien vu, il sera plutôt difficile de lui donner tort.

GEORGES MAUREVERT.

UN PRÉCURSEUR DE VERHAEREN

—

Je souris en écrivant ce titre, non, comme on pourrait le croire, à la malicieuse pensée de soutenir un paradoxe, mais parce que je vais jouer un bien vilain tour à Maxime du Camp, en le comparant à Verhaeren. Oui, il s'agit de Maxime du Camp et le prodigieux auteur des *Villes Tentaculaires*, le plus puissant artiste du verbe que nous possédions, n'apprendra pas sans surprise qu'un piètre poète et un pauvre écrivain formula jadis et essaya de réaliser les idées essentielles de la poésie verhaerienne. En vérité, Maxime du Camp, lorsqu'il publia *les Chants d'un Moderne* (1855) précédés d'une sorte de manifeste, fut le précurseur de Verhaeren.

Ce qui fait la beauté essentielle de l'œuvre de Verhaeren, ce qui est le principe et l'origine du prodigieux renouvellement qu'elle a suscité dans la poésie contemporaine et de l'influence qu'elle a exercée sur la jeune génération, c'est que le dramaturge des *Aubes* a résolument exalté notre époque, c'est qu'il a compris que l'accent d'un nouveau lyrisme devait traduire la vie moderne magnifiquement accrue, élargie et accélérée par d'incessantes conquêtes, par de multiples inventions, par les efforts inlassables des savants, des commerçants et des industriels, c'est qu'il a senti, enfin, qu'au lieu de se tourner vers le passé et de le célébrer stérilement, le poète a la mission de regarder son temps, de l'aimer, de le célébrer dans toutes ses manifestations, et de dire la grandeur et la noblesse de ses tentatives et de ses luttes. Verhaeren nous déclare :

Je ne suis point de ceux
Dont le passé doux et pieux

Tranquillise l'âme modeste;
La lutte et ses périls font se tendre mon corps
Vers le toujours vivace et renaissant effort,
Et je ne puis songer à limiter mes gestes
Aux seuls gestes qu'ont faits les morts.

Avant Verhaeren les poètes estimaient que les réalités de la vie moderne n'étaient pas dignes de leur inspiration. Ils n'apercevaient aucun élément de beauté dans les récentes acquisitions de la science, dans l'activité fiévreuse des villes, dans le tumulte des usines. Et, tout naturellement, ils opposaient leur art idéaliste à la brutalité extérieure, se complaisant à chanter la calme douceur d'autrefois, leurs amours, leurs mélancolies automnales, leurs maisons provinciales, ou les magnificences des civilisations disparues et les mythes grecs et latins. Ne sachant pas regarder, ils ne comprenaient pas qu'ils avaient sous les yeux des spectacles qui méritaient d'être traduits. Une chose utile était une chose laide. Le télégraphe, le téléphone, les chemins de fer, les machines, tout ce qui augmente nos forces et facilite nos existences, étaient des choses aides. Or, Verhaeren vint. Il sut réaliser l'union de l'art et de la science. Il sut découvrir les splendeurs cachées là où personne ne savait ni ne voulait les voir. Regardant autour de lui, prenant conscience du monde nouveau, le comprenant, acceptant son enseignement, il chanta l'effort libre et fécond des activités humaines, la beauté des ronflantes machines, des trains bondissants, des steamers en marche; il nous expliqua la magnificence des inventions mêlant les fils aériens et souterrains et propageant les fluides des énergies mystérieuses à travers le globe; il nous montra l'affairement des ports, des docks, des gares, des usines, des bourses et des banques; il nous désigna le penseur courbé sur sa table, l'ouvrier incliné sur son établi, le banquier remuant et semant son or, le laboureur poussant sa charrue, le débardeur chargeant les richesses venues des lointaines contrées. Stridences des sifflets, ronflements des machines, plaintes des sirènes, bruits des pas, roulements des camions, le halètement sourd et continu des centres industriels et des grandes capitales emplit ses poèmes. Les grues soulevant leurs fardeaux, les navires que l'on charge, les tunnels que l'on perce, les canaux que l'on creuse, les aqueducs et les ports que l'on bâtit, l'air qu'il faut vaincre, la

mer qu'il faut dompter, la terre qui doit suer ses richesses, la mine obscure et la plaine féconde, il célébra tout. Les chocs des pics, les écrasements des pilons, les martèlements des enclumes retentirent dans ses vers. Il accueillit avec ferveur les modes innombrables de l'activité de notre temps,les manifestions utiles et violentes de notre époque, et il les peignit joyeusement parce qu'ils expriment la force et qu'il a une absolue confiance dans la force humaine.

Combien Maxime du Camp aurait été heureux s'il avait connu l'œuvre de Verhaeren ! Celui-ci, je le répète, a traduit en de magnifiques poèmes les idées essentielles de l'auteur des *Chants d'un Moderne.* Ouvrons le recueil de Maxime du Camp et lisons la préface. Après avoir essayé de prouver la décadence de la peinture, de l'architecture, de la sculpture et de la musique, Maxime du Camp attaque les poètes, Victor Hugo, Vigny et Lamartine exceptés. Que leur reproche-t-il ? Il leur reproche justement de ne prétendre qu'à la seule virtuosité, de substituer la forme à la pensée pour rajeunir de vieilles histoires, de n'avoir ni foi, ni croyance, ni amour, de se désintéresser de leur temps, de choisir leurs sujets dans le passé, dans la tradition, alors que leur rôle est de se frayer une route nouvelle, d'avancer vers l'avenir et de l'annoncer. Le passé, le culte exagéré du passé, est, selon Maxime du Camp, le danger qui menace les poètes. Le passé n'est qu'un grand magasin d'accessoires, un vestiaire rempli de défroques, un musée peuplé de figures de cire, où l'on fréquente toujours trop. Le naïf et sot respect qu'il inspire aux artistes et aux poètes leur interdit d'assister au travail émouvant de leur siècle « en mal de vérité », les oblige à tourner dans le cercle vicieux des mêmes idées, leur rend l'esprit étroit et routinier, favorise la paresse naturelle qui incline chacun de nous à accepter l'héritage ancien plutôt qu'à comprendre et à essayer de généreuses tentatives. Comme s'il voulait donner raison d'avance à Verhaeren contre ses détracteurs, contre Ruskin réclamant la destruction des fabriques, contre Tolstoï proposant aux hommes de se passer de ses semblables, contre tant d'autres, Maxime du Camp s'écrie :

Quoi ! nous sommes le siècle où l'on a découvert des planètes et des mondes, où l'on a trouvé les applications de la vapeur, l'électricité, le gaz, le chloroforme, l'hélice, la photographie, la galvano-

plastie, et que sais-je encore ? mille choses admirables, mille féeries incompréhensibles qui permettent à l'homme de vivre vingt fois plus et vingt fois mieux qu'autrefois ; quoi, nous avons pris de la terre glaise pour en faire un métal plus beau que l'argent, nous touchons à la navigation aérienne, et il faut s'occuper de la guerre de Troie et des panathénées !

Il reprend encore la même idée :

Tout marche, tout grandit, tout s'augmente autour de nous. La science fait des prodiges, l'industrie accomplit des miracles, et nous restons insensibles, impassibles, méprisables, grattant les cordes faussées de nos lyres, fermant les yeux pour ne pas voir, en nous obstinant à regarder vers un passé que rien ne doit nous faire regretter. On découvre la vapeur, nous chantons Vénus fille de l'onde amère ; on découvre l'électricité, nous chantons Bacchus, ami de la grappe vermeille. C'est absurde !

N'est-il pas vrai que Verhaeren aurait pu signer une protestation analogue à celle-ci, lorsqu'il publia *les Villes tentaculaires* ou *Les Forces tumultueuses* ? Ne semble-t-il pas que Verhaeren réponde à ces paroles de Maxime du Camp, quand il écrit :

Le rêve ancien est mort et le nouveau se forge.

Le rapprochement serait d'un médiocre intérêt s'il se bornait là, mais, de même que Verhaeren, Maxime du Camp croit au bonheur futur des peuples par les conquêtes de la science. La préface des *Chants d'un Moderne* contient un hymme enthousiaste où cette idée est célébrée. La France, nous est-il dit, a apporté la liberté aux nations après s'être affranchie elle-même, et, forte malgré ses défaites, orgueilleuse malgré ses humiliations, elle impose à l'univers le prestige de son art et de ses magnifiques gloires. De hardis novateurs, Saint-Simon, Fourier, Owen, préparent son avenir. Nous regardons anxieusement vers les choses futures ; nous vivons au milieu de problèmes sociaux dont l'éclosion changera la face du monde ; nous voyons la religion prête à s'écrouler et cherchant à s'étayer sur de nouveaux dogmes. Les principes, les droits, les espoirs sont discutés et remis en question. Mais il ne s'agit pas seulement de la France, l'Europe entière va être changée. Des voix retentissent qui proclament le culte succédant à celui des Dieux morts. L'aspect de la terre se modifie quotidiennement et se transfigure. On attend d'autres lois ; on souhaite

d'autres rois ; on veut d'autres chefs. Comme pris de vertige, le monde s'agite, se convulse, halète, se gonfle et se tord avec des spasmes multipliés. Allons-nous trembler? Aurons-nous peur ? Non pas. La révolution qui se prépare sera pacifique. L'avenir se substituera au passé, sans ruines, sans dévastations, sans luttes de races. Il n'y aura plus de guerres et les peuples fraterniseront dans le travail et l'effort. Armée de ses découvertes et de ses formidables instruments de labeur, sentant sourdre en elle les germes d'un extraordinaire agrandissement, notre époque souhaite la paix afin d'arriver plus vite à des temps bienheureux. Dans deux cents ans, bien avant peut-être, l'Angleterre, la France et l'Amérique, s'étant unies, descendront dans la vieille Asie. Leurs armes seront des pioches et leurs chevaux des locomotives. On s'abattra en chantant sur ces terres incultes et inutilisées ; on ouvrira des canaux ; on tracera des chemins de fer ; on exploitera les forêts ; on défrichera les champs ; on élèvera des villes ; on bâtira des ports; on établira des entrepôts. Telle est la guerre qui se fera contre les nations improductives, et, dès lors, nulle force ne sera perdue. La science féconde et tranquille remplacera d'abominables combats. Elle remplacera aussi la religion. Le catholicisme l'a longtemps condamnée et entravée. Elle a dû lutter contre les mensonges, les persécutions, les cachots, les bûchers, avant de triompher et de briller dans la splendeur de sa vérité. La voici victorieuse, travaillant, découvrant, grandissant, affranchissant, tandis que la religion reste à la même place, sommeillant comme les vieillards, jouant avec des textes et bégayant des choses inutiles. Désormais, la science sera la religion du monde, et le monde chérira les incessants progrès qu'elle permet. Il laissera « les invalides de la paix » s'immobiliser dans des regrets inutiles et chercher naïvement derrière eux un paradis qui est là-bas, devant nous, au bout de notre route, si nous savons la frayer courageusement.

Il faudrait tout ignorer de l'œuvre de Verhaeren pour nier que ce résumé des idées de Maxime du Camp nous oblige à nous souvenir d'un grand nombre de poèmes des *Villes tentaculaires*, des *Forces tumultueuses*, de *la Multiple Splendeur* et des *Rythmes souverains*. La transformation, le bonheur et le renouvellement du monde par la science, Verhaeren

les a célébrés dans ses vers. Il a glorifié la science domptant les choses et régissant les êtres. La joie et la confiance se sont emparées de lui devant l'universelle exaltation. Relisez *les Villes tentaculaires*. De même que dans le lyrique discours de Maxime du Camp on y veut d'autres lois et d'autres chefs, on y professe un nouveau culte. Personne ne prête attention aux figures symboliques du passé, aux moines, aux apôtres, aux soldats, dont les statues se dressent encore aux carrefours. Sauf quelques femmes tremblantes, quelques enfants flétris, quelques bourgeois hypocrites qui viennent y prier, les cathédrales sont désertes et la croyance est morte :

> Les ostensoirs
> Sont le seul cœur de la croyance
> Qui luise encore, cristal et or,
> Dans les villes de la démence.

Les villes sont laides et le poète ne se dissimule pas ce qu'il y a de pernicieux, de dangereux et de sinistre en elles. N'empêche qu'il espère quand même dans l'action de ces milliers d'êtres des villes, dans ces savants qui préparent l'avenir dans leur laboratoire et sauront découvrir les lois capables d'assurer le bonheur du monde, dans les *Idées* qui ouvriront une ère de liberté et d'allégresse. Il a une foi totale dans la félicité des générations futures et c'est un hymne aux générations futures qui termine *les Visages de la Vie*. Ses vœux, ses rêves, ses ambitions, ses désirs, Maxime du Camp les trouverait également exprimés dans *les Forces tumultueuses* où Verhaeren signale avec des accents grandioses tout ce qui dirige l'humanité, l'émeut et l'influence. *La Conquête* nous montre le monde entier trafiquant et peinant, les nations communiquant les unes avec les autres et se rejoignant par l'entremise des vaisseaux. *La Science* proclame la mort de tous les doutes et l'espoir qui remplit le monde grandi par ses découvertes. *Les Luttes* prophétisent l'orgueil que l'homme éprouvera lorsqu'il sera libéré des dieux et sera à lui-même sa raison et sa fin. Non moins que Maxime du Camp, Verhaeren est assuré de la fraternité prochaine des peuples unis dans une besogne commune. Non moins que Maxime du Camp, il est convaincu que la science parvenue à son développement maximum assurera le bonheur de l'humanité. Non moins que Maxime du Camp il voit une religion dans la science.

En écrivant sa préface, l'auteur des *Chants d'un Moderne* ne se contente pas de prêcher l'union de la poésie et de la science. Il en affirme l'utilité essentielle, la nécessité, et nous prouve que de cet apport de la science dans la poésie celle-ci recevra une force et une éloquence nouvelle. La poésie, déclare Maxime du Camp, est tenue de formuler les dogmes de son temps, de traduire les idées qui remuent le monde, et de ne pas ignorer la science, sous peine d'être dédaignée et laissée en arrière pour toujours. Cela, Leconte de Lisle et Sully-Prudhomme le comprirent eux aussi et le répétèrent après Maxime du Camp, mais ils furent tous les trois incapables de réaliser la synthèse de l'art et de la science, de créer la beauté que Verhaeren nous révéla. Maxime du Camp paraît avoir pressenti que nous entendrions, un jour, les accents inspirés du poète des *Forces tumultueuses*, et il paraît vouloir nous enseigner d'avance le respect, la gratitude, l'admiration, que Verhaeren mérite, lorsqu'il écrit :

Il faut être de son temps à tout prix et quand même ; si petite que soit notre lanterne, tournons-la en avant pour éclairer l'avenir ; le passé a eu assez d'étoiles pour n'avoir pas besoin de nos soleils.

La littérature qui a tout épuisé, l'antiquité, la barbarie, le moyen-âge, la renaissance, le Louis XIV, la Régence, le rococo, la Révolution ; la littérature qui répugne ouvertement aux choses récentes et qui semble fuir devant la nécessité des études modernes, la littérature a dans la science un rôle magnifique à jouer. Elle doit la prendre corps à corps, lui arracher un à un les vêtements de convention dont on l'entoure malgré elle, et la montrer aux hommes étonnés telle quelle est, jeune, charmante, souriante, indulgente et radieuse. Elle parle encore une langue étrange, barbare ; elle est hérissée de termes singuliers comme une forteresse est hérissée de canons : il faut lui enseigner notre langage sonore, imagé, facile et à la portée de tous ; il faut la désarmer et lui mettre les diaphanes vêtements de la paix. Il faut, en un mot, que chacun puisse l'approcher, la toucher, la comprendre et lui donner le baiser de la communion.

Illustrant d'exemples sa pensée, Maxime du Camp nous explique la poésie des astres et des métaux, le merveilleux mystère qui unit les planètes entre elles, le feu et l'aimant, le chlore et l'hydrogène. Il nous assure que, dans les herbes et dans les arbres, parmi les algues, les nénuphars et les palmiers, dans tout ce qui est, dans tout ce qui respire, dans tout ce qui s'épanouit sous le soleil, dans toute plante, dans

tout animal, il y a des amours, des antipathies, des passions, des affinités qui méritent d'être célébrées. Il nous dit que les étoiles disparues, la voie lactée, les végétations tropicales, les océans recélant des forêts de fucus crespelés où travaillent les polypiers industrieux sont de prestigieux sujets d'inspiration, et que les poètes ont le droit, le devoir, d'enrichir leurs vers de toutes les richesses de la terre.

Aucun des lecteurs de Verhaeren ne me démentira, il est à coup sûr le premier qui ait montré la science « jeune, charmante, souriante, indulgente et radieuse » dans ses larges et francs poèmes. Grisé par la splendeur du monde en même temps qu'orgueilleux de la puissance des hommes, ayant élargi sa conscience jusqu'à y englober tout l'univers, son cœur jusqu'à y mettre l'universel amour, il est le premier qui ait su, en d'incomparables méditations lyriques, chanter la puissance de la nature autant que la grandeur de l'homme, la force des êtres autant que la beauté des choses. L'anxiété incessante, la perpétuelle curiosité réclamées au poète par Maxime du Camp, Verhaeren les a au plus haut point. Sans répit il interroge les cieux, la terre et la mer, les laboratoires des savants, les creusets des usines. Tout se confond, tout se lie et s'unit dans sa tendresse et sa ferveur immenses. Il veut mettre dans son œuvre le monde entier, et le monde entier lui appartient. Cesse-t-il d'écouter le halètement des capitales, la rumeur des travaux humains, de regarder les ports, les gares, les usines, la nature, à son tour, le prend et l'émeut :

> J'admire immensément la nature plénière
> Depuis l'arbuste nain jusqu'au géant soleil.

Nous allons de surprise en surprise lorsque nous lisons la préface des *Chants d'un Moderne*. Elle est, pour ainsi dire, une glorification, une justification anticipées des recueils de Verhaeren. En effet, après avoir souhaité l'union de l'art et de la science, Maxime du Camp demande l'union de l'art et de l'industrie. On a tort, selon lui, de prétendre que l'industrie est l'ennemie de l'art. Leur alliance, au contraire, peut être utile et belle. Pas plus qu'elle n'a le droit de se désintéresser de la science, la poésie n'a le droit de se désintéresser de l'industrie. En l'oubliant les poètes risqueraient de se voir dédaignés. Mais il est inutile de commenter la préface de Maxime

du Camp. Le mieux est de transcrire ces lignes écrites voici soixante ans et qui annoncent Verhaeren d'une façon si étonnante :

Ce mouvement, purement utilitaire, qui couvre le monde entier d'un réseau de chemins de fer, qui pousse sur tous les océans des flottes de navire à hélice, qui bâtit de vastes usines, qui substitue chrétiennement la force de l'association à la faiblesse intellectuelle, qui brise les vieux liens qui nouaient l'essor de la société, qui détruit les hiérarchies conventionnelles, qui se préoccupe surtout des classes déshéritées et qui cherche à donner à chacun une somme de bien-être plus grand, de vertus plus hautes, d'intelligence plus rayonnante, ce mouvement a besoin d'être dirigé ; pourquoi la littérature ne se chargerait-elle pas de cette mission qui se rattache aux œuvres vives du corps social actuel ?

Comme la science, l'industrie a bien des splendeurs qui méritent d'être racontées. Ses efforts qui ne se reposent jamais, ses créations incessamment fécondes, ses tâtonnements, ses longues hésitations, ses rivalités, ses chûtes mêmes sont dignes d'avoir leur histoire. On a bien chanté la forge de Vulcain, pourquoi donc ne chanterait-on pas les forges d'Indret et du Creuzot ?

Maxime du Camp, afin de convaincre ses lecteurs, les introduit dans une usine, et les invite à regarder :

La salle est énorme ; de larges feux l'éclairent au milieu desquels passent des hommes demi nus, noirs, en sueur, actifs, musculeux et superbes comme des cariatides du Puget. Sur une enclume plus large qu'un plateau de montagne, une masse énorme, rouge, flamboyante est placée et crépite encore. Au-dessus d'elle s'élève et s'abaisse un marteau gigantesque, d'un poids incompréhensible, et mû par une machine à vapeur. Vingt hommes, robustes, attentifs, poussent peu à peu, lentement, progressivement, le bloc enflammé sous le bélier qui le forge. Ils regardent tous le maître forgeron qui ne parle pas, et qui, debout, le bras levé, la main tendue, fait un geste que comprennent ses intelligents ouvriers. Nul ne dit mot, l'angoisse serre les cœurs, car un faux mouvement, un signe mal interprété peut faire voler en éclats le colosse de fer rouge qui pèse peut-être quarante mille livres. On n'entend rien que la roue qui chante en battant la rivière, que les coups profonds du marteau et le sifflement aigu de sa chûte. C'est une bataille aussi que ces luttes contre des obstacles semblables vaincus à force de travail et d'audace.

La prose de Maxime du Camp est bien mauvaise et je déplore les hommes « musculeux et superbes comme des caria-

tides du Puget ». Le maître forgeron faisant un geste « que comprennent ses intelligents ouvriers » m'évoque le dessin roide, gauche et brutalement enluminé d'une image d'Epinal. Ne cherchons donc dans cette description ni la soudaineté tragique, ni l'intensité qui en sont absentes. Mais retenons l'essentiel : c'est là une grossière esquisse de l'extraordinaire poème de Verhaeren, *les Usines*, et j'aime mieux, évidemment, lire cette strophe :

> Ici, entre des murs de feu et de pierre,
> Soudainement se lève, altière,
> La force en rut de la matière :
> Des mâchoires d'acier mordent et fument ;
> De grands marteaux monumentaux
> Broient des blocs d'or sur des enclumes,
> Et, dans un coin, s'illuminent des fontes
> En brasiers tors et effrénés qu'on dompte.

Nous ignorons que le blóc d'or « pèse peut-être quarante mille livres », et, malgré ce détail négligé, les vers de Verhaeren sont très beaux !...

Maxime du Camp veut que les poètes expriment leur époque et toute leur époque. Est-ce à dire qu'il renie l'antiquité ? Non, certes. Son étude est bonne, saine, fortifiante, à la condition de ne pas remplacer l'étude par un culte, à la condition de laisser les vieilles allégories, les vieilles histoires, les vieilles images dans la demeure vide des dieux détrônés. D'ailleurs les poètes de l'antiquité que nous admirons et respectons, qu'ont-ils fait ? Hésiode et Homère formulaient dans leurs œuvres les croyances de leur temps. Horace ne pensait pas s'amoindrir parce qu'il racontait ce qu'il avait sous les yeux. Les *Géorgiques* de Virgile nous intéressent davantage que son *Enéide*. Le Dante combattait pour une cause nationale. Imitons-les, et, sans négliger les grands esprits qui ont éclairé tout un siècle de leur génie, assistons au spectacle de l'âge où nous vivons. Traduisons-le. Participons à ses luttes intellectuelles, sociales et religieuses.

Et Verhaeren, comme Maxime du Camp, proclame que l'effort est indispensable :

> Mieux vaut partir, sans aboutir,
> Que de s'asseoir, même vainqueur, le soir
> Devant son œuvre coutumière,
> Avec, en son cœur morne, une vie
> Qui cesse de bondir au delà de la vie.

Il dit encore :

Oh ! dis, sens-tu qu'elle est belle et profonde,
Mon cœur,
Cette heure
Qui chante et crie au cœur du monde ?

L'école de l'art pour l'art est morte, ajoute Maxime du Camp. Le but de la poésie, son devoir, sa mission, sa raison d'être sont de travailler sans relâche à l'agrandissement de l'esprit humain. Les poètes antiques, tourmentés déjà par les regrets du passé, ont placé l'âge d'or derrière nous, aux premiers temps de la terre. Ils se sont trompés. L'âge d'or est devant nous. Voici la conclusion de la préface de Maxime du Camp :

Que l'art littéraire oublie le fatras des choses éteintes et qu'il vive avec son temps. Trois grands mouvements, le mouvement humanitaire, le mouvement scientifique et le mouvement industriel, se complétant et s'entr'aidant l'un l'autre, emportent comme un triple courant notre époque vers une rénovation certaine. Qu'il s'y mêle hardiment, qu'il se baigne sans crainte dans les eaux fécondes de ces fleuves de régénération, il y trouvera des forces qu'il ne soupçonne pas et des vigueurs à soulever le monde. Qu'il les dirige, qu'il les calme ou les excite selon qu'il en sera besoin, qu'il marche avec eux, ou sinon il ne l'attendront pas et le laisseront loin d'eux, mourant de faiblesse et d'inanition.

Maxime du Camp écrit enfin : « L'avenir est en avant et non pas en arrière. » On dirait qu'il a voulu par cette petite phrase marquer sa préface d'un signe vraiment prophétique, car Verhaeren a composé, dans *la Multiple Splendeur*, ce vers :

La vie est à monter et non pas à descendre.

Au début de cette étude, j'annonçais que je jouerais un vilain tour à Maxime du Camp en le rapprochant de Verhaeren. Rien, jusqu'ici, n'a confirmé mon affirmation puisque nous n'avons examiné que les pages très curieuses où se trouvent, soit en puissance, soit formellement exprimées, les idées principales de la poésie de Verhaeren. Mais le pauvre Maxime du Camp ne se contenta point d'être novateur en exposant ses théories. Il eut l'ambition saugrenue de les appliquer dans son œuvre. Ici, il devient comique, tout à fait comique. Vous allez voir en lisant *Les Chants de la matière*, qui forment une partie de son gros recueil. *Les Chants de la matière* célèbrent la vapeur, la faulx, la bobine, la locomotive, le sac d'argent,

et ils sont dédiés à Charles Lambert, un ami de Maxime du Camp. Charles Lambert éprouva-t-il de l'orgueil de cette dédicace ? Je ne sais. S'il en éprouva, il eut tort. Elle est comme les poèmes qu'elle annonce d'une gaucherie et d'une maladresse surprenantes. Maxime du Camp, qui ne craint pas de répéter en vers ce qu'il a dit en prose, nous annonce qu'il a regardé « les hautes beautés de nos jours sérieux » et qu'il va écrire le poème « du travail incessant et du progrès humain », puis il ajoute :

J'ai compris qu'il fallait qu'à son tour le poète
Chantât ce qu'il voyait, et se fît l'interprète
Des efforts surhumains qu'enfantent nos cerveaux
Pour rapprocher de nous l'espoir des temps nouveaux !

Et Charles Lambert entend cet aveu flatteur :

A vous que j'ai plaisir à proclamer mon maître,
A vous qui, le premier, m'apprîtes à connaître
Les éternelles voix qui dans tout l'univers
Chantent incessamment leurs immenses concerts,
A vous, il appartient qu'aujourd'hui je dédie
Les vers qu'a murmurés ma lèvre bien hardie
D'oser traduire ici, par des mots imparfaits,
Les chants de la matière expliquant ses hauts faits.

La vapeur, la première, explique ses hauts faits. Elle ressemble à une jeune pensionnaire à laquelle on a donné un sujet à traiter, qui en a étudié toutes les ressources, tous les développements, et ne nous fera grâce d'aucun détail quand elle récitera par cœur, et d'une voix un peu naïve, son long discours. La vapeur de Maxime du Camp a des hanches étroites, des bras maigres, et l'air bête sous ses cheveux trop tirés. C'est une demoiselle de distribution de prix dans un pensionnat de jeunes filles. Je suis dur pour l'auteur des *Chants d'un Moderne*, mais il a passé la permission d'être plat et banal. Aucune des nombreuses strophes qu'il a accumulées ne révèle l'inspiration véritable et ne reflète l'émotion qu'un tel sujet était digne de provoquer. La vapeur a beau nous affirmer qu'elle est jeune et belle, qu'on l'adore à genoux, qu'on envie sa force, qu'elle tient l'avenir, qu'elle ne finira jamais, elle ne nous intéresse pas. Nous demeurons insensibles aux paroles où elle exprime l'opinion avantageuse qu'elle a d'elle-même :

C'est moi ! moi, la moderne fée,
Qu'on attendait depuis longtemps,
Et qui donne à chaque bouffée
Quelques prodiges éclatants !

Quelques prodiges éclatants !... Est-ce assez médiocre ! La suite ne vaut pas mieux.

Je suis encor faible et débile ;
Pour prendre rang j'attends mon tour ;
Mais, ainsi qu'un géant habile,
Je grandis de cent pieds par jour.

Avec toute l'indulgence imaginable, il est impossible de pardonner cette comparaison du « géant habile », et des absurdités, des ridicules analogues émaillent le poème qui n'est qu'une fastidieuse et interminable énumération des applications de la vapeur. Les impropriétés de termes, les métaphores baroques, les comparaisons imbéciles ou grotesques y abondent. La vapeur de Maxime du Camp a un bras qui « tourmente les étaux » dans les usines. Lui confie-t-on des œuvres minutieuses, elle a « des douceurs de chatte » et « caresse sans frapper ». Il est évident que, si elle caresse, elle ne frappe pas !... Actionne-t-elle l'hélice d'un navire, elle se moque des requins et des baleines qui « malgré leurs coups de nageoire » ne peuvent la suivre. Elle se vante d'emporter en un seul jour plus d'hommes et de marchandises que n'en traînaient, jadis, sur les routes, durant toute une année, les calèches et les landaus « en s'essoufflant sous leurs efforts ». Je vous prie de réfléchir à ces calèches et à ces landaus qui s'essoufflent sous leurs efforts. La vapeur détourne encore les rivières « pour les jeter » sur les moulins. Tant pis pour les moulins ! Elle descend dans la mine où elle aide l'ouvrier ; elle ressuscite la mort ; elle est la borne miliaire d'où le progrès partira ; elle est un être qui sent « l'avenir entrer chaque jour » dans sa large poitrine. Elle est tout ce qu'on veut et tout ce que les lecteurs désolés de Maxime du Camp ne voudraient pas qu'elle fût. Et si la vapeur se mêlait de faire la guerre, vous verriez comment elle joue son rôle !

Le combat ne serait pas long !
Je ferais taire les mitrailles
En les regardant fixement,
Je ferais tomber les murailles
D'un coup d'épaule seulement !

Je disais tout à l'heure que le poème de Maxime du Camp était pareil au discours laborieusement préparé d'une pension-naire. Non, pas même. Il est stupide comme les couplets d'une petite femme de revue.

Nous venons d'analyser la première partie de *la Vapeur*. La seconde ne nous dédommagera en aucune manière. Il est vrai que Maxime du Camp ne se borne plus à signaler les applications de la vapeur et tente d'élargir son accent. Pour-quoi n'y réussit-il pas ? Pourquoi sa description d'une huma-nité paisible, renonçant aux luttes qui la divisent et rempla-çant la guerre par l'industrie, sent-elle la rhétorique et nous mpose-t-elle l'ennui d'une accumulation de détails oiseux et inutiles ? Les peuples qui oublient leurs haines séculaires et s'unissent fraternellement dans un effort joyeux, dans une libre besogne, Maxime du Camp ne les montre pas en une larg fresque à belles lignes sobres et expressives, fondues harmo-nieusement et que l'on embrasse d'un regard. Il peint à tou-ches menues et minutieuses une suite de sujets qui se juxta-posent, que nous sommes obligés de regarder successivement et, ne voulant oublier aucun des détails dont il n'aperçoit pa la valeur réelle, il peint sans noblesse. La vapeur de Maxim du Camp est décidément trop bavarde. Elle met trop de soi et trop d'insistance à nous persuader de la grandeur de s mission dans un monde qu'une paix définitive aurait régénéré Nous nous essoufflons à la suivre dans les champs, les pau-vres hameaux, les riches cités, dans tout l'univers, portan « l'ardeur, la foi, la joie et l'affranchissement », consolant le misérables, procurant des richesses, permettant de visiter le déserts de l'Afrique, de percer les isthmes de Suez et d Panama, de connaître « les étranges contrées » où nul n' pénétré, de voguer sur les mers qui charrient des glaces e qu'obscurcissent des nuits de six mois. En vain nous assure-t-elle qu'elle conduit « le progrès ineffable », qu'elle délivrera le peuples esclaves, qu'elle révélera des splendeurs sans nombr nous ne sommes pas convaincus, nous ne sommes pas ému Sa voix n'a pas l'accent de la vérité, et nous nous méfions d l'éloquence de cette strophe :

L'avenir est à moi ! Toutes les grandes choses,
Tout le bien, tout le bon, les effets et les causes,

C'est moi qui les découvrirai ;
Sans mal je mènerai votre être perfectible,
A travers mes grandeurs, aux bornes du possible ;
Ce que je suis vous dit ce qu'un jour je serai.

Ce dernier vers est une véritable cacophonie. Je le préfère pourtant à la plupart de ceux qui composent la troisième et dernière partie de *la Vapeur*. Elle est infatigable, la vapeur, elle se répète indéfiniment. Nous savions déjà qu'elle était connue en tout lieu. Elle nous avertit de nouveau qu'elle circule « d'un bout du globe à l'autre bout ». Elle nous prévient en outre que sa voix recèle en germe « la grande langue universelle que tous les hommes parleront ». Après quoi, elle ajoute, avec une candeur désarmante, cette vérité que personne ne contestera :

Je ne reste pas isolée
Lorsque je parle à l'univers.

Puis Maxime du Camp, afin de grossir un poème déjà trop long, nous énumère les voix innombrables qui disent « aux races défaillantes » quelles sont leurs grandeurs. Le chloroforme, inhabile à traduire sa pensée poétiquement même avec l'aide de Maxime du Camp, annonce : « Je prends l'esprit et l'enlève loin de tout contact douloureux. » L'électricité s'enorgueillit de travailler « sans bruit, sans éclat, sans colère » et de traverser les mondes « en un clin-d'œil » ; elle n'est pas plus heureuse que le chloroforme dans le choix de ses expressions. Le gaz est très content. Il sait « brûler tout seul dans l'air ». Oui, Madame ! oui, Monsieur ! Et il transforme la nuit « en un jour élégant et vif » ! Ses regards, — il a des regards, — « ne sont jamais ternes ». Vous riez ? Mais non, je vous assure que Maxime du Camp n'était pas un humoriste. La photographie, elle, se moque des peintres qui essaient de rendre les aspects de la nature avec leurs misérables pinceaux. La photographie est bien plus forte que les peintres. Il lui suffit de regarder un paysage, et le tour est joué. Elle court les chemins et « ramasse » les villes et les monuments. Voilà comme elle est, la photographie. Rien ne la gêne. Ces voix sont inoubliables, mais le grand moment est celui où elles s'unissent pour clamer :

Sur les hauteurs de l'Empyrée
Tous les dieux sont morts à jamais ;

Leur vieille race est expirée,
A nous de régner désormais !
A nous, le ciel, la terre et l'onde,
A nous la flamme des cerveaux,
A nous la nature profonde,
Car nous sommes les dieux nouveaux !

Les autres poèmes de Maxime du Camp sont fertiles en ces trouvailles imprévues et pittoresques dont nous avons relaté maints exemples. Je n'en donnerai pas une analyse détaillée. La tâche excéderait mes forces et les vôtres. Il n'est pas inutile toutefois de les examiner rapidement pour y retrouver la préoccupation de glorifier l'effort et de découvrir la beauté des choses utiles, l'invincible espoir dans le bonheur qui apportera la science aux races futures. Les maladroits et ridicules poèmes de Maxime du Camp sont remplis d'intentions excellentes. Des sentiments et des idées les animent qui sont aujourd'hui les nôtres, qui ont inspiré Verhaeren et ses disciples. Tenons compte de ces intentions, de ces idées et de ces sentiments. Tenons même compte de l'ineptie des *Chants de la Matière*. Précisément cette ineptie importe à l'histoire de la poésie. Le manque de goût, la fausse rhétorique, la sentimentalité bête, les défauts innombrables des mauvais vers du mauvais rhétoricien Maxime du Camp nous serviront, dans un instant, à déterminer ce que nous devons à Verhaeren et à mesurer la stature du poète des *Campagnes hallucinées*.

La vapeur consentant à garder le silence après son long monologue, la faulx nous parle. Nous ne perdrions rien si elle se taisait, car elle se borne à nous apprendre, sans une image curieuse ou gracieuse, dans une langue veule, fade et incolore, ce que le plus stupide des lecteurs des *Chants d'un Moderne* ne peut ignorer. La faulx, paraît-il, coupe l'herbe des prés, l'avoine et « les petites pâquerettes » ; elle a un maître « qui est un habile moissonneur » et qui travaille en chantant ; elle se repose le dimanche ; durant la semaine elle regarde les taureaux et les sautillantes bergeronnettes ; au moment de la moisson, la faulx fournit un plus grand labeur ; elle fauche, heureuse, les javelles qui nourriront les hommes ; elle nous raconte qu'elle a servi d'arme en cas de guerre ou de révolte. Maxime du Camp a eu raison d'écrire son poème. Il était urgent de nous apporter ces surprenantes révélations ! Néanmoins, ne soyons pas injustes. On nous signale là une chose que nous ignorions.

Les faulx grincent des dents. Ecoutez de quelle façon la faulx se plaint quand on l'aiguise :

Ah! la sotte et vilaine pierre,
Avec ses petits cris stridents,
Qui me fait trembler tout entière
Et qui me fait grincer des dents.

Maintenant la bobine prend la parole Elle nous confie qu'elle a son palais au milieu d'une prairie,à côté d'une rivière. La rivière actionne une roue,et, grâce à cette roue,la bobine tourne sans trêve sur un grand chariot de bois, attirant et tordant la laine qui frémit sur le dévidoir. Le jour, la nuit, jamais la bobine ne se repose. Près d'elle les cardes également infatigables mordent de leurs dents d'acier les flocons de laine sales et les rendent blancs comme neige. Les crissements des cardes, le bruissement des bobines, les roulements des chariots, les chansons des ouvriers, les mugissements de la roue sous laquelle gicle l'eau produisent un assourdissant vacarme. La bobine est fière. Elle sait que sa hâte à tourner sur les tiges de fer, les bruits multipliés, les efforts de l'usine en travail sont utiles. Les métiers ont remplacé les quenouilles. Ce que les vieilles femmes filant lentement à la pâle clarté des chandelles faisaient en un mois, les métiers le font en une heure. Chacun dorénavant pourra se garantir du froid :

Plus on produit, plus on consomme :
Il n'est maintenant si pauvre homme
Qui, grâce à nous, ne puisse enfin
S'habiller des pieds à la tête.

Aussi bavarde et aussi mal inspirée que la vapeur, la faulx et la bobine, la locomotive raconte à son tour ses « hauts faits ». Elle vante ses membres de feu et d'airain, ses « membres de mastodonte », et son invincible courage à galoper de l'aurore à la nuit, ses rudes flancs chauds du feu qu'elle consume. La locomotive ne veut point de repos. A peine est-elle dans sa remise qu'elle souhaiterait repartir, être attelée de de nouveau à ses wagons, se lancer en une course ardente sur ses chemins dallés de feu, enjamber coteaux et vallées, traverser les ponts gigantesques des rivières et les tunnels des montagnes éventrées. Elle est capable, dans ses rages, de briser les arbres, les maisons et les hommes. Son souffle courbe les feuilles et les branches. Elle emporte en se jouant d'effrayants

fardeaux et mugit lorsqu'elle respire. Rien n'arrête son élan impétueux, rien ne le suspend. Qu'il pleuve, qu'il grêle ou que l'orage gronde, son grand corps continue à bouillonner et elle fait « plus de bruits que le ciel en feu », elle « éclate plus que le tonnerre », elle pousse par ses naseaux « plus de flammes que les cratères ». Ici, la locomotive perd la tête et n'évite pas les dangers de l'exagération. En outre la locomotive n'est pas généreuse. Elle profite de sa force pour railler la faiblesse. Ne triomphe-t-elle pas bruyamment en se moquant des pauvres chevaux qui ne lui ont rien fait? Vous ne sauriez croire avec quel mépris la locomotive nous parle des « chevaux sans haleine ». Elle affirme que les meilleurs ne la valent pas et rit « en voyant leur jarret ». C'est très mal. Et elle continue à les accabler. Les « chevaux aux cœurs fades » sont blessés par un rien et se trouvent « tout transis » s'ils n'ont des docteurs pour les soigner. Au contraire, la locomotive est robuste. Est-elle blessée d'aventure, des forgerons aux bras noirs la pansent à coup de marteaux. Comme tout devient noble dans la poésie de Maxime du Camp! Les chevaux ont des docteurs pour les guérir au lieu de vétérinaires. Je ne vous priverai pas de la dernière apostrophe de la locomotive aux chevaux :

Pauvres animaux sans courage,
Accomplissez votre devoir ;
Pour un rien mettez-vous en nage,
Broutez, broutez votre fourrage !
Moi, je mange du charbon noir,
Et je cours du matin au soir !

Quoïque d'une redoutable puissance, la locomotive est d'humeur débonnaire. Elle aime l'homme et le sert. Il n'a qu'à monter « sur son dos », elle lui obéit comme le dévôt obéit au prêtre. — Il paraît que les mécaniciens montent sur le dos des locomotives. — Elle a beau vomir du feu et nous étourdir de son fracas, elle est faible ainsi qu'une femme et il suffit d'un geste pour qu'elle suive son conducteur. La locomotive est l'alliée, la force de l'homme. Sa « puante et sombre fumée » a « le parfum du travail ». Ce parfum et la vapeur pareille à un encens s'élèvent jusqu'à Dieu afin de lui dire le pieux labeur de l'humanité, sa confiance dans un avenir prospère, et qu'il est infiniment préférable de travailler que de prier. De

tels discours choquent peut-être le Seigneur. Maxime du Camp n'en a cure et il bafoue sans hésitation les « pauvres imbéciles », ministres du Dieu invoqué, qui ont cru jadis qu'un esprit malin « avait agencé les vertèbres » de la locomotive. Notez que les images de Maxime du Camp se suivent. Nous avons vu l'homme monter sur le dos de la locomotive. Or, les dos des hommes et ceux des locomotives supposent une épine dorsale. D'où cet agencement de vertèbres. Pour conclure, la locomotive exalte les bienfaits de sa mission. Elle supprimera les frontières, réveillera les peuples endormis, augmentera les richesses, éclairera l'avenir de ses étincelles d'or, engendrera la paix universelle et définitive. Les détracteurs de la locomotive sont stupides. Dans cinq mille ans, on lui élèvera des statues.

Je suis la délivrance ;
Je porte les rédemptions !
Mes flancs sont remplis d'espérance,
C'est moi qui tuerai la souffrance
Parmi les générations,
Et j'unirai les nations !

Le sac d'argent est excédé ; sa patience est à bout. Quoi ! sa vie est en butte à mille périls, on se le dispute, on le prend, on le vole, on le veut à tout prix, et chacun l'insulte en l'adorant, chacun prétend qu'il est bête !... Le sac d'argent nous prévient : « Ecoutez ! il faut que je dise enfin ce que j'ai sur le cœur. » Et il en a des choses sur le cœur ! Les gens l'accusent d'être couard, de favoriser les heureux du monde qui n'ont plus rien à désirer, d'affaiblir la force et l'intelligence de l'humanité Ils prétendent qu'il flétrit les magistrats et les artistes, qu'il engendre toutes les faiblesses et toutes les compromissions, qu'il fleurit sur la fange et qu'il n'accomplit pas sa tâche. Ils assurent qu'il tient lieu de courage, de race, de vertu et d'honneur, qu'« inexorable et monstrueux » il avilit tout ce qu'il touche, paie les consciences et ne soulage point la misère. Bref, on injurie l'argent et on le couvre de boue, quitte à l'aduler ensuite comme ces dieux sauvages battus et priés tour à tour. Le sac d'argent reconnaît que ces griefs sont justes, mais il peut n'être point coupable de tant de choses laides, stupides et méchantes, et il nous prend à témoin : « Croyez-vous, quand je les ai faites, croyez-vous que ce soit exprès ? » Non, ce n'est pas sa faute. Il n'a pas la liberté

d'agir à sa guise et suit, bon gré, mal gré, les caprices de ses possesseurs. Ils sont, eux, les premiers coupables. Eux seuls sont méchants et fous, causent les haines, les désastres et les hontes par leur avidité. Croyez que l'argent ne trouve pas drôle d'être le prétexte d'immondes efforts et d'être enfermé en de sombres repaires où « de sales juifs aux yeux caves » passent leur temps à le compter. Encore aime-t-il mieux être privé de lumière et de jour que de passer de main en main pour jouer un rôle infâme et se fourvoyer en de laides équipées. Il nous dit :

> Ah ! si jamais je suis mon maître
> Pendant une heure seulement,
> Alors je vous ferai connaître
> Ce que je suis réellement.

Libre, l'argent accomplirait des merveilles. Il visiterait les mansardes où l'on pleure, où l'on souffre, où de jeunes mères versent des larmes « en pressant leur mamelle en vain ». Il irait, les deux mains pleines, vers l'inventeur qui prépare « l'âge d'or » et n'a pas le moyen d'achever ses travaux. L'inventeur « ne laisserait plus en friche son travail en pleurant le soir ». Il secourrait le peintre « que la misère ballotte à côté de son poêle éteint », le penseur qui pâlit en étudiant « le grand problème de rendre heureux le genre humain », l'aventureux qui souhaite découvrir les peuples et les villes ignorés, le poète affamé « sombrant sans équilibre » et que guette l'hôpital. Ah ! ce poète sombrant sans équilibre ! Le sac d'argent a des ambitions et des désirs très respectables. Je ne lui reproche que de les exprimer en vers imbéciles. Nous n'avons pas fini d'apprendre tout ce que nous devrions à l'argent affranchi. Il créerait des vaisseaux et augmenterait l'industrie « qui ne fait que vagir encore ». Il jetterait « comme un pêcheur jette un filet » un réseau de grandes routes sur les nations rivales afin de les réunir. Par lui jaillirait « la sève qui dort dans les cœurs attristés » ; par lui des rêves gigantesques se réaliseraient. « Eclairant toutes les cervelles », il permettrait au travail, à la foi, à l'amour, à l'espérance de triompher. Et l'argent ayant prouvé la pureté de ses intentions, à défaut d'éloquence et de dons poétiques, adjure les hommes de lui épargner leurs reproches et de lui accorder leur appui :

Sortez enfin de ces ruelles
Où vous rampez, tremblants de peur ;
Brisez les barreaux de ma cage,
Anéantissez l'héritage,
Et vous verrez si j'ai du cœur !

Hélas! hélas! C'est donc là ce que Maxime du Camp a su tirer des grandes et généreuses idées qui nous ont valu l'œuvre de Verhaeren! Affirmer que l'auteur des *Chants d'un Moderne* n'était pas poète, qu'il ne l'était en aucune façon, à aucun degré, est insuffisant. Il ne possédait même pas la notion de ce que l'on peut dire et de ce que l'on doit taire, de ce qui est ridicule, puéril, niais, et de ce qui ne l'est pas. Ses poèmes ne sont pas ennuyeux comme beaucoup d'autres où manquent l'émotion et le don de l'image; ils sont irritants parce que la vulgarité du vocabulaire, le grotesque des comparaisons, l'impropriété des termes s'y ajoutent constamment à une constante platitude. Les rapprocherons-nous des recueils de Verhaeren ainsi que l'on examine une esquisse indécise, une grossière ébauche, et un dessin de maître? Non, la comparaison n'est pas possible. Et l'intérêt de cette étude réside au juste en ceci que cette comparaison des deux œuvres n'est pas possible, les idées, les goûts, les tendances, les principes et les sentiments qui les ont inspirées, à quarante années de distance, restant identiques. A aucun moment Maxime du Camp n'a pressenti ou deviné ce qu'il fallait et ce qu'il devait faire. Il a célébré l'utilité et les ressources de la bobine et de la locomotive, et il est resté incapable de prouver leur beauté en les montrant dans la nécessité de leur rôle. Elles sont décrites, et non pas agissantes. Il n'a pas su établir les rapports des machines et des inventions entre elles, ni leurs rapports avec les hommes, ni leur participation *réelle* à ce progrès et à ce bonheur de l'humanité dont il rêve et qu'il attend. Autrement dit, Maxime du Camp n'a pas créé de synthèses. Or, pour que l'art s'inspirant de ces thèmes parvienne à son expression définitive et révèle la beauté à laquelle il peut prétendre, il est d'abord indispensable de synthétiser. Il faut nous montrer l'industrie et les machines en fonction des hommes, les hommes plus riches et plus heureux en fonction des villes, les villes plus libres et plus actives en fonction des nations, les nations plus fraternelles en fonction de l'univers, non seu-

lement dans le présent, mais encore dans l'avenir, et que la logique des êtres secondés par les choses, des villes joyeuses, des peuples unis, offre un spectacle assez beau, assez rassurant, pour que l'on ait le droit de proclamer sa foi dans la science et de découvrir le bonheur du monde dans cette science triomphante. Il faut surtout que nous sentions que le poète participe à la ferveur unanime et que la joie qu'il chante retentit en lui. Lorsque la vapeur de Maxime du Camp nous décrit ses applications et nous prophétise les changements qui résulteront d'elle, les conquêtes qu'elle permettra, le poème ne nous intéresse nullement, et, serait-il bon, n'aurait aucune noblesse. Nous n'avons pas besoin d'apprendre que la vapeur est utilisée dans les usines et qu'elle actionne les hélices des navires et les roues des moulins. Nous le savons, comme nous devinons, sans un grand effort d'esprit, qu'elle augmente la production de la richesse et facilite les transports. Rien n'est plus banal que les vers de Maxime du Camp ; rien n'est plus vulgaire qu'un sujet de ce genre traité de la sorte. Cependant le poète peut le transfigurer et lui prêter une extraordinaire majesté. Il n'est besoin que de nous faire voir la vapeur *agissante*, comme je le notais plus haut, la vapeur dans l'exercice de son énergie, de sa puissance et de sa volonté, au moment où elle renouvelle l'aspect de la nature, des villes et du monde entier, avec les luttes qu'elle soutient, les travaux qu'elle engendre et favorise, les modifications profondes qu'elle apporte simultanément dans la conscience des hommes et dans leur vie matérielle. Il n'est besoin que de peindre la vapeur comme une force parmi d'autres forces cohérentes tendant à un but commun, à la loi unique que cherche le monde renouvelé. Alors, quel accent prendront ces vers ! Et ce que nous disons de la vapeur s'applique aux autres poèmes de Maxime du Camp, à tous les poèmes qui relèvent de ce genre d'inspiration. En quoi réside la neuve beauté de l'œuvre de Verhaeren ? En ce que ses poèmes sont des synthèses où tiennent les machines, l'industrie, les villes, les foules et les peuples dans la vérité de leurs rapports présents et futurs. En ce qu'il nous oblige, par sa tendresse, son allégresse et son admiration, à nous mêler à la continuité du commun labeur des êtres et des choses, à y participer, à l'aimer et à l'admirer à notre tour. Chacun des poèmes de Verhaeren est l'image du renouvelle-

ment et du progrès que suscite dans le monde et dans l'âme des peuples l'énergie humaine associée à l'énergie des choses. Chacun de ses poèmes est une strophe d'un autre poème immense où se manifestent l'affranchissement de l'individu, la splendeur des inventions et des découvertes, l'espoir dans la science, l'idée de la science remplaçant la foi religieuse et assurant le bonheur de l'humanité, l'amour de cette humanité courageuse, l'enthousiasme de ses travaux. Eh! oui, ce sont les idées que Maxime du Camp exprimait, en 1855, dans la préface des *Chants d'un Moderne*, ce sont toutes les idées de Maxime du Camp, mais, répétons-le, la ressemblance se borne là. Pour le comprendre et le sentir tout à fait, il suffirait de prendre dans l'œuvre considérable de Verhaeren un poème, un seul poème, *la Conquête*, ces pages où les trains sifflent, où les navires gagnent la haute mer, où les cités colossales se dressent avec leurs fumées et leurs bruits assourdissants, où il y a les gares grondantes, les ports soulevant leurs ponts, les phares illuminant la nuit, et l'effort des cerveaux, et le labeur des bras, et les trésors des mines, et les richesses des colonies, et les piétinements de la foule, et ses espoirs, et ses transes et ses joies. Il suffirait de citer quelques vers, seulement quelques vers. Et je les cite :

O l'éblouissement à travers les esprits !
Les métaux conducteurs de rapides paroles,
Par-dessus les vents fous, par-dessous la mer folle,
Semblent les nerfs tendus d'un immense cerveau.
Tout paraît obéir à quelque ordre nouveau.
L'Europe est une forge où se frappe l'idée,
Races des vieux pays, forces désaccordées,
Vous nouez vos destins épars, depuis le temps
Que l'on met sous vos fronts le même espoir battant.

Rappelez-vous les petites histoires de la locomotive, de la vapeur et du sac d'argent. Je vous avais bien dit que je jouerais un vilain tour à Maxime du Camp.

ALBERT DE BERSAUCOURT.

EN MARGE DU CINÉMA

—

A Paul Morisse.

I. — DE QUELQUES OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

— *L'Adolphe* de Benjamin Constant, si l'on en tirait un film, la face du cinéma en serait-elle changée ? Un industriel s'en avisa. Je ne sache pas qu'il ait abouti.

— Ne pas « perdre » au cinéma, voilà désormais la pierre de touche d'une œuvre. Le théâtre contemporain s'en accommode étrangement. Encore que la guerre ait supprimé les autobus, il n'y a pas tellement loin des *Français* à Gaumont.

— Le cinéma a fait sa part à la vertu, la part du lion (1). Le public l'aime, elle est pour lui une vieille connaissance qu'il cherchait en vain au concert. Et, comme me l'assurait, en un ciné-palace, un voisin de strapontin : « La vertu, n'est-ce pas, monsieur, n'empêche point les sentiments ? » J'irai plus loin — j'irai même très loin — je crois beaucoup à la vertu comme condiment dramatique.

— On en a mis partout et cela nous repose. Mais la morale du cinéma n'est pas celle-là dont parlait Pascal (vérité en deçà, erreur au delà). Des nécessités économiques la commandent. Un bon film, pour rapporter de l'argent, doit aussi bien plaire à Tokio qu'à Maisons-Laffitte (2).

(1) Il va de soi que je ne parle point ici de certains cinémas que telles appareilleuses ou masseuses « esthétiques », diplômées ou point, crurent rémunérateur de joindre à leur entreprise. L'un d'eux se donne toujours les gants de mander, à la pénultième page d'un illustré galant, qu'il fonctionne de dix heures du matin à sept heures du soir. D'une enquête impartiale à laquelle nous nous sommes livré, il résulte que l'ordre public n'est atteint en aucune façon par cette malencontreuse exhibition.

(2) Cette morale-là paraît avoir quelque complaisance pour les crimes dits policiers. Le *Temps* s'en émut. « Le cinema, disait-il, dans son numéro du 3 mai 1916, a passé l'autre jour un mauvais quart d'heure au Palais. En requérant contre deux

— Il n'est d'amour ici que ne vienne consacrer promptement un pasteur chauve, à moustaches à l'américaine. Le prêtre, qui joue un rôle de plus en plus grand dans la maison de Molière, ne se risque pas encore sur l'écran. Je crois qu'il n'y a point là une simple question de forme.

— Tout comme dans les romans de M. Paul Bourget, héros et héroïnes y ont « de quoi voir venir ». Mobilier, aîtres et domestique y sont de style — de trop de style souvent, — ils écrasent les maîtres. Je parle pour le drame sentimental.

— Le comique y dispose d'un décor plus familier. Dufayel y dîne chez Dufayel. On y reconnaît son *home*, si pas celui de son voisin. De là à se persuader que, « dans certaines conditions », il convient de ne rien prendre au tragique, il n'y a qu'un pas. Et c'est la morale — j'entends le trait final — de cette fable qu'est le film amusant au cinéma. Rigadin ne s'en fait pas — oh pas du tout ! — Max Linder pas assez, à notre humble avis ; quant à Charlot ! — mais Charlot déborde le cinéma, Charlot est roi — et voilà bien notre veine !...

jeunes personnes accusées d'avoir voulu assassiner un artiste peintre, un avocat général a dit leur fait aux films policiers dont les deux inculpées avouaient s'être inspirées et en a profité pour dénoncer le cinéma pervertisseur qui apprend comment on vole et comment on tue. L'honorable magistrat a touché là une grave et fort vieille question, celle de l'influence du drame sur la moralité du spectateur, de son retentissement dans l'âme de ce dernier, question à laquelle l'invention du cinématographe a donné une importance toute nouvelle. Par la fidélité scrupuleuse avec laquelle il reconstitue la vie, par le calque absolument parfait qu'il peut nous en fournir, tout au moins en ce qui concerne la vision, le film a apporté un élément de plus à cette suggestion que le théâtre a toujours opérée sur le spectateur. Quelque habiles qu'aient pu être les metteurs en scène de jadis et si loin qu'on ait poussé le réalisme sur les planches, il est bien évident qu'un drame habilement cinématographié l'emportera toujours en intensité de vie, surtout sur un public populaire, doué d'une grande imagination et facilement impressionnable. Non seulement le cinéma suit une action pas à pas, minute à minute, et en quelque lieu qu'elle se déroule, mais, circonstance aggravante, il en souligne la péripétie qui lui convient. S'il lui plaît de mettre en évidence l'habileté d'un forfait, les détails du tour de main d'un cambrioleur, par exemple, il grossit tout à coup une serrure de coffre-fort, une clef, une pince-monseigneur, un objet volé ou à voler, il agit à la manière d'une loupe monstrueuse que l'auteur promènerait en toute tranquillité sur son sujet, ralentissant le mouvement des actions, décomposant pour nous dans ses moindres gestes le « travail » accompli. »

Ce à quoi M. Léon Daudet répondait, par anticipation, le 2 mai 1916, dans un article de l'*Action française :*

« Je ne crois guère à l'action sociale du bon cinéma ; et l'action sociale du mauvais cinéma — je veux dire des histoires de brigands — ne me paraît pas tout à fait démontrée. Il me semble même que les *Mystères de New-York* et les *Vampires* sont moralement moins pernicieux que les insanités d'Henry Bernstein ou d'Henry Bataille, devant lesquelles s'extasiait la critique imbécile d'avant-guerre... Il est à remarquer que les films cinémato-criminels, d'une intrigue souvent compliquée, ne sont pas amis de la mémoire. On les oublie en quelques heures. Cela tient, j'imagine, d'abord à la rapidité du spectacle, qui a tout juste le temps d'effleurer l'esprit en impressionnant la rétine, ensuite à l'absence du langage articulé. » J'avoue que le problème passe mon humble compétence. En attendant : *grammatici certant.*

— Il n'est pas un film — fût-ce italien — qui ne dégage comme un accent yankee. Des policiers escaladent des gratte-ciel, les adolescents ont leur club, le coffre-fort y est au premier plan — et ces pelouses si soignées!...

— Je sais un éditeur populaire à qui le cinéma aura porté un grand coup. Il s'était persuadé, et tentait de persuader ses auteurs, que Fenimore Cooper n'était plus d'actualité. Le cinéma a recueilli les derniers Indiens; il les sauva de l'alcool et leur fit lire la Bible.

— A Montparnasse, en particulier, il m'a été donné de pouvoir juger des ravages occasionnés par la Prairie reconquise. Dans un café hanté par de pâles cocaïnomanes on se disputa longtemps un rapin costumé en cowboy. Des drames en naquirent. Bas-de-cuir, descendu de son écran, fit des ravages. Le prestige de Bubu de Montparnasse en souffrit.

— C'est au cinéma surtout qu'il est permis de juger du degré d'intérêt que peut présenter l'enfant au berceau, singulièrement quand son sommeil est enveloppé d'une atmosphère tragique, en même temps — force m'est d'en convenir — que de l'empressement qu'ont certaines familles besoigneuses — je me plais du moins à le croire — d'encourager, *ab ovo*, l'éducation théâtrale de leur progéniture.

— Je sais des gens qui, le café les énervant le soir, le remplacèrent par une tasse de tilleul ou de camomille. Ils allaient le samedi soir au concert — ils vont, maintenant, le vendredi, jour maigre — et de changement de programme — au cinéma.

— J'ignore pourquoi — il est de ces associations d'idées — Genève m'a paru devoir être la ville d'élection du cinéma. Protestantisme, neutralité, cinématographe...

— Des cafetiers essayèrent de représentations cinématographiques pour augmenter leur clientèle. Les résultats espérés ne furent pas sensibles. Le cinéma se suffit à lui-même — comme le café, d'ailleurs — et l'on ne saurait dire, sans tenir des propos oiseux, qu'il vaut mieux aller à celui-là qu'à celui-ci.

— Les dioramas eurent aussi leur vogue, mais ils ne répondaient pas à un besoin, ils n'étaient pas nécessités, si l'on peut dire, par une ambiance. A l'époque de la vitesse, où le temps et l'espace se confisquent, le spectacle cinématographique correspond merveilleusement aux besoins esthétiques de la foule

C'est du théâtre en raccourci, du pathétique ou du comique en style télégraphique. On entre dans une cabine, on sonne Shakespeare et il vient — à moins que ce ne soit Max Linder.

— Il faut en prendre son parti. Le monde est de plus en plus pressé et l'on sent de plus en plus vite. En sortant d'un bouillon, on s'envoie du sentiment, juste ce qu'il en faut pour faire sa digestion sans encombres.

— Comment voulez-vous, d'ailleurs, que le cinéma ne réussisse pas? Il n'a mis personne sur le pavé. Les cabotins y trouvent leur emploi — et de respectables cachets — et, s'il leur reste quelque accent de Toulouse, le mouvement l'emporte.

— Il est une poésie de cet art. Elle est dans les titres de certains films (*Lorsque minuit sonna*) et dans quelques éclairages particulièment heureux.

— Puis ne serait-ce que cette tortue de psychologue, quelles allures de lièvre il prend incontinent quand, d'occurrence, on l'adapte au cinéma !...

II. DE QUELQUES HÉROS DE CINÉMA

J'avoue n'avoir été qu'incomplètement soumis par l'élégance de Max Linder. Si l'on s'en réfère cependant à la fashion du Faubourg Montmartre, je le reconnais impeccable et ne m'étonne point qu'il dispute à Montehus — bien que pour d'autres motifs — l'admiration des classes laborieuses. Lorsque, surenchérissant sur *The Sport*, Ribby affirma qu'il habillait mieux, Max Linder se révéla. C'est là une date qu'il convient de ne point oublier, elle éclairera d'une lumière propice l'une des vedettes du cinématographe. Il est, pour les petites businesseuses du Boulevard de Strasbourg, pour les romanesques arpettes des Gobelins et pour les externes de l'Ecole Pigier, le type inaccessible de l'homme du monde « bon zigue et pas fier pour deux sous ». Son physique plaide, d'ailleurs, en sa faveur. On ne s'étonnerait point, sa jaquette ou son frac enlevés, de le voir, chevauchant un humble tri-porteur, faire les livraisons de Damoy à moins que, préposé à des besognes moins obscures bien que guère plus rémunératrices, il n'assure quelque ministère ou la Dernière Heure à l'Agence Havas.

Ames charmantes de confection, accessibles au petit négoce, qui vous dira et comme vous nous reposez de celles taillées sur

de rigoureux patrons, ce qui ne les empêche point, tou[t]
comme vous, d'empoisonner la naphtaline?

Le comique de Max Linder réside dans l'extrême mobilité de son jeu. C'est le Galipaux de l'écran. Joignez à cela qu'il fait de ses yeux ce qu'il veut. Tour à tour implorants, narquois, affolés, polissons, ils ne sont jamais — si l'on peut dire — dans sa poche. Il possède aussi un plissement des lèvres et une saillie du menton d'un effet, me semble-t-il, irrésistible sur les fauteuils de première et de seconde — les réservés appartiennent à Rigadin.

Rigadin ou Prince, c'est successivement, et tout à la fois, Gribouille et Jocrisse. D'un jeu plus mesuré que Max Linder, il ne croit point indispensable — aussi bien ses rôles le réclament-ils moins — de souligner chacun de ses effets. Sa placidité et son ahurissement habituels lui tiennent lieu de brio. I[l] sait composer un rôle, c'est un acteur.

Si Rigadin est un acteur, Charlot, le grand Charlot es[t] clown. Au premier abord, il semble qu'on prendrait une satisfaction physique évidente à botter énergiquement le fond d[e] son pantalon de compagnon limousin. Par la suite, on s[e] ravise. Cela lui vaudrait une de ces culbutes dont il est coutumier. C'est le rebondissement fait homme. Avec son *bloum* coiffé en visière sur le cheveu laineux, sa cravate de toréado[r] qui maintient — au prix de quel prodige ! — un faux col tro[p] haut et trop large, son veston étriqué, sa badine, tour à tou[r] nonchalante et preste, avec son étroite moustache de chien[-]dent, il a dû commencer à dérider les nègres du Nouveau Monde. Le rire, même nègre, est communicatif; insoucieu[x] des mines allemandes, il a franchi l'Atlantique et le voilà che[z] nous. Je sais un gros commissionnaire aux Halles, de sen[s] rassis, qui, devant que de prendre son billet au cinéma, pré[-]vient le contrôleur :

— Surtout, Charlot n'est pas encore passé !

C'est de ces choses-là qu'est faite la gloire. La gloire d[e] Charlot, chez nous du moins, est d'hier. Elle va en s'affirman[t]. Elle fut précédée d'une publicité habile encore qu'américain[e]. Il est des cinémas où un Charlot en carton, grandeur naturell[e] vous accueille dès le seuil. Vous savez désormais à quoi vou[s] en tenir.

J'aime les clowns ; ils détiennent le comique profond, cel[ui]

ui rejoint la grimace, le tic douloureux, aux sources mêmes e l'être. Bergson, dans sa pénétrante analyse du Rire, a fort ien défini celui-ci comme le passage brusque de la vie à automatisme. C'est chez les clowns que ce passage est le plus agrant. Par eux, le rire se déclanche de lui-même, c'est une ontagion, un réflexe. J'ai vu Footit, un jour, au Nouveau irque : il s'avançait sur la piste, et brusquement, s'arrêtait, pied droit en dehors, puis, il se baissait, examinait son pied, remettait en place et continuait à marcher. Plus d'un millier e personnes, vieillards, enfants et femmes, partaient d'un même clat de rire. En une minute, grâce au stratagème inattendu un geste mécanique, il avait possédé cette foule. Mounet-Sully, ans *Œdipe-roi*, n'a pas connu un triomphe plus palpable.

On me dit que Charlot a méticuleusement étudié le jeu des owns les plus célèbres et que c'est de cette étude que serait ée sa manière. Cette manière, il me plairait la voir davantage épouillée d'une atmosphère triviale et qui n'ajoute rien à effet comique. Peut-être ai-je tort, peut-être sont-ce là idées e latin et n'oublions point que Charlot nous vient d'Amériue (1). N'importe, son jeu reste sobre et d'une esquisse sûre.

Les scènes d'amour lui conviennent, il n'y est certes pas upe et il me souvient, par exemple, après telle évocation sentimentale, de la façon expéditive dont, déçu, il pousse d'un alai décidé, dans la boîte aux ordures, le bouquet destiné à adorée. Tout le pathétique de sa vie est dans ce simple trait. odérément idyllique, en somme, l'art des préparations senmentales lui agrée peu, en même temps qu'il se garde de mber dans une jalousie exagérée. Le flacon lui importe aussi eu que l'ivresse d'ailleurs, et il ne s'attarde point à des alanteries surannées. Il enverra fort bien sa fumée, à moins ue sa badine ou son pied, dans la figure de sa conquête. Peu i chaut ! Bien que fréquentant volontiers les palaces, il n'a ncore pu se résoudre à monter un escalier dans l'ascenseur. préfère manquer une marche, dégringoler d'un palier à un ntre sur le ventre et s'y reprendre à plusieurs fois pour franir un étage. D'une élégance très personnelle, il pousse le oin de sa toilette jusqu'à brosser son chapeau à tout moment

(1) Un journal du soir lui reprocha récemment, avec trop de hâte, semble-t-il, ant d'origine anglaise, d'avoir échappé à la conscription. Ernest Lajeunesse ena courageusement sa défense. Il était dit qu'Ernest Lajeunesse et Charlot ne urraient que s'entendre.

avec ce qui lui tombe sous la main et à remonter incessamment le nœud minuscule de sa cravate. Il n'a certes point, devant le confort moderne, la curiosité déférente de certains romanciers mondains, psychologues de profession, et n'attend point d'être préalablement présenté pour se mêler à un entretien. Il le fait sans façon, une cigarette à la bouche, qu'il aspire par moments avec une frénésie provocante. Il est une affirmation vivante et n'a de diplomatie que juste ce qu'en comporte la plus élémentaire prudence. Les restrictions apportées par le contrat social à ses adhérents ne semblent en aucune façon le solliciter. Ne prétendant aucunement au rôle de réformateur, il ne s'insurge point contre elles et prend le meilleur parti, à son avis, qui est de les ignorer.

— Mais, observe mon voisin de cinéma, une sorte de caissier chauve au binocle soucieux, il a beau faire le mariolle il tombe dans la *flotte* à la fin.

— Je n'en disconviens pas. Il tombe dans la *flotte*, en effet, mais observez qu'il éclabousse tout le monde autour de lui...

D'UN FEUILLETON CINÉMATOGRAPHIQUE.

M. Pierre Decourcelle est un homme heureux, il ne compte plus ses succès. Je me demande comment il s'y retrouve. Le dernier écrase tous les autres, ce n'est pourtant qu'une adaptation. En pleine guerre, grâce à ce maître romancier, on s'est intéressé à autre chose qu'à la guerre à Paris. C'est là un de ces miracles dont le génie est coutumier ; le simple talent, lui, ne saurait prétendre qu'à de timides réussites. Le *Matin* fut de l'affaire. Il fait bien les choses à l'ordinaire — mais, doublé du cinéma, que n'était-on point en droit d'attendre de lui ? Le grand quotidien publia le feuilleton au jour le jour, à son rez-de-chaussée, durant que l'écran l'animait hebdomadairement. Qui n'a pas vu les *Mystères de New-York* n'a rien vu. Je ne pensais pas que, depuis la mort de Jules Verne, on pût rendre la science aussi facilement distrayante. Justin Clarel, le héros de ce film, est détective, mais détective scientifique. Il n'aurait pu être que détective ou que savant, il est les deux et cela simultanément. Je n'ai pu encore pénétrer (mais si on redonne les *Mystères* je tâcherai de résoudre cette énigme) s'il est devenu détective parce que savant ou savant parce que détective. C'est un charmant garçon qui, pour rendre service à

. Decourcelle, au *Matin* et aux établissement Gaumont, con-
ent à jouer la difficulté — sans snobisme aucun — et à faire
récéder, — avec une symétrie louable, — chacune de ses inves-
gations au pays de la *Main qui étreint* d'une opportune inven-
on. On dirait toujours qu'il sait ce qu'il va se produire quel-
ıes instants après; il s'y prépare, tout en badinant avec son
ève le jeune Jameson, un adolescent qui frétille fort, mais
ıoins fort que l'héroïne du scénario, Miss Elen Dodge, milliar-
aire comme il sied, et agitée comme lui d'une joyeuse danse
e Saint-Guy. Quand Justin Clarel mord les lèvres c'est signe
u'il va sortir quelque chose de son laboratoire. Il n'y a pas
s'y tromper, on peut tenir le pari.

Vous ne sauriez croire combien il est malaisé à une société
ecrète de venir à bout d'une jeune milliardaire de New-York
t le génie inventif que cette entreprise réclame. Tout autre
ue Justin Clarel y perdrait son latin. Un riche mariage avec
héroïne précisément de ces aventures ne viendrait point
ouronner sa carrière qu'on serait en droit de tout attendre
e lui. Il est à craindre, hélas! qu'ainsi qu'il arrive trop sou-
ent, il ne soit grisé par la fortune — cela malgré la rallonge
bligée dont les auteurs ont agrémenté leur feuilleton ciné-
ıatographique et où l'on voit le savant détective apporter à
on pays d'origine, la France, son concours patriotique.

On ne dira jamais assez à quelle perfection de mimique
ont parvenus les Américains. Leur flegme accoutumé com-
ıunique à chaque geste, à chaque expression de leur physio-
omie une valeur. L'art de la pantomime est par trop tributaire
hez nous de cette école pétulante de Marseille qui a commu-
iqué au mouvement toute la rhétorique et la faconde du Midi.
e ne sache pas un film italien qui ne choque, par l'exagéra-
on de sa mimique, un délicat. Le geste y devient vite gesti-
ulation. Il en va autrement des films américains. Ces faces
labres et anguleuses ne s'allument ou ne s'assombrissent qu'à
on escient. Quiconque, dans l'épisode de la *Ville chinoise* des
Iystères de New-York, a pu voir le masque de certains fils
u ciel, me comprendra.

Je crois que l'esthétique du cinéma gagnerait à devenir
œur de celle de la pantomime. Je confesse aimer peu cet expé-
ient qu'est devenu, sur l'écran, la lettre ou la légende expli-
atives. Voilà qui est tricher et qui simplifie par trop le métier.

L'art consisterait à s'en passer le plus souvent ou à n'y recourir, du moins, qu'à la dernière extrémité.

ENQUÊTE SUR L'AVENIR DU CINÉMA (1).

Nous avons demandé à certaines personnalités parisiennes, et autres, leur opinion sur l'avenir du cinéma. La plupart, invoquant l'état de guerre et l'existence de soucis autrement immédiats, nous prièrent de ne pas livrer leurs noms à la publicité. Pour ne point risquer de mettre en fâcheuse posture celles qui négligèrent cette précaution, nous avons décidé, tout en enregistrant les réponses parvenues, de ne citer aucun nom. Nous comptons sur la sagacité du lecteur pour y suppléer.

Un journaliste connu nous répond : « Je crois que le cinéma a un bel avenir devant lui (*sic*). Il plaît au public en ce qu'il lui donne une image directe de la vie. De plus, la mère peut y amener sa fille et la fille son fiancé. Certains films scientifiques et d'actualité peuvent, en outre, être du plus grand profit pour le spectateur, et la modicité relative des prix le met à la portée de toutes les bourses. »

(1) L'opinion suivante de M. Léon Daudet dans un article de *l'Action française*, dont nous avons déjà cité un extrait, nous donna l'idée d'instituer cette enquête :

« Je suis convaincu que le cinéma-drame a devant lui un bel avenir. On s'est contenté jusqu'ici de mettre à l'écran des pièces courantes, empruntées au répertoire dramatique. Le jour où un auteur bien doué composera des comédies ou des drames en vue du cinéma, c'est-à-dire en utilisant les ressources merveilleuses de cette invention, il poura produire un chef-d'œuvre. Parfaitement. Le cinéma permet de rendre visibles la pensée des acteurs, ou une circonstance antérieure, ou un remords, ou une obsession. La trame de certains drames de Shakespeare, par exemple, *Hamlet* ou *Macbeth* — drame du passé dans le présent — s'adapterait admirablement aux effets de simultanéité du cinéma. Moins la poésie de la forme, c'est entendu. Mais les changements de lieux fréquents, dans les féeries ou les grandes pièces historiques, telles que *Jules César* et *Richard III*, par exemple, seraient éminemment cinématiques. Tout ce qui est suggestion, évocation, hallucination, intuition, aura mystérieuse, rappel de mémoire, appréhension, douleur ou joie rétrospective, peut se trouver matérialisé dans un film bien fait, et, qui sait, dans un film génial. Ces approches, ces retours, ces concordances sont les plus grands leviers de l'émotion dramatique. Ils entr'ouvrent, pour le spectateur, le mystère du temps. Il n'est pas jusqu'à la mélancolie de ce flottement de la joie dans la peine ou inversement, qui ne puisse trouver au cinéma une expression aiguë et nouvelle. Ne voyez-vous pas décroître sur l'écran, derrière le coteau crépusculaire, la petite troupe de nos passions s'éloignant avec l'âge, des comédiens tragiques de la *Tristesse d'Olympio*,

L'une emportant son masque et l'autre son couteau?

Afin de ne pas compliquer les choses, je n'insiste pas sur les drames à inclusion ou à double intention, sur les poèmes bourrés de philosophie, tels que *l'Anneau et le Livre*, de Robert Browning, par exemple, dont la majestueuse simplicité apparaîtrait clairement au cinéma. Mais tout ce qui est rêve éveillé, c'est-à-dire la plupart des contes orientaux et quelques-uns de nos contes gascons ou bretons — voir les recueils de Bladé et de Le Braz — pourrait être réalisé par les films et projeté sur l'écran, de la façon la plus saisissante. Je m'étonne même que ce ne soit pas encore fait. Le folklore, par sa condensation et ses ellipses, est cinématogène, si l'on peut dire. »

D'un critique d'art, ces observations marquées au coin u bon sens :

« Pourquoi le cinématographe n'aurait-il pas un avenir ? Il épond aux besoins de la foule qui, à mesure que les nécessiés de la vie sociale favorisent de moins en moins la méditaion et le recueillement, réclame un spectacle qui, avant tout, ide à sa digestion et ne l'oblige point à penser. Regardez omment est composé un programme. Il satisfait à toutes les xigences esthétiques du gros public, l'actualité y coudoie le rame sentimental et le comique le film documentaire. Que emander de plus ? et notez qu'il est des salles où il n'est as interdit de fumer. »

D'un romancier célèbre comme « remueur d'idées » :

« Le cinématographe ne trouvera sa voie que lorsqu'il aura, ne fois pour toutes, décidé d'être autonome et de n'emprunter ses moyens d'expression ni au roman ni au théâtre. Il ura ses auteurs et qui n'écriront que pour lui. Il se dégagera, e crois, dans des temps très prochains, un art du cinéma dont os petits neveux enregistreront les préceptes, etc..., etc... »

D'un échotier :

« L'avenir du cinéma, mais il est lié à celui du théâtre. Le inéma, c'est le théâtre, moins les coups de gueule des acteurs. vantage appréciable, avouez-le ».

Un directeur de théâtre nous répond :

« Que Dieu maudisse le cinéma ! Comment voulez-vous u'on vienne applaudir les pièces de Bataille, de Bernstein, tc... etc... en en sortant ? »

D'un prêtre éminent du diocèse de Paris :

« Je ne saurais trop recommander ce spectacle aux âmes onnêtes que la crudité de la plupart des exhibitions théâtraes de notre temps pourrait troubler. »

D'une actrice appartenant à un théâtre subventionné.

« Du jour où les entrepreneurs cinématographiques consenront à ne plus nous faire venir tourner à des heures indues, avenir du cinéma sera assuré. Mais se lever à cinq heures du atin !... »

Décidément, je crois de moins en moins, pour l'avancement 'une question, à l'utilité des enquêtes.....

JACQUES DYSSORD.

DANS LES REMOUS DE LA BATAILLE

(DES ARDENNES A PARIS PAR REIMS.)

(*Suite* [1])

—

Vendredi 4 septembre. — Ce n'est pas toujours le père Jude qui, en venant vers six ou sept heures soigner les chevaux, nous apporte les premiers racontars. Dans notre voisinage immédiat, il y a deux garde-magasins, Remy et Terron, autrefois au service de la maison, qui accourent souvent, dès notre réveil, pour nous livrer leur provision de nouvelles. Ce matin, le camionneur ne se montre pas. Résolu à ne servir l'ennemi d'aucune façon, il a, durant la nuit, emmené le cheval de ses maîtres et est allé se réfugier dans une maisonnette dissimulée parmi les arbres touffus d'un jardin situé en dehors de la ville. Lorsque je descends, je trouve la femme d'un des garde-magasins cherchant à persuader madame X... de la présence des Allemands à Reims : « Puisque je vous assure que Terron s'est trouvé nez à nez avec une patrouille de quatre uhlans au coin de la rue Libergier ! » Remy, survenant, ajoute : « Mais il en passe et repasse en auto tout le temps, dans la rue de Vesle. » Notre amie, mécontente et mal convaincue, tourne le dos à ses interlocuteurs. Contre son habitude, elle est silencieuse.

Vers neuf heures, mon mari manifeste le désir d'aller vérifier ce qui se passe en ville. Je lui demande de l'accompagner ; madame X..., qui n'est pas sortie depuis quinze jours, dit-elle, déclare qu'elle va venir avec nous. En un tour de main, nous sommes tous trois prêts à sortir. Nelly, esclave

(1) Voy. *Mercure de France* n°s 434 et 435.

de son enfant, ne peut à cette heure matinale s'absenter ; elle reste avec la bonne.

Nous nous dirigeons vers la rue de Vesle. Avant d'y arriver, il nous faut, ayant longé la chaussée du Port, traverser la rue Libergier et prendre la rue Payen. Chemin faisant, notre amie s'arrête pour me montrer diverses propriétés de son fils. Après avoir tourné le coin de la rue Libergier, elle sonne à une porte; personne ne répond, toutes les persiennes sont fermées. Pour mieux vérifier les étages supérieurs, elle recule jusqu'au milieu de la rue, où je la suis. A ce moment, mes yeux se portent vers la cathédrale qui, telle une grande châsse d'or vert, resplendit sous les rayons obliques du soleil. Les platânes des trottoirs balancent devant elle leurs palmes, et les premières feuilles rouges et jaunes tombant à terre semblent vouloir tisser un somptueux tapis au devant de Notre-Dame. Je n'ai jamais eu pareille impression de majesté.

Mon mari nous a devancées rue de Vesle. Nous le rejoignons. Maintenant, il serait difficile de nier que les Prussiens sont à Reims. Leurs autos sillonnent la rue dans les deux sens avec une prestigieuse rapidité : voitures superbes, où se prélassent des officiers d'heureuse mine et dont rien ne pourrait rendre l'air triomphant. Les uns saluent la foule avec des sourires amènes et comme ironiques ; les autres, de leurs doigts gantés, envoient des baisers aux femmes jeunes et jolies remarquées aux fenêtres. Dans chaque voiture, derrière les officiers, il y a quatre ou six soldats armés, debout ou à genoux, face aux maisons des deux côtés de la rue et prêts à mettre leurs fusils en joue. Il faut croire que l'arrêté du maire interdisant les attroupements et les stationnements est demeuré lettre morte : jamais il n'y eut autant de badauds arrêtés à faire la haie et à échanger des réflexions. De temps à autre, un agent de la police municipale essaye de faire circuler : personne n'obéit. Et cela m'humilie de comparer les Rémois, petits de taille, dos voûtés, malingres, aux spécimens hauts, droits et forts de la race germanique défilant devant nous.

Notre hôtesse connaît tout le monde ici, et tout le monde la connaît. Elle parle à l'un, répond à l'autre, s'aventure sur la chaussée en dépit des défenses, s'arrête à chaque instant. Cela énerve Pierre. « Je pense, dit-il, que nous n'allons pas

séjourner là, parmi cette foule ? C'est imprudent. Montons sans nous arrêter jusqu'à la place Royale, ou bien rentrons à la maison. » Il n'a pas achevé, quand retentit une formidable détonation. On n'y prend pas garde. Nous sommes à hauteur de l'église Saint-Jacques. Deuxième détonation. Les gens se retournent et réfléchissent : « Tiens ! ils fêtent leur entrée en tirant le canon à blanc. » Mais les orgueilleux officiers teutons, passant toujours, deviennent sourcilleux et marquent de l'étonnement. Nous arrivons devant le Théâtre. Troisième détonation. Cette fois de grands cris s'élèvent. Nous retournant, nous apercevons le bas de la rue de Vesle rempli de poussière et de fumée; le soleil en est terni. Chacun se met à courir. De tous côtés, l'on nous crie : « Ils bombardent, sauvez-vous, rentrez ! » Place Royale, les curieux, groupés autour de la statue de Louis XV et grimpés jusque sur le socle, se dispersent dans toutes les directions ; ils disent que les Allemands leur ont fait signe de se sauver. Des mères avec leurs bébés fuient en poussant des cris déchirants. Les enfants pleurent et ne veulent pas marcher. Des hommes empoignent et poussent des femmes, que la peur clouait sur place. Les rues se vident en un clin d'œil, tandis que les obus se succèdent méthodiquement et choient à grand fracas. Nous sommes très émus, mon mari et moi. Connaissant mal les rues de Reims et n'apercevant aucun véhicule susceptible de nous transporter, nous prenons instinctivement la première rue qui se présente à notre droite. C'est la rue du Cloître ; elle nous mène au chevet de la cathédrale. De là, par la rue Robert-de-Coucy, nous nous dirigeons vers le Parvis. Nous pressons notre amie, dont la sérénité ne paraît pas avoir fléchi. « Impossible, mes enfants, nous fait-elle observer, ma maladie de cœur m'interdit de marcher vite. Allez sans moi. » Nous lui offrons l'aide de nos bras ; elle refuse énergiquement disant qu'il fait trop chaud. Nous ne songeons pas à l'abandonner. Mais quelle angoisse ! Involontairement, j'allonge le pas et me trouve à quelques mètres en avant. Au milieu de la rue, en face de la porte du *Beau Dieu*, deux ecclésiastiques, vêtus de longs manteaux et dont les visages demeurent impassibles, sont arrêtés et regardent le haut de la tour nord embuée d'un nuage de poussière et d'où s'envolent une multitude d'oiseaux gros comme des pigeons. Un long sifflement au-dessus de ma tête.

Je me tapis dans l'embrasure d'une petite porte. Et voici qu'à mes pieds, après un fracas énorme, tombent des pierres, des gravats, de la poussière. Des objets étranges, que je prends d'abord pour des morceaux de culs de bouteille, frémissent et rebondissent sur le pavé. Je fais un pas pour me saisir de ces singuliers objets, et ma main se tend déjà vers l'un d'eux, lorsque je comprends leur nature. C'est la mort qui rôde autour de moi. J'ai peur. Je demeure immobile, pétrifiée, le regard machinalement fixé sur des sculptures déposées au bas de la cathédrale et dont tous les détails m'apparaissent avec une netteté prodigieuse. Un ouvrier court, hagard, tirant par le coude une jeune femme qui hurle et replie son tablier sur un petit enfant blotti dans ses bras. L'homme me crie : « Allez-vous-en, on vise la cathédrale ! »

Mon mari et madame X... m'ont rejointe. Nous voulons nous éloigner par la rue du Trésor. Je ne sais pas comment, quelques minutes après, revenus sur nos pas, nous nous trouvons sur la place du Parvis. Le sifflement et l'éclatement des obus se précipitent. Nous nous sauvons par une rue adjacente, qui nous conduit sous le péristyle du Théâtre. Là, sentant que nous virons sur place, nous adjurons notre hôtesse de nous faire regagner la maison par le plus court chemin. « Eh! bien, mes amis, dit-elle, c'est de prendre la rue Libergier. » Nous contournons le Théâtre et nous arrivons rue Libergier, à quelques pas de la place du Parvis. « Voyez donc, s'exclame notre amie, qui s'est arrêtée et regarde en l'air, voyez donc : une bombe vient de tomber en plein sur la cathédrale ! » Je n'aperçois qu'un nuage, poussière ou fumée, et le vol tournoyant des gros oiseaux ; mais un fracas de verrières brisées me fait gémir d'angoisse. Madame X... propose d'entrer au café Saint-Denis, tout proche. Tandis qu'elle s'attarde à frapper à la porte de cet établissement dont les volets sont barrés, comme sont clos sur notre passage tous les accès des magasins et des maisons, je prends ma course, ou plutôt je suis saisie au bras par une force invisible qui m'arrache de la rue Libergier et me jette dans la rue Chanzy. Un homme courant me demande où je demeure ; je le lui dis. D'un geste, il me donne la direction et prononce quelques paroles que l'éclatement d'un obus m'empêche d'entendre. Madame X... crie : « Pas par là ! Par ici, par ici ! » Je ne me retourne pas. Mon

mari court après moi. « Isabelle, Isabelle, où vas-tu par là ? » Sans m'arrêter, je lui crie par-dessus l'épaule : « Viens, viens vite ! » Aucun argument humain ne me ferait revenir sur mes pas. La puissance qui m'entraîne martelle dans ma tête : « File, file vite, ne cède pas, va donc ! » Je me trouve dans la rue Hincmar. Pierre, qui me suit de loin, m'enjoint de ne pas aller si vite, à cause de notre amie; je lui réponds, farouche et résolue : « Viens ! c'est par ici qu'il faut passer. » Fort heureusement, madame X... a renoncé à la rue Libergier et se montre à quatre-vingts pas en arrière. Hors nous, pas une créature vivante dans les rues, maintenant. Alors commence pour Pierre et pour moi le plus affreux supplice. Si nous étions seuls, nous serions en trois minutes rendus chaussée du Port. Je marche toujours en avant avec la certitude que nous allons être tués; notre amie marche lentement; mon mari fait la navette de l'une à l'autre, pressant l'une, rassurant l'autre. Les bombes sifflent, miaulent au-dessus de nous, éclatent tout autour, provoquant des vacarmes d'effondrement. Quand le long crissement, comme de soie déchirée, plane, on s'aplatit d'instinct, et bien inutilement d'ailleurs, contre une muraille. Pas une fois l'idée ne nous vient de nous coucher par terre, ainsi qu'il est bon, paraît-il, de faire en pareille occurrence. Au coin de la rue Clovis, un obus vient de tomber, trouant des maisons, arrachant le pavé et broyant le télégraphe dont les fils gisent tordus sur la chaussée. Est-ce que nous allons être écrabouillés dans cette ville aux yeux morts, au long de cette interminable rue où il n'y a personne, personne, personne ! Littéralement, je ne sais plus à quel saint me vouer. J'appelle les morts : « Maman, au secours ! Où que tu sois, entends-moi. Est-ce que tu vas nous laisser périr ? Viens donc à notre aide ! » Aux instants où Pierre est à portée de ma voix, je lui insinue de courir rassurer Nelly et d'aller ouvrir la porte de la maison, espérant ainsi le mettre plus vite à l'abri. Je regrette aussitôt ces insinuations, car, s'il les écoutait, ce serait peut-être pour lui aller au devant d'un plus grand péril. Voici que je l'aperçois à quelques pas devant moi, nous faisant signe du seuil d'une maison dont la porte est entr'ouverte. Une dame se penche dans l'entre-bâillement et nous appelle aussi. J'accours. Mon mari va aider madame X... à franchir la distance.

Dans le rez-de-chaussée où nous sommes introduits, je reconnais aussitôt, en la dame qui nous a appelés, une négociante de Vouziers. Elle est réfugiée ici, chez sa fille, interprète à l'hôtel Métropole. Une douzaine de personnes, locataires des étages supérieurs de l'immeuble, sont réunies dans la salle à manger aux volets clos, exhalant bruyamment leur effroi dans la pénombre. Une jeune mère, les poings crispés à son corsage, le visage ruisselant de larmes, défaille sur un siège, ses quatre bambins tapis dans ses jupes. Ce serait pathétique au suprême degré, si l'on était plus silencieux. Mais chacun, pour se raffermir sans doute, tient à bavarder. Au sifflement de l'obus, on pronostique l'endroit où il va tomber ; quand il éclate, on suppute les dégâts. On se conte des histoires de l'autre guerre ; on rappelle que le 4 septembre 1870, tandis que la République était proclamée à Paris, les Prussiens entraient à Reims, en musique et au pas de parade, sans faire de mal à personne. Enfin on commente de diverses façons, toutes bizarres, le bombardement d'aujourd'hui. La sinistre trajectoire hurle soudain de façon encore plus menaçante ; et c'est un fracas terrible, comme si la ville entière s'effondrait. La maison a remué du haut en bas. On se tait. Je me figure que la cathédrale vient de s'écrouler, qu'est abattu l'ostensoir miraculeux, salué dans le soleil ce matin par la palme des arbres. L'angoisse m'écrase le cœur. Des ondes de glace et de feu me parcourent, je brûle et frissonne en même temps. Je gémis malgré moi. On me demande si je suis malade, si j'ai peur. Je tremble tellement que je ne puis répondre. Je ne suis pas malade, cependant. Quant à mon effroi, qu'est-ce auprès de l'horreur du crime perpétré sur Notre-Dame, sur Notre Mère immaculée ? Un galop d'homme dans la rue. Ici les langues se redélient : « C'est dans la cour ! — C'est rue Chabaud ! — C'est dans la maison à côté ! » Quelqu'un entre et dit : « C'est rue Libergier, à l'Ecole professionnelle, où plusieurs personnes ont été tuées déjà par des bombes précédentes. » Peu à peu, je respire mieux. On nous félicite de ne pas être passés par la rue Libergier, où nous aurions sans doute trouvé la mort. Les projectiles arrivent maintenant plus espacés. La monstrueuse flagellation décroit, cesse.

En quittant l'hospitalière maison, c'est un étonnement de retrouver la douceur du soleil, la lumière du ciel bleu, qui

déjà se purifie de l'immonde buée. Il n'y a pas deux cents mètres à parcourir pour atteindre notre demeure, et je ne sais si je pourrai jamais y arriver : mes jambes sont plus lourdes que du plomb, mes genoux fléchissent, j'ai grand peine à marcher. Cette sensation, je ne l'ai de ma vie éprouvée. Pour la surmonter je me représente que Nelly, si elle n'a pas été atteinte, doit, en nous attendant, se morfondre dans une cruelle inquiétude. Quand nous débouchons chaussée du Port, un obus siffle encore, et nous voyons sur le trottoir opposé un homme se jeter à plat ventre au pied d'un tas de planches, en serrant contre lui son matériel de pêcheur à la ligne.

Dieu merci, la maison de notre hôtesse n'a pas été touchée ! J'y rentre la première. Portes, croisées, persiennes, tout est ouvert. Dans leur affolement, Nelly et la bonne n'ont pas songé à fermer. Elles me disent qu'elles ont d'abord cherché refuge à la cave où Hélène, pas le moins du monde émue par le canon, n'a point voulu rester. Force donc ayant été à Nelly de remonter, elle a revêtu l'enfant de ses meilleurs habits et jeté à la hâte quelques objets dans une valise, se tenant ainsi prête à fuir dans le cas où un obus crèverait ou incendierait l'habitation ou les chantiers. Quant à la bonne, elle n'a eu le loisir ni même la pensée de préparer le déjeuner, préparation qui eût été superflue, car nul, sauf la petite Hélène, ne songe à manger. Pierre, aussitôt rentré, se met au lit et s'endort. Moi-même, opprimée par un invincible besoin de dormir, je m'affaisse dans un fauteuil d'où ne me tirerait pas, je crois, un nouveau bombardement.

Au cours de l'après-midi, on vient nous donner des détails sur l'événement du matin. Les batteries tiraient des Meneux, à quatre ou cinq kilomètres au sud-ouest de Reims. Il y aurait eu malentendu : le commandement de l'artillerie n'aurait pas été averti à temps de la reddition de la ville et aurait ignoré qu'au moment où ses canons étaient mis en action, l'état-major entrait dans Reims et que l'intendance traitait avec le maire au sujet des réquisitions. Le feu aurait été arrêté seulement lorsque de courageux citoyens s'étaient dévoués à aller hisser au sommet de la tour nord de la cathédrale un drapeau blanc fait de deux draps noués sur un faisceau de longs manches à balais tête-de-loup[1]. Une autre version donne pour raison du

crime la disparition de deux parlementaires de haute noblesse prussienne envoyés à Reims, disparition dont auraient été rendus responsables les Rémois. Enfin, d'aucuns voient dans l'attentat un effet du système de terrorisation employé par les Allemands en pays conquis. Quoi qu'il en soit, il faut déplorer une soixantaine de morts et compter deux cents blessés. La cathédrale, à part des vitraux brisés, un trou dans la façade nord et quelques sculptures détériorées, n'a pas subi de gros dégâts. La basilique de Saint-Rémy est plus éprouvée. Les rues de Vesle et Libergier et celles avoisinant Saint-Rémy sont les plus endommagées. Il y a beaucoup de maisons démolies, et des incendies ont éclaté. On raconte d'affreux détails : enfants hachés, jeunes filles décapitées dans la rue ou chez elles, femmes coupées en deux, entrailles éparpillées, cervelles jaillies aux murailles, familles entières tuées d'un coup. Grande est la consternation.

Quand le silence de la nuit enveloppe la cité en deuil, de la place Royale où bivouaquent des compagnies allemandes s'élèvent des chœurs de triomphe, en lesquels s'ordonnent savamment de profondes et mâles voix. D'autres chants de gloire graves et mystiques y répondent, du faubourg de Paris.

Samedi 5 septembre. — Tandis que mon mari va de son côté, madame X..., Nelly, Hélène et moi sortons pour aller constater les effets du bombardement. Les rues sont jonchées de débris de vitres; çà et là elles montrent de grands trous creusés par les obus. Dans la rue Libergier l'Ecole professionnelle, dont la façade est encore debout, a son intérieur en ruines ; plusieurs femmes et des enfants y ont trouvé la mort. Dans le voisinage, une petite bonne a été déchiquetée sur le seuil de sa cuisine. Rue de Vesle, on nous montre les volets clos d'une pharmacie, au travers desquels un éclat d'obus a pénétré, tuant le fils du pharmacien, âgé de quatorze ans; des maisons sont éventrées, d'autres consumées aux trois quarts.

Nous allons ensuite dans le quartier Saint-Rémy. La basilique a beaucoup souffert extérieurement ; une voûte du transept a été crevée par un obus qui a éclaté sur les dalles et fait d'inappréciables ravages. Les boutiquiers des rues environnantes ne sont pas encore remis de leur frayeur. Non loin de l'église, devant une maison de modeste apparence, stationne

une voiture chargée de cercueils : on nous dit que dans cette maison onze personnes ont péri. Les habitants de ce quartier populeux, en voyant l'acharnement mis à les bombarder, se seraient enfuis vers les grandes caves à champagne que la municipalité devait faire ouvrir en cas de besoin, et, ne trouvant pas ces caves ouvertes, ils auraient été obligés d'errer sous le bombardement.

Au cours de notre promenade, nous rencontrons beaucoup d'Allemands. Ils déambulent tranquillement, envahissent les magasins et remplissent leurs vastes poches de victuailles qu'ils payent avec des bons de réquisition. Ils sont polis, paraît-il. Solidement bâtis, respirant la santé, ces hommes encombrent les rues de leurs massives personnes et font résonner le pavé sous leur pas. Leurs faces tannées sont celles de gens bien nourris, bien soignés, résistants. L'œil, généralement bleu, paraît sans méchanceté et plutôt timide. Le visage, rasé, se présente le plus souvent de type blond ou roux. Ils sont très confortablement habillés et bottés. Dans tous ses détails, leur équipement est remarquable.

Rue du Barbâtre, à l'ambulance de l'Enfant-Jésus, deux majors allemands s'expliquent courtoisement avec des dames de la Croix-Rouge française. Ils se disposent à faire entrer dans l'établissement une de leurs voitures. Des civils, ouvriers ou réfugiés, se précipitent pour pousser aux roues et pour ouvrir la porte cochère. Quelques brèves paroles et un geste des majors, armés de cravaches, les écartent aussitôt.

Après avoir fait le tour de beaucoup de maisons atteintes, nous arrivons très fatiguées à l'Archevêché, près de la cathédrale, et je constate avec une grande joie que celle-ci est encore debout tout entière. Poursuivant notre route, nous atteignons l'hôtel du Lion-d'Or, situé en face de la tour sud. Sur la place du Parvis, à côté de la statue de Jeanne d'Arc, de nombreux soldats ennemis sont campés, leurs fusils en faisceaux alignés près d'eux. Ils chantent. Tout en chantant, beaucoup nettoient leurs armes; d'autres, troncs nus, font leurs ablutions. L'un de ceux-ci, gigantesque albinos, frictionne énergiquement son torse d'hercule. S'ils interrompent ces diverses occupations, c'est pour manger. En arrière d'eux, fonctionnent des cuisines roulantes, près de cantines et de camions de ravitaillement. Le terrain vague où se trouvait l'ancienne prison, aujourd'hui

lémolie, est occupé par des chevaux entravés. Ce sont de très beaux animaux, bien en point, fraîchement marqués, et dont a diversité de races se remarque tout de suite. Je reconnais parmi eux des sujets accomplis de cette bonne race ardennaise sélectionnée avec tant de soin dans les fermes du canton l'Attigny. Ceux-ci n'ont pas encore eu le temps, sans doute, le se plier à la discipline allemande, car, naseaux au vent, ostalgiques de leurs pâturages, ils hennissent éperdument. De l'ensemble du campement se dégage une odeur particulière, ésagréable, écœurante. Elle me rappelle des relents détestés n 1870, époque à laquelle, toute petite, je ne savais où me acher pour échapper à la puanteur des Allemands logés chez ous, à Charleville. Nous attribuions alors cette odeur à leur ourriture assez misérable, comme était d'ailleurs leur équipement. Aujourd'hui qu'ils marquent l'opulence et observent hygiène la plus stricte, les relents sont les mêmes et aussi ccentués.

L'hôtel du Lion-d'Or semble être le siège de l'état-major, le endez-vous des officiers supérieurs. Ils arrivent là en autos astueuses et découvertes, à toute vitesse. Impeccables d'attitude, rigides en leur maintien, ils portent des uniformes très mples, mais de drap magnifique et de coupe parfaite. Leur aute stature, leur façon de marcher, leurs mouvements, d'un ythme automatique disent les longs et patients exercices d'assouplissement et de gymnastique auxquels ils se sont soumis our arriver à donner à leur corps cette sorte de géométrique erfection. La plupart sont jeunes, d'aucuns très jeunes. Les eux, à l'air rébarbatif, gardent une étonnante verdeur. Je emarque qu'un grand nombre de ces officiers, et non des oins arrogants, ont le visage balafré de cicatrices anciennes. ous, en arrivant en vue de la cathédrale, n'ont d'yeux que our elle. Je ne saurais dire l'expression de joie conquérante ui tranche dans leurs prunelles bleues. Mon cœur se serre à observer, car ces regards ne sont pas de pure admiration; s expriment plutôt la satisfaction brutale d'une convoitise.

A ces guerriers superbes vient se mêler une femme, descenue d'un fiacre noir attelé d'un cheval blanc. Elle aussi est rande et bien proportionnée. Aucunement empruntée de manères ni de mouvements, elle semble la sœur ou l'égale des obereaux entrant au Lion-d'Or ou en sortant. La cathédrale

ne semble pas l'intéresser. Ses regards impérieux s'obstinen à se tenir au-dessus du peuple de Reims attroupé sur le par vis. J'attribue à cette dame des pensées pratiques et une dur vanité. Elle porte une robe blanche ceinturée d'une noir écharpe flottante et un chapeau blanc à voile noir.

A la maison, je trouve mon mari nous attendant avec inquié tude. Il a lu les proclamations allemandes. Dans l'une d'elles le commandement militaire, après avoir assuré la populatio de sa bienveillance, avertit que si les habitants se livrent a moindre désordre et s'ils molestent les soldats, ils seront châ tiés dans leur vie et leurs propriétés, les innocents payant pou les coupables. Dans une autre, les réfugiés de la Marne, de l Meuse et des Ardennes sont invités à regagner leurs foyers sous la protection d'un sauf-conduit délivré à l'hôtel de vill et visé par la kommandantur, au Lion-d'Or. Les habitant n'auront pas pour le moment de troupes à loger; elles seron réparties dans les casernes, les officiers occupant les hôtels

Après déjeuner, je veux aller lire moi-même les édits. Au paravant j'éprouve le besoin de visiter Notre-Dame. On n'en tre plus par le grand portail ; la petite porte nord est seul ouverte. A l'intérieur, les traces de l'attentat d'hier n'ont pa disparu : des pierres, des débris de sculptures et de verrière gisent à terre. Pas d'autres dégâts. La cathédrale, presqu intacte, demeure aussi belle qu'avant, plus belle même et plu touchante, si l'on songe à ce qu'elle vient de souffrir. Peu, trè peu de Rémois sont là à lui présenter leurs dévotions ; mai beaucoup d'Allemands, officiers et soldats, saxons dit-on, l parcourent avec déférence, s'y recueillent, prient. La *Jeann au Sacre* du chœur, mal à l'aise dans sa gaine de matière précieuses, baisse les yeux et semble sur le point de pleure

Au sortir du saint lieu, je me dirige vers l'hôtel de vill En arrivant sur la place, j'aperçois avec surprise, adéquate aux pilastres de l'entrée en haut du perron, des cariatides in prévues. M'approchant, je constate que ces cariatides sont de sentinelles allemandes, tellement immobiles dans leur costum de nuance semblable à la pierre qu'elles devaient donner lie à ma méprise. Devant le monument une compagnie d'infan terie est campée, et c'est, moins les chevaux, la répétition de scènes du Parvis. J'arrive près des affiches. Elles sont rédi gées en si mauvais français et le ton en est si lourdaud, qu

ur caractère de férocité en devient grotesque. Je voudrais endre copie de ces choses. Les lecteurs qui attendent der-ère moi sont trop nombreux et les factionnaires font circu-r en menaçant de coups de crosses. Je copierai un autre ur.

De son côté, Pierre est allé à l'hôtel Métropole remercier les ames qui nous ont hier secourus. Dans les écuries démolies ır un obus,un cheval a péri. Quelques personnes de Vouziers ncontrées là se proposent de reprendre lundi prochain le iemin des Ardennes. Le personnel de l'hôtel intrigue au on-d'Or afin d'obtenir un sauf-conduit aller et retour pour un ieval et une voiture de louage : car si la kommandantur a omis sauvegarde aux réfugiés, elle n'a pris aucun engage-ent concernant les animaux et les véhicules, et l'on se méfie. est pourquoi d'ailleurs, depuis l'affichage de l'avis, les émi-rés en général préfèrent le voyage à pied à tous les moyens transport. Place Royale, un groupe de notables de Charle-lle se disposaient à regagner ensemble et pédestrement leur té.Comme la femme de l'un d'eux est souffrante,ils décidaient se procurer à son intention une voiture à bras, qu'ils pous-ront tour à tour. Tandis que mon mari devisait avec ces Ca-lopolitains, le prince August-Wilhelm, près du monument de ouis XV, descendait d'automobile, saluait d'un geste affable protecteur la foule et, suivi de deux officiers, se rendait à ed à l'hôtel de ville. C'est un grand et svelte jeune homme visage imberbe, fier et gracieux en même temps, qui porte ec aisance l'ample manteau bleu clair connu.

A l'hôtel Métropole, mon mari a vu aussi des officiers, venus sabler le champagne. Ils parlent bien notre langue, sans cent. Visiblement, ils éprouvent du plaisir à engager conver-tion avec les Français. Selon une leçon apprise ou une auto-ggestion collective, pour eux c'est l'Allemagne qui a été aquée; elle combat pour sa défense. La Russie, voilà l'en-mi ! Les quelques succès obtenus en août par elle les font urire. A cette heure, les Allemands battent les Russes, et le and-état major a résolu la destruction du slavisme et des aves. Ils ne sauraient pardonner à l'Angleterre son immix-on dans la lutte. En Belgique, s'ils ont été durs, c'est que la pulation s'est montrée méchante, à ce point que des femmes lges seraient allées jusqu'à jeter de l'eau bouillante sur les

soldats. Ils disent ne pas vouloir de mal à la France,faite pour s'entendre avec l'Allemagne; mais les Français ayant pris parti pour les Russes, les Allemands ont été, à regret, obligés de marcher contre nous. « A l'heure qu'il est, dit en manière de conclusion l'un des officiers, nous avons trois armées devant Paris ; le gouverneur a dû être sommé de se rendre dans les vingt-quatre heures. La vingt-quatrième heure écoulée, s'il ne s'est pas rendu, Paris sera bombardé et pulvérisé. » A les entendre, le bombardement subi par Reims, ayant été effectué avec des pièces de campagne, n'est rien auprès de ce qu'ont été ceux des forts de Liége et de Namur, exécutés avec des mortiers de 420 dont un seul projectile suffit pour anéantir l'ouvrage de fortification le plus moderne. Aussi, la reddition de Paris n'est-elle pas douteuse. Ils ironisent du reste sur l'armée française, qu'ils n'ont jamais vue, tant elle met d'empressement à reculer devant eux. Enfin, toujours selon ces officiers, Reims, cet après-midi, l'a échappé belle. Les deux parlementaires disparus n'ont pas été retrouvés ; et si leur trace n'avait pas été suivie jusqu'à Epernay, prouvant ainsi l'innocence des habitants de Reims, la ville eût payé cher leur disparition.

Dimanche 6 septembre — Au lever du soleil, je me suis rendue à Notre-Dame. Des soldats, des officiers allemands assistaient aux premières messes. Le grondement du canon, disant que des millions d'hommes rachetés par l'unique sang du Christ s'entretuent dans le radieux matin,se mêlait au murmure des bénédictions liturgiques. A quoi pouvaient bien songer les reîtres prosternés ? Demandaient-ils pardon à Dieu d'avoir déchaîné la guerre, les massacres de Belgique et de Lorraine ?

En sortant de la cathédrale, je rencontre une balayeuse connue à la maison. Blessée vendredi par des éclats d'obus à la tête et aux bras et transportée à l'hospice,elle vient,quoique très souffrante, d'en être renvoyée avec d'autres malades pour faire place aux blessés allemands arrivant en grand nombre.

L'après-midi, dans la vieille cité royale la liesse tudesque se donne libre cours. Ce sont des musiques et des chants partout. Les soldats ont licence de se promener sans leurs inquiétants fusils. Ils vont par bandes, martelant le bitume de leurs talons sonores. De nos fenêtres, nous les voyons poches gonflées de

friandises. Ils mangent tout en marchant, mordant à même les pavés aux fruits, léchant à même les pots de confitures, gobant avec gourmandise de gros cigares allumés. Des filles publiques rôdent autour d'eux, les suivent, les accostent ; mais trop occupés à bâfrer, ils les repoussent, les secouent, sans d'ailleurs les décourager.

L'air s'alourdit comme à l'approche d'un orage. Je suis accablée de lassitude. Je pense à Roche et à Paris. Que ne donnerais-je pas pour savoir ce qui s'y passe ! Nelly est sortie avec sa fillette. Pierre est allé aux nouvelles. Je suis seule avec notre bonne hôtesse. Elle met sous clef des volumes de grand luxe, et, me voyant attristée, place sous mes yeux un de ces magnifiques ouvrages, que je feuillette sans plaisir, sans attention même.

Lundi 7 septembre. — J'accompagne notre amie à la maison de son gendre. Dans des chambres spécialement aménagées pour des blessés, deux Germains blonds, grands et gras, jeunes paysans au masque rond, ont été amenés ; il nous reçoivent debout, mi-souriants. Leurs blessures, des coups de baïonnette, ne sont pas très graves : ils doivent aller se faire panser tous les jours. Depuis qu'ils sont là, en un langage que ne parvenait pas à comprendre la gardienne du logis, ils demandent du pain et de la soupe, car la nourriture des blessés débordant des ambulances est à la charge de l'habitant. Ils ont l'air très doux, déplorent la guerre à cause des maux qu'elle engendre et parce qu'elle les a forcés à quitter famille et travaux.

Au retour, nous longeons le canal. Sur le pont d'une péniche, un officier, qui visite les bateaux amarrés, s'arrête devant un bel enfant, le soulève, l'embrasse et pleure en disant que ce bébé lui rappelle le sien laissé là-bas en Allemagne. Dès qu'il a quitté la péniche, la mère, avec un geste espiègle au dos de l'officier, nous confie que les armes de son mari, parti à la guerre, sont trop bien cachées pour être découvertes.

Au déjeuner, Pierre nous dit avoir vu stationner près du pont de Vesle un convoi de prisonniers français serrés les uns contre les autres, dans des chariots automobiles. Quoique fatigués, ils faisaient bonne figure. La population s'empressait autour d'eux, leur distribuant des douceurs.

Mardi 8 septembre. — Le canon tonne terriblement au loin, par delà le canal, en face de nous et à notre gauche.

Mercredi 9 septembre. — Au sud-ouest, la canonnade, incessante, semble se rapprocher. Que se passe-t-il ? Nous n'avons pas de nouvelles certaines et ne voyons aucun journal. Il est sûr du moins que Paris n'est pas pris.

Désirant ne point prolonger notre séjour à Reims, nous sommes assez perplexes. En ce moment, le retour à Roche serait seul possible, facilité par le sauf-conduit allemand ; mais nous risquerions de ne trouver là-bas que ruines, sans la possibilité de nous en éloigner. Y trouverions-nous seulement les aliments indispensables ? Puis, en route, notre Rosette ne tenterait-elle pas un larron de remonte prussienne ? On raconte que des réfugiés, repartis chez eux, ont été arrêtés chemin faisant, se sont vu réquisitionner chevaux et voitures pour des transports, tandis que les femmes, en attendant le retour des équipages conduits par leurs hommes, étaient obligées de servir l'ennemi en lavant son linge ou en faisant sa cuisine. Quoi qu'il en soit, avant d'entreprendre le voyage, il serait indispensable de savoir ce qui s'est produit dans notre village. Les personnes de Vouziers parties lundi ont promis de renvoyer des nouvelles par leur conducteur ; mais ce qu'on apprendra ainsi concernera uniquement Vouziers. Il y aurait bien un moyen de savoir : ce serait de questionner des officiers allemands. Je sais que mon mari ne fera pas cette démarche. Oserai-je, moi, l'entreprendre ? Parmi les occupants de Reims, il y a, dit-on, l'état-major d'un corps d'armée saxon. Or, naguère, nous avons reçu de Leipzig, sans les avoir provoqués, des témoignages de considération et de déférence. L'un des auteurs de ces démonstrations épistolaires compte peut-être au nombre des officiers de cet état-major. Il faudrait donc aller à la kommandantur et, si j'étais admise à parler à un officier, que je me présente sous l'égide du nom de mon frère Arthur et du pseudonyme de mon mari... Non ! cela, je ne pourrais le faire. Serais-je plus hardie vis-à-vis d'une femme ? Il y a au Lion-d'Or des femmes d'officiers ; j'ai rencontré des dames de leur Croix-Rouge à la cathédrale. M'adresserais-je à elles, ou bien à cette femme en blanc et noir, qui est partout, que je vois chaque jour ? Celle-ci est bien fière ; ses yeux ne

daignent s'arrêter nulle part et, pour ne point rencontrer ceux des Français, se lèvent au-dessus de tout... Et puis, non ! Vraiment, peut-on demander quelque chose à un ennemi ?

J'erre par la cité, en quête de renseignements. Des petits commerçants, des gens du peuple, des réfugiés se groupent sans se connaître, causent entre eux, sympathisent. Je m'approche, écoutant, interrogeant parfois. J'ai le vague espoir de rencontrer un paysan échappé ces jours-ci du canton d'Attigny et qui me donnerait des nouvelles précises de Roche. Je ne rencontre pas ce que je cherche ; je n'apprends rien. Du reste, je n'ose m'arrêter longtemps près des groupes, car les attroupements ont été sévèrement interdits par le gouverneur, et les agents de la police municipale exécutent ses ordres avec une sorte de terreur.

Aujourd'hui l'on n'a plus le droit de traverser la place du Parvis et, sauf aux porteurs de laissez-passer, l'hôtel du Lion-d'Or est inaccessible. Beaucoup de blessés sont amenés dans Reims. On en voit se promener dans les rues avec des pansements sales et sanglants, qu'ils vont sans doute faire renouveler. Les chefs n'ont plus l'affabilité des premiers jours ; ils sont raides, affairés, soucieux.

Par la rue Robert-de-Coucy je me rends à Notre-Dame, mon phare, mon guide, et où je reçois, sinon le très haut conseil qui souvent surpasse ma compréhension, du moins l'impulsion qui me projette ou le choc qui m'immobilise, selon des desseins mystérieux. Dans la basilique où la France fut baptisée et sacrée en la personne de ses rois, les ennemis des Français prient. La vision me hantera longtemps d'un officier, de haut grade à en juger par l'ampleur et la nuance de son manteau, qui, le front touchant la dalle, les mains jointes, s'absorbe dans une méditation que nul va-et-vient, nul bruit n'ont le pouvoir d'interrompre. J'aurais voulu voir son visage. A celui-là peut-être, dans ce lieu, j'eusse osé adresser la question qui m'obsède. J'ai attendu. Il n'a pas plus bougé que s'il eût été mort.

Dorénavant la ville de Reims m'apparaît séparée du reste de l'univers par une infranchissable barrière. Elle est aussi une nuit mate, où ne résonne aucun écho, où ne brille aucune lueur. Encore, elle est une prison, où la rigueur des règlements et la sévérité brutale des geôliers imposent silence au

plus bavard et font baisser les yeux au moins peureux. Ici s'affirme seule, règne et s'exalte la force colossale que représente l'armée allemande, cette armée qui, examinée dans son ensemble et scrutée dans ses détails, s'impose à notre étonnement. Tout en elle semble achevé. C'est une machine titanesque dont les pièces s'ajustent comme celles des appareils de précision. C'est toute une race façonnée avec un soin patient et jaloux, en vue d'une destination orgueilleuse : la conquête, la civilisation, l'assimilation de l'univers. Ce qui, en présence de cet organisme, déconcerte le plus l'esprit, c'est de constater le concours unanime et absolu qu'y ont apporté les peuples confédérés et la fierté que tous ces hommes, du plus humble soldat au kaiser, éprouvent à en faire partie. On sent qu'existe là un contrat tacite auquel les parties sont rivées par un intérêt individuel autant que mutuel. Et l'on s'étonne qu'un génie politique,érigeant en dogme unique la réalisation de la grandiose chimère, ait été assez puissant pour saisir ces peuples dans leur âme et dans leur corps, les adapter par toutes leurs fibres à son paradoxal projet de domination, et les envoûter au point de leur faire perdre l'individualité...

Jeudi 10 septembre. — Le bruit du canon se rapproche toujours; cependant, à travers l'air gris et lourd que bousculent des rafales de vent, il nous arrive plus intermittent, ce matin.

A force de se creuser la tête, la pensée et le regard s'hallucinent ; si bien qu'en face de la réalité on croit rêver. Ce n'est pourtant pas un rêve, ces apparitions de matériel de guerre emporté avec une vertigineuse rapidité vers le sud. Crinières au vent, des coursiers noirs ou roses, aux harnais plaqués d'argent et montés par des cavaliers fous qui les excitent sans trêve, galopent sur la chaussée, entraînant dans un fracas de tonnerre des éclairs métalliques, qui sont des canons. Des ronflements de moteurs, parmi de violents déplacements d'air et le sable envolé de la chaussée, les accompagnent. L'ouragan de bronze et d'acier disparu, arrivent, moins impétueux, mais aussi imposants, les convois de munitions que dépassent d'immenses automobiles à gradins remplies de soldats et que suivent des cuisines roulantes... Débouchant du faubourg de Paris par le pont de Vesle sur le canal, des masses d'infante-

rie rentrent dans Reims. En même temps, les rafales accourant du sud apportent la colère du canon. Voici que longeant les chantiers du Port, rentrent aussi des voitures d'ambulance. Quand leurs rideaux s'entr'ouvrent aux heurts du pavé, l'on voit des têtes, des bras sanglants et des corps flous. Des charrettes réquisitionnées, attelées de maigres chevaux et conduites par des paysans à pied, suivent les ambulances. Sur ces charrettes, des blessés ont été jetés les uns sur les autres, en tas ; on les croirait sans vie, s'ils ne se tordaient parfois dans des spasmes. Le lugubre convoi est fermé par une suite de camions sans ridelles, sur lesquels des couvertures grises moulent des formes rigides ; des pieds bottés dépassent les couvertures. D'où viennent ces cortèges de cauchemar, et où vont-ils... ? Je me rappelle qu'hier, à la nuit, des officiers du génie sont venus rafler dans les chantiers du Port les gros madriers qui serviront, disaient-ils, à rétablir le pont de Guignicourt, sur l'Aisne. Ils paraissaient très pressés. Personne n'osait les questionner, bien qu'ils s'exprimassent en français et qu'ils eussent un air aimable pour dire que la guerre est un grand malheur, qu'il y a de pénibles nécessités, mais qu'enfin la guerre est la guerre. Je rapproche cet incident de ce que je vois aujourd'hui.

L'après-midi, je me dirige vers la cathédrale. Rue Libergier, on ne passe pas. La rue Chanzy est barrée. J'oblique à gauche, par la rue du Théâtre, et essaye de prendre la rue du Trésor. Un monsieur, le commissaire de police sans doute, qui hier défendait les abords du Lion-d'Or, se précipite au devant de moi, les bras étendus, interdisant le passage ; la sueur perle à son front, sa voix s'étrangle lorsqu'il me dit : « On ne passe pas ! » Force m'est de monter la rue Carnot jusqu'à l'exquise cour du Chapitre, que je traverse pour gagner la rue du Préau. J'aperçois mon mari rue Robert-de-Coucy. Je le rejoins. Nous entrons à l'hôtel Métropole. Des officiers entrent, font résonner leurs éperons et leur sabre, jettent un ordre au garçon et sortent sans aménité. J'observe que lorsqu'ils sont présents, tout se tait. Les gérants de l'hôtel me chuchotent à l'oreille : « Chut, chut ! Nous ne savons ce qu'ils ont, mais certainement il se passe quelque chose. »

Au lieu d'aller à la cathédrale, dont je vois les abords garnis de troupes, je vais à l'hôtel de ville pour lire les communiqués

officiels allemands rédigés en français. Ces papiers annoncent qu'on se bat sur la Marne, sur l'Ourcq et sur l'Oise, et donnent des détails techniques, incompréhensibles pour nous, civils. Je reviens sur mes pas. La quantité de troupes circulant dans les rues est incroyable. Il y en a de toutes armes et de tous Etats allemands. Ce ne sont pas seulement les géants du nord aux yeux bleus et au poil roux, garde prussienne ou hussards de la mort; ce sont aussi les types du sud et de l'ouest, plus courts et moins blonds, Bavarois, Wurtembergeois, Saxons.

Les belles rues du Cloître et de l'Université, derrière la cathédrale, sont encombrées de chevaux attachés à des piquets de fer. On me dit que les cavaliers ont, la nuit dernière, couché sur le trottoir nu, devant leurs montures.

Je reviens par la rue de Vesle. Des autos s'entrecroisent, rapides comme des flèches. Sans souci de ce qu'ils pourraient écraser, leurs occupants, de vieux officiers pour la plupart, montrent des mines renfrognées que, du fond de leurs boutiques, les commerçants observent d'un air craintif et narquois. Rue Payen, l'entrepôt des tabacs a été mis à sac. Des gens du peuple sont massés devant la porte, d'où sortent des soldats portant des sacs de tabac à priser qu'ils déposent sur le trottoir. Puisant à pleins casques, ils jettent à la volée la poudre brune. Les femmes se bousculent pour la recevoir dans leur tablier; les hommes la ramassent à terre et l'emportent dans leur mouchoir ou dans leur casquette.

Vers le soir, au moment où la pluie se met à tomber, deux coups de feu retentissent du côté de l'avenue de Paris. On court, anxieux, aux renseignements. C'est un Rémois, un pauvre dément, qui a tiré à blanc, dit-on, en tous cas sans résultat. Aussitôt, sa maison par ordre est fouillée. L'homme n'y est pas trouvé; mais le feu est mis incontinent. Et, comme défense est faite d'éteindre l'incendie, la maison voisine brûle aussi.

Vendredi 11 septembre. — Toute la nuit, le roulement des convois et de l'artillerie, rentrant dans Reims par l'avenue de Paris, nous a tenus en éveil. Le jour venu, jour pluvieux, du seuil de notre refuge nous les voyons à notre droite franchir le pont de Vesle et s'acheminer dans la rue du même nom, inter-

minablement. Il passe à présent beaucoup d'infanterie, cependant que la canonnade du sud-ouest enfle, s'accélère et toujours se rapproche. On ne sait s'il faut se réjouir ou s'attrister. Une bataille dont Reims sera l'enjeu semble imminente. Des racontars contradictoires nous ne saurions conclure qui, des Français ou des Anglais, va essayer de nous délivrer. On n'ose seulement conjecturer ce que sera la bataille : Louvain et Dinant se dressent devant nos yeux.

Sur le Port, devant les chantiers, stationnent de grands camions automobiles où des soldats entassent de grosses pièces de bois qu'ils n'ont pas demandé la permission d'enlever. De chez nous, nous voyons dans les camions les chargeurs manquer du pied sur les bois rendus glissants par la pluie, tomber et se remettre debout sous les dures invectives et la cravache des chefs. Rue Payen, le pillage de l'entrepôt continue. Des gens passent devant les fenêtres, porteurs de tabac qu'ils offrent contre argent ou gratis ; d'autres s'indignent de ce que les Allemands saccagent sans raison pour cinquante mille francs de poudre à priser et seraient d'avis de leur faire un mauvais parti. On raconte que cette nuit, dans les cafés et les restaurants, des officiers ont réglé leur consommation à coups de cravache, que des négociantes ont été giflées et menacées de mort, que des soldats, dans les magasins, remplissent leurs poches et paient en injures. La population s'exaspère ; une rixe peut avoir lieu. Que se répètent les coups de fusil d'hier, et ce sera, l'attitude des officiers ne permet pas d'en douter, le pillage en grand, le massacre aveugle, l'incendie général, la destruction de la ville. Je n'ai plus qu'une idée : quitter Reims. Mieux vaut rétrograder jusqu'à Roche, se trouver en présence de cendres éteintes, que d'affronter ici l'horrible carnage !

Aussitôt le déjeuner, je me faufile vers l'hôtel de ville, afin d'y obtenir des-saufs-conduits. Dans le vestibule, de même que dans la grande salle de gauche, les Allemands, vautrés sur de la paille et des matelas, étalent leurs formes massives. Des agents de la police rémoise, auxquels j'expose ce pour quoi je viens, m'indiquent par signes le premier étage. Je monte et me trouve dans une vaste salle où, disséminés, plusieurs civils écrivent, assis devant des bureaux de fortune. Il y a dans cette salle des réfugiés, venus sans doute pour le même motif

que moi. On expédie ceux-ci vivement. Quand mon tour est arrivé, j'ajoute à ma requête une demande qui paraît embarrassante au scribe : « Serait-il possible, monsieur, de savoir au préalable l'état actuel du lieu où nous voulons nous rendre ? » Le scribe me renvoie à un autre scribe ; celui-ci à un troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'un d'eux consente à me répondre pour me remontrer l'impossibilité où la municipalité se trouve d'être pourvue de renseignements sur les localités envahies. En voyant ma contrariété, il me demande si un motif immédiat nous rappelle dans les Ardennes. Je réponds que non, et qu'ayant mon mari souffrant et un petit enfant avec moi, cela me met dans l'obligation de m'enquérir sur la sécurité de la route, ainsi que sur l'état des lieux où nous voudrions retourner. Mon interlocuteur réfléchit. « S'il en est ainsi, dit-il, croyez-moi, madame, remettez votre voyage à quelques jours. » Il ajoute à voix basse, confidentiellement : « Nous n'avons aucune nouvelle du dehors, mais vous voyez l'affluence insolite des troupes aujourd'hui. Ce qui se passe ic porte à supposer soit un piège tendu à l'armée française, soit une déroute allemande. A mon avis, la ville sera demain plus sûre que la route, et, si vous disposez d'un gîte à Reims, ne le quittez pas en ce moment. » Sur ces mots, une porte à côté s'ouvre, livrant passage à un officier. Vite, l'employé se remet à écrire sans lever la tête et sans plus s'occuper de moi.

Je regagne la maison. Pas moyen de traverser la rue Carnot encombrée de troupes ! De ce point élevé, la vue plonge jusqu'au pont de Vesle. Depuis ce pont, ce ne sont que masses allemandes s'avançant en rangs serrés et en ordre parfait vers le faubourg Cérès. Des cavaliers sont arrêtés sur les trottoirs, dos aux maisons, et forment comme une digue aux flots moutonnants de l'infanterie hérissés de pointes de casques et de canons de fusils. Pas un écart de mouvement, pas un cri superflu; seulement la cadence des pas, énorme, fatidique.

Par les rues transversales, sous la pluie, je me replie vers le Port. Je croise beaucoup de blessés d'aspect misérable, errant avec leurs pansements malpropres ; beaucoup de pansements traînent sur les trottoirs, obstruent les ruisseaux. Est-ce à croire que dans cette merveilleuse organisation l'élément humain, une fois hors de service, est délaissé? Ou bien le personnel sanitaire ne suffit-il plus au nombre grossissant des

blessés? Toujours est-il que les officiers, rencontrés dans leurs autos crottées plus rapides que jamais, ont l'air figé et irrité en même temps.

Quand je rentre, madame X... raconte à mon mari le fait suivant : Vers quatre heures, un chef de haut grade, ruisselant de pluie dans une auto paraissant avoir fourni une longue traite, est arrivé à l'hôtel de ville. Du haut des degrés, il a harangué la troupe campée sur la place. En l'entendant, les soldats consternés ont, selon un rite de circonstance sans doute, jeté d'un commun mouvement leurs calots à terre et craché en poussant des cris lugubres. A cette mimique les Rémois présents ont compris qu'il s'agissait pour les Allemands d'une mauvaise nouvelle.

La pluie continue à tomber à flots et le canon fait rage. Vers neuf heures, comme nous sommes à deviser sous la lampe, des coups sont frappés aux volets. Nous ouvrons. Des officiers préviennent qu'ils font charger des bois. Et en effet, de l'autre côté de la chaussée, sur le Port, un camion est déjà presque rempli. En dépit de nos instances pour la retenir, notre amie accompagnée de la bonne se dirige, lanterne à la main, vers le chantier. Au retour, elle nous fait part de ce que les Allemands lui ont dit. Demain sera une journée décisive pour Reims. Ne pas sortir de la maison, tenir fermés les compteurs à gaz et à électricité, et, au cas d'une bataille dans les rues, se terrer sans hésitation à la cave.

ISABELLE RIMBAUD.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Alphonse Séché : *L'Oreille sur le Cœur*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Sansot. — Louis Barthou : *Lamartine orateur*, 1 vol. in-8°, Hachette. — *Les Grands Ecrivains de la France. Lamartine : Méditations Poétiques, avec une introduction des notices et des notes par M. Gustave Lanson*, 2 vol. in-8°, 10 fr. chaque volume, Hachette. — *Le Livre Catholique : Pensées par Blaise Pascal*, 2 vol. in-18, Crès. — Francis Jammes : *Cinq prières pour le temps de la guerre*, 1 plaq. 1. 50, Art catholique. — Lucy Kufferath : *Saisons d'exil à Genève 1915*, 1 vol. in-16, Atar (Genève).

L'Oreille sur le Cœur. Ce livre de M. Alphonse Séché, achevé d'écrire lorsque la guerre éclata, est une sorte d'auscultation, d'examen de conscience où l'auteur s'analyse et parle au nom de ceux de sa génération, « les hommes de quarante ans ». Il exprime l'angoisse où se trouvait cette génération, « coincée », comme il dit, entre le passé et l'avenir. « Nous sommes nés timides, écrit-il, anxieux, sans décision ; nous sommes nés vieux. » Nous sommes « trop près de nos aînés et trop loin déjà des jeunes hommes. » Et, ces jeunes gens « nous énervent avec leur intransigeance, leurs affirmations et leur fameux goût de l'action ». Et M. Séché résume ce chapitre par cette phrase : « Réparer les fautes de nos aînés, réaliser l'espoir de nos cadets, a-t-il jamais été tant demandé à une génération ? »

Ces reflexions me paraissent justes, mais peut-être que ce qui aura le plus étouffé cette génération intermédiaire, c'est son admiration pour ses aînés, qui furent vraiment ses maîtres. On lui a demandé la même sagesse acquise, la même perfection à elle qui n'avait pas eu la joie de lutter et de vaincre. Nés vieux, en effet, ces « hommes de quarante ans ont accentué le criticisme, le scepticisme de leurs aînés, jusqu'à ses dernières limites. Il ne leur restait plus qu'à dogmatiser le doute : quelques-uns l'ont fait et continueront à le faire ; et, quoique ce soit là une besogne ingrate, dans une atmosphère de foi généralisée, ce ne sera pas une besogne inutile. Lorsque le flot de spiritualisme qui s'est levé au large aura roulé sa petite vague et jeté son écume, il reviendra se briser sur la borne ironique du scepticisme. Ce sera un nouveau repos ; puis la génération suivante se remettra à croire à quelque chose et se jettera dans l'action en méprisant la pensée. Nous jugeons toujours la vie comme si elle était immobilisée, éternisée en nous : « La vie s'écoule, écrit M. Séché, sans que nous ayons le cou-

rage et l'énergie de réaliser notre vérité, de l'aller puiser au fond de notre conscience. » Nous avons trouvé, au fond de notre conscience, une telle richesse de vérités contradictoires. Ce qu'il importe surtout de trouver, ce sont des vérités nouvelles et qui n'aient pas encore servi. M. Séché a compris cela : « La première chose à faire est de nous débarrasser des hommes et des idées d'hier. » Mais ce sont justement les jeunes hommes qui nous ont suivis qui ont réalisé cela, avec un très sûr instinct. Pourtant déjà M. Alphonse Séché échappe lui-même aux idées de sa génération ; chez lui perce une sorte de spiritualisme bergsonien, qui le fait participer aux nouvelles croyances, et presque à la phobie de l'intellectualisme, lorsqu'il écrit : « ... Parce que nous réfléchissons, nous ne comprenons pas... » Cette méfiance de l'intelligence et ce refuge qu'il cherche dans la conscience le rapprochent des jeunes hommes d'action et de foi d'aujourd'hui, et le désignaient pour être l'intermédiaire entre ces deux générations qui demain seront fraternellement soudées.

§

M. Louis Barthou, orateur subtil et insinuant, a consacré ses loisirs à réunir des documents inédits et à étudier la carrière de **Lamartine orateur**. Il nous soulignera, au cours de son volume, les merveilleuses intuitions prophétiques du poète, son sens précis des choses actuelles et futures. Lamartine ne fut pas qu'un très brillant orateur, mais encore un véritable homme d'Etat. Sa réputation de poète fit tort à l'homme politique :

Poésie et toujours poésie... écrivait-il lui-même...On me reléguait d'une voix unanime dans la région des chimères, on me renvoyait sans cesse à mes hémistiches. C'étaient « les carrières de mon esprit ». Il traînait derrière lui la prévention de poésie « comme un lambeau de pourpre qu'un roi de théâtre traîne en descendant de la scène dans la foule ébahie d'une place publique ».

Lamartine en vint à maudire sa muse et son génie, comme le dit M. Barthou : « La réputation du poète était trop grande pour lui permettre de se rapetisser. Il était prisonnier de sa gloire. »

On s'est souvent demandé si la politique n'était pas chez Lamartine une sorte de bovarysme, et s'il n'y a pas incompatibilité entre le rôle du poète et celui d'homme d'État. Le livre de M. Barthou répond à cette question et la résout en proclamant que l'incomparable génie oratoire de Lamartine a servi son génie politique. A Victor Hugo qui le félicitait de ses succès d'orateur,et songeant à sa propre ambition écrivait :

Vous serez aussi puissant à la tribune que dans vos vers ; et c'est le plus éclatant démenti qu'on puisse donner aux gens de peu de talent qui ne veulent pas que le génie se mêle des affaires et refusent l'intelligence à l'imagination...

Lamartine adressait cette réponse jusqu'ici inédite :

En attendant, il est possible, comme vous dites, que nous devenions députés. Tant pis pour nous : tant mieux pour nos commettants. Je crois que nous pensons bien. Nous voulons l'ordre et nous estimons la liberté. Nous respectons ce qui est respectable du passé : nous espérons ce qui est désirable de l'avenir. Nous savons surtout que la politique est une science expérimentale où les principes ne se jugent bien qu'aux conséquences. Avec cela nous serons, vous et moi, sur les mêmes bancs, amis de la religion de conscience et non de la religion de police, de la monarchie de raison et non de la monarchie de préjugés, de la liberté de Platon et non de la liberté de Marius. Mais qui sait si on vous enverra là-bas, vous et moi ? Il y a tel chambellan impérial barbouillé de phrases conventionnelles, et flattant la populace aux dépens du bon sens, qui aura souvent plus de chances que nous. Ne vous fiez pas tant à l'élection : regardez les académies.

Critique, déjà, du régime parlementaire, et des élections académiques.

On suivra dans le volume de M. Barthou toute la carrière politique de Lamartine, le développement de son génie oratoire et l'exposé de ses idées politiques et philosophiques. Je les trouve d'ailleurs résumées dans un discours — un discours électoral — qui n'a sans doute jamais été prononcé, et dont M. Barthou a retrouvé le texte écrit de la main du poète. L'idée qui hante son cerveau de poète et qu'il veut communiquer, flamme, aux autres cerveaux, c'est qu'il faut reprendre l'œuvre interrompue de la Révolution. Et nul peut-être ne s'est fait une idée plus belle et plus juste de ce qu'il appelle « la renovation européenne de 89 ».

Cet événement dont nous sommes trop près a été mal jugé jusqu'à nous. Qu'y a-t-on vu ? La chute d'un trône, l'inauguration d'une République, un nivellement du sol politique, une lutte terrible, à coups de crimes, entre une idée expirante et une démocratie qui se faisait place violemment dans le pouvoir, l'insurrection des classes opprimées, la révolte de la bourgeoisie, l'avènement du peuple !

C'était plus ! c'était l'insurrection des principes, c'était la révolte de la vérité, c'était l'avènement de la philosophie dans la politique.

La Révolution française n'est au fond qu'une grande philosophie en action. Elle date de Fénelon, de Montesquieu, de Rousseau, ou plutôt elle date du jour ou des génies conséquents s'aperçurent que la moralité qui préside aux rapports privés de l'homme avec l'homme pouvait présider aux rapports du peuple avec son gouvernement et des peuples avec les autres peuples. Cette philosophie devint religion sous la main de Fénelon, code sous la plume de Montesquieu, passion sous l'âme de Rousseau, action et puissance dans la parole de Mirabeau, fanatisme enfin dans le peuple qui la saisit comme une vengeance quand elle ne devait être qu'une justice et qu'un don !

Dans ce même discours, voici ce que dit le poète à propos de la paix

de la guerre, paroles qui peuvent s'appliquer aujourd'hui à otre démocratie pacifiste et au despotisme belliqueux des Allemands :

La Révolution de Juillet a conservé hardiment la paix. Elle a merveilleument compris en cela le sens de sa mission progressive : la guerre est à ncien régime, la paix est révolutionnaire, les hommes de la guerre sont s hommes de despotisme et d'aristocratie. Quel est l'élément qu'ils commment à la guerre ? C'est le peuple qui la fait avec ses impôts, son avail, ses enfants, son sang, sa vie. Quand on est embarrassé d'organiser e nation, on en fait une armée ; la victoire les décime ; ils étaient partis oyens, ils reviennent sujets et esclaves. La guerre est le secret des imissants : le sabre tranche tout, mais il supprime tout ; il y a cent fois as de mérites dans la paix...

... Cet esprit de la Révolution que Lamartine définit si lucidement , nous le retrouvons dans notre peuple, et dans nos armées actuel-. Nous ne faisons pas la guerre... nous faisons, comme nos antres de 89, la guerre à la guerre.

§

De Lamartine encore, voici, en deux volumes de la Collection s Grands Ecrivains, les **Méditations poétiques** par M. Gustave nson. Le critique a tenté de restituer à chacune de ces méditans l'atmosphère même où elles ont été composées, et il l'a fait avec tte sûreté que permet déjà le recul des années. Ses notes veulent ler à comprendre la genèse de ces poèmes, ce qui les rattache à la dition et ce qui constitue leur nouveauté et leur originalité. « Les pprochements que j'ai à dessein multipliés permettront, je l'esre, écrit M. Lanson, de distinguer ce qui dans les idées, les senents et l'expression n'était pas nouveau chez Lamartine, et de sir plus finement, là où elle est, la vraie nouveauté de cette poé-. » Cette poésie, en effet, dut son succès à ce qu'elle présentait sez de beautés traditionnelles « éprouvées et comme banales » pour pas rebuter le public. Mais elle apportait aussi une note qui vait jamais été entendue, une émotion qui n'avait jamais été expriе, et qui tremblait obscurement dans les âmes. Et c'est le rôle de crivain de génie d'être l'expression des sentiments encore informu- de son époque.

M. Lanson nous donne une liste des lectures de Lamartine de 1807 819 (on voit que c'est ici une critique sérieuse et qui n'a négligé cune enquête). On trouve dans cette liste, à côté des classiques ins et grecs, Molière, Voltaire et Montaigne (dont le scepticisme l'a s inquiété que rassuré), quelques livres qui semblent avoir troublé influencé sa jeune sensibilité : *Clarisse Harlowe*, *Ossian*, *la lvina* de Mme Cottin, *la Nouvelle Héloïse*, les *Nuits* d'Young s tombeaux et ses cyprès). Mais ce n'est pas dans ces lectures il faut chercher le levain de l'originalité de Lamartine. Il ne lut

en somme que les livres que tout le monde lisait à cette époque : c'est donc ce qu'il y ajouta de sa sensibilité, de son rythme intérieur qui constitua son génie. Le décor de somptueuse mélancolie dont il drapa son horizon n'est pas encore effacé, et c'est dans ce paysage lamartinien que beaucoup d'âmes continuent à situer leurs petits drames intérieurs.

On trouvera dans ces deux gros volumes chaque poème, chaque vers du petit bréviaire poétique, étayés par des lettres intimes, des notes critiques, historiques, et presque physiologiques. C'est là non seulement une étude de la poésie lamartinienne, mais encore une étude de l'arbre qui a produit ces fruits harmonieux et enchantés. C'est une édition que les poètes et les critiques, ces parasites des poètes, voudront posséder dans leur bibliothèque.

§

Je ne veux que signaler la beauté de cette édition du *Livre catholique* des **Pensées** de Pascal, en deux volumes. Ainsi présentées, les *Pensées* prennent un caractère d'éternité : on relira l'œuvre du grand philosophe qui a agrandi la religion et l'inquiétude humaine en la jetant, à la suite des mondes, dans l'espace. Plus que pour Nietzsche la pensée de la mort et d'une possible damnation éternelle fut pour Pascal la pensée la plus cruelle et la plus vivifiante, et donna une valeur intensive à sa vie, à ses sentiments et à ses idées. Les *Pensées* sont une œuvre si puissante que la foi s'y étaie et que le scepticisme s'y affermit.

§

La religiosité de Francis Jammes n'a pas cette envergure : elle vole au-dessus des vallées avec une certitude rafraîchissante. Voici, du poète de l'*Angélus*, **Cinq Prières pour le Temps de la Guerre**, qui sont d'une poésie certaine mais qui peut-être n'ont pas encore atteint la simplicité des hymnes du bréviaire : de la littérature y traîne encore ses nuages. J'imagine plus ardente et plus élancée la prière de la femme du soldat qui vit dans une perpétuelle angoisse :

... Je me suis évanouie entre ses bras, j'ai été radieuse à cause de son amour jusque dans les souffrances. Puisque le Seigneur est avec vous depuis que vous jouiez devant lui, avant qu'il préparât les cieux et bornât les abîmes, vous comprenez ce que me dure l'absence de mon mari bien-aimé.

Mais la langue de Jammes est toujours pure et belle, et ce parfum d'encens qui s'y mêle maintenant ajoute encore à sa sensualité mystique.

§

J'aime ces petits poèmes en prose : **Saisons d'exil à Genève** de Lucy Kufferath, qui cherche à reconstruire sous le ciel de

Genève, les paysages familiers de la Belgique. L'exilée assiste au cycle des saisons et nous dit ce que cette contemplation lui apporte de souvenirs et de regrets... mais à ces évocations s'associe l'image très finement notée, l'image et comme le visage de Genève, lumineuse de soleil ou pâlie par l'hiver, Genève « fraîche d'air et de lumière »... « Des arbres, des arbres ! Genève est comme un grand nid de pierre dans les arbres »...

JEAN DE GOURMONT.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

La chimie meurtrière. — On a répété souvent dans ces derniers temps que la chimie a renouvelé complètement les procédés de la guerre. C'est grâce à la chimie que la guerre moderne est devenue si meurtrière. Et il s'est trouvé que la science a prêté son concours à l'accomplissement des crimes les plus abominables.

La chimie tout d'abord fournit les explosifs, et est arrivée à augmenter d'une façon prodigieuse leur puissance. M. Job, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers, a consacré, dans la *Revue Scientifique* du 9 octobre dernier, une savante étude à *la chimie du feu et des explosifs*. J'en extrais ici quelques chiffres. Un kilo de nitroglycérine en explosant est susceptible de porter à une température de 3145° les produits de la réaction, et ceux-ci enfermés dans un récipient d'un litre exercent sur les parois une pression de 9220 kilogrammes par centimètre carré. Pour mesurer de pareilles pressions, les techniciens ont réalisé des appareils extrêmement ingénieux, sur lesquels je ne puis insister ici. Ce qui frappe dans une explosion, c'est la brusquerie avec laquelle elle se produit; mais il y a à distinguer divers degrés dans l'instantané, et c'est de ceux-ci que dépend la qualité du travail de l'explosif. Si on met le feu à l'extrémité d'un cylindre de poudre B, long de 10 centimètres, la combustion pourra durer 10 secondes à l'air libre; au contraire, un cylindre de coton-poudre comprimé peut disparaître dans un temps cent mille fois plus court. Au sein de l'explosif, l'explosion peut se propager avec une vitesse prodigieuse : à savoir environ 7000 mètres par seconde pour l'acide picrique pulvérulent.

L'étude théorique des explosifs n'est encore qu'ébauchée, mais depuis trente ans la question de l'utilisation de l'énergie des poudres, grâce surtout aux travaux de savants et ingénieurs français, a fait des progrès considérables. Et, dès le début de la guerre, les Allemands ont été frappés de la puissance de nos explosifs. Tandis que les canons qui avaient traversé le Rhin démolissaient les forts les plus puissants, nos trop rares obus semaient, en août et septembre 1914, la mort dans les rangs serrés de l'envahisseur, même à d'assez grandes dis-

tances du point d'éclatement. On voyait des groupes entiers d'hommes s'immobiliser, et mourir souvent en gardant l'attitude du combattant.

Le mécanisme de cette mort soudaine serait intéressant à analyser. Un obus qui éclate ne tue pas seulement en projetant des morceaux de métal qui déterminent, en pénétrant dans le corps des soldats, des blessures mortelles. Il agit encore en déterminant des oscillations formidables de la pression de l'air. Quand on jette un caillou à la surface d'une eau tranquille, on provoque un ébranlement qui se propage sous forme d'ondes circulaires; en un point déterminé de la surface, on voit une série d'ondes passer, et cette surface se soulever et s'abaisser alternativement. L'obus qui éclate produit les mêmes effets dans l'air, mais avec une intensité beaucoup plus grande ; en un point donné la pression de l'air augmente et diminue alternativement, passant parfois d'une valeur égale à 40 fois la pression atmosphérique à une valeur égale à une fraction d'atmosphère. Les tissus d'un être vivant qui subit de pareilles variations de pression présentent forcément des altérations qui peuvent entraîner la mort de l'être. Il se produit des éclatements des cellules, des vaisseaux... ; et il en résulte de curieuses anesthésies et paralysies, qui peuvent se dissiper dans la suite, mais aussi des cas de mort, sans aucune blessure apparente. On a reconnu que, suivant les circonstances, les mouvements ondulatoires provoqués par l'éclatement des obus se propagent surtout, ou bien suivant la direction verticale, de bas en haut, ou bien dans un plan horizontal, parallèlement au sol; dans le dernier cas, les dommages causés sont évidemment plus considérables que dans le premier. Mais le facteur le plus important est la puissance de l'explosif, puissance qui a atteint des valeurs inconnues jusqu'ici, dans les obus français.

On a soutenu que, pour en augmenter les effets meurtriers, les Allemands ont imaginé d'incorporer des poisons ou des corrosifs en leurs projectiles. Leurs obus contiennent couramment du phosphore. M. Victor Henri a publié, presque au début de la guerre, une intéressante note à cet égard (*Société de biologie*, février 1915). Dans les obus à shrapnells, les interstices entre les balles sont remplis par une poudre rouge violacé contenant jusqu'à 97 pour cent de phosphore, et il est bien rare que cette poudre n'adhère pas aux balles. Si, au moment de l'éclatement de l'obus, le phosphore ne s'enflamme pas, la poudre peut pénétrer telle quelle dans les plaies ; s'il y a combustion, c'est encore pire : des oxydes de phosphore empoisonnent la plaie et la rendent difficilement guérissable. Les cas d'empoisonnement par le phosphore du projectile ne sont certes pas très fréquents ; mais bien des nécroses des tissus, du foie en particulier, doivent être attribuées au phosphore introduit par les balles.

Ce n'est peut-être pas dans cette intention que les Allemands se sont servis du phosphore en leurs obus Mais il y a d'autres cas où leur dessein de faire souffrir inutilement les blessés est manifeste. La lecture d'un petit livre édité par Bloud, *la Chimie meurtrière des Allemands*, de Francis Marre, fournit des détails impressionnants à cet égard. Les Allemands avaient imaginé des appareils pour projeter sur nos troupes des liquides corrosifs, tels que l'acide sulfurique; d'autres fois, ils lançaient des grenades contenant du vitriol ou de la soude caustique. Heureusement les résultats n'ont guère répondu aux espoirs qu'ils fondaient sur ces pratiques abominables.

§

Dans les cours de chimie on effectue sous les yeux des élèves une expérience très frappante: on allume une mèche qui pénètre dans un mélange intime de deux poudres, l'une d'oxyde de fer, l'autre d'aluminium ; ce mélange devient incandescent et fournit au bout de quelques instants une température très élevée : plus de 3000°, qui fait fondre le fer ; le feu produit est d'une extinction difficile. Les Allemands ont utilisé ce mélange, la *thermite*, comme agent incendiaire. Ils en font des pastilles, pour mettre le feu aux maisons. Les bombes que leurs zeppelins jettent sur les villes ouvertes, les écoles, les hôpitaux et les églises, contiennent en un cylindre central de la poudre d'aluminium, mélangée à de l'oxyde de fer, avec une petite quantité d'oxyde de cuivre ou de bioxyde de manganèse, c'est-à-dire de corps qui cèdent facilement leur oxygène; l'allumage se fait par une amorce à percussion. Le cylindre de thermite est placé dans une boîte tronconique en tôle perforée, contenant des matières résineuses très inflammables et recouverte d'une corde enroulée, toute imprégnée de goudron. Au fond de la boîte se trouve un récipient empli de phosphore blanc. C'est là une machine douée d'un grand pouvoir incendiaire et fort dangereuse.

On sait que les Allemands n'ont pas hésité à recourir à des jets de liquides enflammés. Ceci nous ramène aux méthodes de combat des temps primitifs ; pendant longtemps, le feu a été un moyen d'attaque et de défense, mais son emploi a été condamné formellement par la Convention de la Haye. Malgré cela, on a trouvé des notes du quartier général allemand, datées de 1914, qui réglementaient l'emploi des projecteurs de flammes. La *Revue Scientifique* du 8 juillet dernier décrit une attaque récente d'après un témoin.

Les assaillants jettent d'abord, à environ 25 mètres en avant d'eux, des pétards qui prennent feu en touchant le sol et brûlent pendant une ou deux minutes. Le jet du *flammenwerfer* est alors dirigé sur ces foyers isolés qui, se trouvant alimentés par le pétrole, s'élargissent progressivement jusqu'à se rejoindre, formant ainsi, en se réunissant, un rideau continu de flammes qui s'élèvent à peu près à un mètre de hauteur. Pendant que ce

rideau de flammes est alimenté, une autre équipe d'incendiaires s'avance et lance de nouveaux jets, sous une très forte compression. Le pétrole ainsi projeté traverse alors la nappe de flammes, s'y enflamme à son tour et, poursuivant sa trajectoire en longue gerbe de feu, vient s'abattre dans la tranchée visée, où elle brûle tout ce qui est combustible et la rend intenable.

Les médecins du front ont décrit les atroces blessures causées par ce procédé digne des pires sauvages. Pendant longtemps, les alliés ont hésité à s'en servir comme représailles ; mais, même les plus humains parmi nos combattant réclament maintenant l'emploi de notre « pompe à griller les boches », très efficace, paraît-il.

§

Les gaz asphyxiants : là encore les Allemands n'ont fait que reprendre une idée fort ancienne. 189 ans avant Jésus-Christ, lors du siège d'Ambracie, rappelle M. Fr. Marre, deux armées se rencontrèrent à la jonction de leurs sapes respectives, et se battirent à six pieds sous terre ; bientôt les Ambraciens imaginèrent de brûler des substances dégageant d'épaisses fumées âcres, qui forcèrent les assaillants à se retirer. Tite-Live rapporte des faits analogues. Au Moyen-âge, la « fumée de soufre » fut employée. Les peuples modernes ont considéré que ce sont là des armes indignes d'hommes civilisés, ce qui n'a pas empêché les Allemands de s'en servir, malgré des engagements solennels. D'ailleurs, on sait que très rapidement, nous avons trouvé des moyens très efficaces de protection contre les nuages de chlore, de brome, d'hypoazotide, d'anhydride sulfureux, de formol... envoyés par les Allemands dans nos tranchées, et que les gaz que nous fabriquons maintenant valent les leurs, et au delà.

Ceci ne fait pas l'affaire des Allemands : de l'autre côté du Rhin, on n'admet guère les représailles ; les Allemands ont le droit d'aller bombarder des villes ouvertes, des stations balnéaires, et de couler des navires, comme le *Lusitania*, mais ils nous refusent le droit de représailles. N'ont-ils pas considéré, au moins au début, la guerre contre la France comme une sorte de guerre coloniale, d'extermination d'un peuple inférieur par rapport au leur, et incapable de se défendre ? Et le fils du maréchal von der Goltz, officier lui-même, n'a-t-il pas écrit : « Mieux vaut laisser mourir de faim et de misère cent femmes et cent enfants ennemis que de laisser souffrir, même un instant, un soldat allemand » ? D'ailleurs, pour le maréchal lui-même, « les engins les plus meurtriers étaient les plus humains ».

M. Rigaut, le distingué chimiste, rappelait récemment que, en 1797, Fulton présenta à l'amiral français Dacres un nouvel engin de guerre destiné à transporter sous les navires les mines chargées de poudre noire, en vue de les faire sauter. Dacres refusa de s'en servir en exprimant son mépris « sur cette méthode lâche dont les pira-

tes et les corsaires pouvaient peut-être se servir, mais qui était trop vile pour les marins de la flotte française. » De même, l'amirauté anglaise estima l'emploi des mines sous-marines un procédé inhumain et sauvage. Hélas, les Allemands n'ont guère de pareils scrupules, et nous sommes au xxe siècle !

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La guerre : La situation générale. — Abel Lefranc. *Un réformateur militaire au XVIe siècle. Raymond de Fourquevaux*, in-8, Champion. — Judith Cladel : *Le général Galliéni*, in-18, Berger-Levrault. — G. Bonnal : *Les Conditions de la guerre moderne*, in-18, De Boccard. — Lieutenant Caillet : *Le nouvel Officier d'Infanterie en guerre*, in-18, Berger-Levrault. — Mad. Juliette Adam : *Le général Skobelef*, in-18. — Crouvezier : *La guerre aérienne*, in-12, Berger-Levrault.

Les événements suivent, depuis quelques semaines, sur le théâtre de **la guerre**, une marche méthodique, dont l'issue a toutes les apparences de nous devenir nettement favorable. La lenteur avec laquelle ces événements évoluent tient sans doute aux seules méthodes employées. Souhaitons que celles-ci soient efficaces et qu'elles puissent suffire à déterminer la rupture d'équilibre à notre profit. Mais cette rupture d'équilibre ne pourra se produire avant que la pression ne se fasse sentir presque simultanément, sous la forme d'une suite d'offensives échelonnées sur une période de temps très courte sur tous les points du front. Il est à espérer qu'elle ne tardera plus à se manifester sur le point qui paraît le plus sensible : le front des Balkans. C'est une nécessité politique autant que stratégique d'interrompre les communications des Puissances centrales avec l'Orient. Il semble que tout le monde soit d'accord aujourd'hui pour reconnaître une vérité aussi élémentaire ; nul ne conteste que les forces réunies dans la presqu'île de Chalcidique par les Alliés ne soient en mesure de modifier de fond en comble la situation qui se prolonge depuis dix mois au détriment de nos intérêts les plus graves. Alors ?... Nous n'avons, pas plus que d'autres, la liberté de parler. Laissons donc ce sujet. Voici quelques livres, avec lesquels je suis bien en retard, dont il sera réconfortant de parler.

§

Pour nous prouver que chaque homme, dans sa spécialité, peut travailler utilement aujourd'hui à donner une trempe nouvelle à l'esprit public, M. Abel Lefranc, professeur au collège de France, vient de nous donner une contribution tout à fait curieuse sur les origines de nos institutions militaires : **Un réformateur militaire au XVIe siècle, Raymond de Fourquevaux.** J'ai lu cette étude avec un double plaisir, d'abord celui de m'instruire, car j'avoue que la belle figure mâle et énergique qui vient ainsi d'être mise en lumière

m'était inconnue ; puis j'y ai pris celui qu'on éprouve à vérifier, parmi les réflexions d'un autre, le bien fondé de quelques idées auxquelles on attache soi-même une haute importance. C'est un appui et un réconfort pour l'esprit que de retrouver dans le passé de sa race, à de lointaines années en arrière, un homme dont la pensée correspond intimement à nos aspirations et à nos sentiments les plus modernes. Peut-être est-ce là la marque à quoi l'on reconnaît le véritable génie ? Raymond de Fourquevaux nous laisse, à distance, une impression d'équilibre et de force incomparable ; il appartient à cette race de serviteurs de l'Etat qui travaillèrent à accroître sa grandeur avec autant de passion soutenue que d'indépendance dans l'esprit. Je ne veux pas diminuer le plaisir que l'on prendra à lire l'étude de M. Abel Lefranc, en retraçant ici les étapes d'une existence si prodigieusement remplie, et qui a été si lumineusement résumée. Je veux m'en tenir simplement à dégager des *instructions sur le faict de la guerre*, l'essentiel de la pensée militaire de leur auteur et montrer ainsi que l'essence de la guerre, telle que l'ont comprise une catégorie d'hommes qui semblent avoir été désignés pour la bien conduire, n'a jamais varié. A une époque où nos institutions militaires n'étaient encore qu'à l'état d'ébauche et où le fond de nos armées n'était constitué que de troupes mercenaires, R. de Fourquevaux a eu, sans doute le premier, la conception d'une armée nationale. Il en a esquissé l'organisation jusque dans les détails, et aucune des grandes questions qui s'y rattachent, recrutement, éducation des troupes, armement, etc., n'a été traitée par lui sans y apporter une solution adéquate. Seul a pu acquérir une expérience aussi consommée un soldat de métier, qui a longuement vécu au milieu des troupes, qui les a éprouvées et maniées et qui sait admirablement de quelle manière elles réagissent suivant la qualité de la main qui les conduit. Le fils de R. de Fourquevaux a pu dire du livre de son père, dans un langage aussi énergique que pittoresque, « qu'il avait été conceu à cheval et escrit l'épée à la main ». La place me fait défaut pour en citer de nombreux extraits ; ils montreraient que l'homme qui l'a rédigé fut bien, comme le dit M. A. Lefranc, « un véritable précurseur des conceptions et des méthodes modernes dans l'art de la guerre ». Je me bornerai à une seule citation ; elle suffira à faire découvrir en lui le véritable esprit de l'homme de guerre. En préface de son livre, il déclare « qu'il ne s'y occupera pas de la défense des places fortes, car il suppose que l'armée qu'il dressera sera toujours si forte qu'elle ne sera jamais contrainte de s'enserrer en parc où elle puisse être assiégée *et qu'elle sera telle qu'elle assiégera et pourra assaillir toutes les autres* ». La plus forte tête de l'Académie de guerre de Berlin, paraphrasant de nos jours la mission de l'armée germanique, ne s'exprimerait pas autrement. C'est

vraiment un plaisir rare que de retrouver une pensée aussi forte, qui a conservé justesse et verdeur, dans cette langue savoureuse du XVIe siècle, avec un vocabulaire technique d'une richesse incomparable. L'historien de nos institutions militaires ne sera plus libre désormais de négliger Raymond de Fourquevaux. Il fut plus qu'un précurseur; il fut un homme de guerre complet, ayant le sens de ce qu'on a appelé la partie divine de la guerre. En le désignant comme un simple précurseur, on court le risque d'apporter des limites à son génie naturel. Il n'y a, d'ailleurs, à vraiment parler, ni conceptions ni méthodes modernes, quelle qu'en soit l'apparence, dans l'art de conduire la guerre. Ce qui était vérité il y a quatre siècles l'est encore aujourd'hui. Il faut, pour bien conduire la guerre des esprits de la trempe de R. de Fourquevaux, qui possèdent une rare force d'âme comportant l'acceptation délibérée des responsabilités, et plus de caractère que de science. Avec de telles qualités chez un chef, le reste vient par surcroît.

Je me fais un plaisir de signaler en outre un article de l'éminent professeur au Collège de France, paru dans *Foi et Vie* (n° 18), sur le *Patriotisme en France au temps de la Renaissance*. De telles études, en montrant les admirables assises de la grandeur de notre pays, coopèrent à l'union des âmes en un tel moment.

§

A une époque où tout ce qui se rapportait à l'organisation de nos forces militaires exigeait une intelligence avertie et un doigté spécial, le général Galliéni fut un des officiers les plus complets qu'ait connus notre armée. Soldat dans la plus haute acception du mot, homme d'action incomparable, esprit réfléchi, d'une culture générale fort étendue, d'une droiture et d'une loyauté irréprochables, il eut toutes les grandes qualités du chef et du citoyen. Mad. Judith Cladel vient de lui consacrer une étude, — **le Général Galliéni**, — pleine d'une admiration respectueuse, et il est assez touchant, en même temps qu'inattendu, que ce premier hommage à sa mémoire soit l'œuvre d'une femme.

La vie du général Galliéni est un merveilleux exemple de l'action continue de l'intelligence la plus haute, secondée par une volonté indomptable. Elle offrirait, pour notre jeunesse, une richesse d'enseignements incomparable. L'heure est trop pressante pour suivre cette existence à travers ses étapes d'Afrique, du Tonkin et de Madagascar, où partout il laissa derrière lui une œuvre durable. Je sortirais d'ailleurs ici de mon sujet. Il faut se borner pour aujourd'hui à mettre en lumière le rôle qu'il joua à l'heure de crise la plus redoutable que notre pays ait traversée, dans les premières semaines de la guerre actuelle. Le général Galliéni avait été nommé le 26 août 1914 gouverneur militaire de Paris. Le 2 septembre, le Gouvernement quittait la

capitale à l'approche des armées ennemies. Le gouverneur de Paris se trouvait désormais investi d'un rôle de tout premier ordre. Mais laissons Mad. Judith Cladel nous résumer cet épisode, sinon inédit, du moins peu connu :

Dans la soirée du 3 septembre, les officiers d'Etat-major du Général observent que l'aile droite allemande semble abandonner la direction de la capitale. Le général Galliéni en avertit aussitôt par téléphone le Général en chef. Or, celui-ci a décidé de reculer jusqu'à la Seine, et d'arrêter ses troupes sur la ligne Pont-sur-Yonne-Joinville par Nogent-sur-Seine et Arcis-sur-Aube. Il est circonpect : il pèse les chances et les forces en jeu. Galliéni, lui, joint à la froideur du tacticien le coup d'œil du stratège, la brûlante inspiration de l'artiste. Il presse à nouveau le Général en chef, il le pousse à saisir au vol l'instant propice. Dans la journée du 4, il a trois entretiens avec lui par téléphone. Dès le 5, à midi, sur les ordres du Gouverneur de Paris, datés du 4 au matin, la 6me armée, dite de Paris, qui sent derrière elle, excitant suprême ! la ville immortelle, sa ville, pour qui il faut mourir et vaincre — la 6e armée s'ébranle des environs de Dammartin dans la direction de l'Ourcq...

On sait le reste.

Le général Bonnal, qui vient de réunir en volume, sous le titre : **Les conditions de la Guerre moderne**, ses articles parus, si je ne me trompe, dans l'*Intransigeant*, confirme le récit de Mad. Judith Cladel, en citant le texte de l'ordre adressé par le général Galliéni au commandant de la 6me armée, le 4 septembre à 9 h. du matin. Le rôle primordial du général Galliéni, à cette heure critique, est donc nettement mis en lumière. Il eut le désintéressement de ne pas s'en prévaloir. Du livre du général Bonnal, où se retrouve encore la netteté de pensée de l'auteur de *la Manœuvre de Saint-Privat*, je ne veux retenir que les lignes suivantes. Elles priment tout le reste :

Il nous faut songer plus que jamais, à notre propre offensive, qui sera menée sur le front occidental en vue de faire brèche dans les lignes allemandes, et, par ce moyen, de retrouver la guerre de mouvement...

Et plus loin :

Pour abréger une guerre déjà trop longue, il n'est pour les alliés qu'un moyen : c'est l'offensive générale sur tous les fronts. Cette offensive générale comportera des offensives particulières et simultanées.

Toute notre conviction du succès repose sur cette initiative; si nous nous trompons, contre les croyants du blocus et de la guerre d'usure, nous nous trouverons au moins en bonne compagnie.

§

L'exercice du commandement, aux derniers échelons de la hiérarchie, dans ses rapports journaliers avec la troupe, est souvent chose difficile et délicate. Aujourd'hui plus que jamais, avec le développe-

ment du sentiment de l'individualité chez les plus humbles, il exige des qualités natives ou acquises à force de volonté et de conscience. M. le sous-lieutenant Caillet réduit à l'inaction à la suite d'une cruelle blessure, a consacré ses loisirs d'hôpital à méditer sur la grave question d'obtenir de ses subordonnés l'obéissance confiante et joyeuse, et il nous livre le fruit de ses méditations dans un opuscule, rédigé avec simplicité, sous le titre : **Le nouvel officier d'Infanterie en guerre**. M. Caillet indique comme les vertus cardinales de l'officier : la culture générale, la conscience et l'énergie. La culture générale met à même « de sortir du cercle étroit où les règlements militaires ont une tendance apparente à nous enfermer. Elle seule permet de comprendre que le mot discipline n'est nullement exclusif d'initiative et d'intelligence. » Avertissement précieux à entendre, aujourd'hui que la multiplicité des moyens de communication entre les divers degrés de la hiérarchie tend à mécaniser les échelons inférieurs, en tuant en eux tout esprit d'initiative. La conscience ou le caractère est le don le plus précieux qui soit imparti à ceux dont la mission est de commander. Mais c'est un don qui ne s'acquiert pas ; et il est déjà difficile pour ceux qui l'ont reçu de ne pas le laisser s'amoindrir. M. le lieutenant Caillet tourne la difficulté en ne nous parlant que de conscience, qui peut se cultiver et fournir une règle inflexible de vie. Son expérience acquise au contact de la troupe lui permet d'énoncer des conseils simples, à la portée de tous, sur la faculté de se faire obéir. Il faut, recommande-t-il, s'efforcer de comprendre la mentalité de ses hommes, s'employer à les éduquer, à opérer une véritable refonte des caractères. Inspirer confiance et se faire aimer. Dans la vie des tranchées, l'officier ne doit pas oublier qu'il est épié par ses hommes ; tous leurs regards convergent vers lui. Il doit toujours se présenter à eux comme un exemplaire d'humanité supérieure.

Mme Juliette Adam, dont le patriotisme a été si actif, si agissant, si persévérant, vient de rééditer la monographie qu'elle avait écrite sur le **Général Skobeleff** en 1886. Elle la réédite en souvenir de la haine que le Général avait voué aux Allemands. Si incomplet que soit ce « portrait », brossé à larges touches, il est curieux à connaître. Quel dommage que le Destin n'ait pas mieux situé dans le temps les magnifiques existences de Skobelef et de Dragomirof ! Quel appoint leur tempérament passionné n'eût-il pas apporté à la cause des Alliés !

Dans la collection des Pages d'histoire, **la Guerre aérienne** de Crouvezier contient l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur le rôle actuel de l'aviation militaire.

JEAN NOREL.

LES JOURNAUX

A la gloire des morts de la guerre (L'Eveil, 12 juin, 1 juillet, etc.) — *Un nouveau poète grec : Costis Palamas* (L'Opinion, 15 juillet).

M. Jean Ajalbert s'est demandé, dans l'**Eveil**, comment honorer dignement et de façon durable le sacrifice obscur de tous ceux qui sont tombés avant qu'un rayon de gloire les ait effleurés. On a proposé, dit-il, des publications de toutes sortes, qui ne sont pas à la portée de tous, et « il y a des douleurs fières qui refusent de s'inscrire dans les annuaires ». Déjà la *Reconnaissance nationale*, que préside M. Richepin, a entrepris de glorifier les soldats morts à l'ennemi au moyen de tableaux d'honneur composés par M. J.-B. Belloc, sculpteur militaire (sic), offerts aux communes de France et des colonies.... Mais voici le projet plus simple et plus beau de M. Ajalbert. Laissons-le l'exposer lui-même :

J'ai rêvé d'un inventaire indélébile...

C'est à la pleine lumière, dans le vent et le soleil où ils sont, nés où ils ont vécu, où ils se sont battus, que doivent survivre, par des nomenclatures héroïques, nos Morts sanglants de tout à l'heure, d'aujourd'hui, de demain. Il faut que, à travers les siècles, leur image formidable obsède la Postérité trop encline à l'oubli. Il faut que, à travers le Travail et le Plaisir, nos descendants soient contraints à se souvenir. Il faut que le pâtre, conduisant les bêtes aux champs, s'arrête à épeler les noms sublimes du terroir, incrustés au porche de la chapelle, à la fontaine, au champ de foire. Il faut que la mousse de nos rivages apprenne au *Calvaire* du chemin, ou sur la *jetée* du port, la liste grave des anciens, partis pour les frontières, d'où ils ne sont jamais revenus. Il faut que le citadin, gravissant les marches d'un théâtre, ait à donner une pensée aux concitoyens dont la fin a dépassé en beauté, et en horreur, dans la réalité, toutes les fictions de la scène...

Le moyen n'est pas compliqué. Et quelle splendeur, que cette évocation du sursaut prodigieux de la Patrie, par ces ex-voto des rues et des sentiers de toute la France! Comme les croix frustes perpétuent aux campagnes l'aspect religieux du passé, les inscriptions répétées du nord au midi, de l'est à l'ouest, créeraient à tout le territoire une ambiance morale nouvelle ; elles ponctueraient d'une saine rudesse la douceur trop fréquente de nos paysages ; elle rediraient, maintiendraient l'union sacrée, par le voisinage, dans l'épreuve, du riche et du pauvre, du curé et de l'instituteur, du châtelain et du bouvier... De l'indulgence, de la pitié sociales persisteront pour les fautes et les détresses, qui se couvriront d'un nom anobli par le trépas superbe.... Des noms, des dates, et l'endroit fatidique... Tout à l'alignement d'égalité, comme dans le rang... Tout de même, quelque signe distinctif pour les enfants qui n'ont pas attendu leur tour... Non, ne craignez pas que l'existence soit assombrie de ce rappel à l'Histoire. Nulle tristesse n'émanera de cette confrontation journalière du présent avec le passé, — après quoi la vie ne peut apparaître que plus chère à vivre, à qui serait tenté d'en médire, pour ses pâles et faibles misères quotidiennes !

. . . .

Quelle province manquerait de la pierre ou de l'airain nécessaire que chacune accommoderait selon son génie propre? Trois noms de braves, d'un canton perdu, tracés au flanc d'une roche, au parapet d'un pont, dans quelque solitude des bois ou de la montagne, prêteraient à la lecture émouvante du voyageur autant que les milliers aux parois d'une cathédrale ou d'un monument de chef-lieu. Et quand il n'y en aura qu'un, de quelque bourg de chaume et de pisé où ne saurait apparaître convenablement l'humble dénomination, — qu'on la taille à la borne de la route : elle aura le salut du chemineau, à qui la réflexion fera l'étape moins dure...

La *Dette nationale* doit être inscrite à tous nos horizons, — payable à vue, à tout instant, sans s'effacer jamais. Des pancartes affichées dans quelque salle reculée ne sauraient suffire à rafraîchir les mémoires négligentes, à exalter les imaginations débiles.

L'idée de M. Ajalbert a soulevé de nombreuses adhésions, mais parmi toutes les réponses d'écrivains et de poètes je choisirai celle-ci de Willette, qui élargit la question et se méfie déjà des marbriers officiels.

L'autre jour, à la station Saint-Lazare du Nord-Sud, dans la Rotonde, au moment d'en sortir par la porte Caumartin, je laissai passer la foule pour m'arrêter devant une pancarte encadrée et je vis que c'était la liste glorieuse des employés du Nord-Sud tués à l'ennemi jusqu'à aujourd'hui !... cependant que les voyageurs sortant ou entrant, affairés, passaient sans y prêter la moindre attention ! Et moi, pour m'informer, je stationnai plus d'un quart d'heure, devant cette émouvante pancarte, mais je suis resté solitaire !

Il est vrai que cette pitoyable affiche, bien qu'illustrée d'une trop froide image, n'était qu'en carton... Mais, crois-tu, mon vieil et cher ami, si elle était en marbre, qu'elle attirerait davantage l'attention du passant moderne, c'est-à-dire de l'homme abruti par le téléphone, par le métro, par le bridge, par le cubisme, etc., etc...

Pour que le nom d'un bon citoyen ou d'un héros ait la chance d'être lu et retenu, il faut que, sur une toute petite plaque de zinc, ce nom soit peint en lettres blanches sur fond d'azur ; étant alors celui d'une rue ou d'un boulevard, ce nom aura la chance d'être vu et retenu, du moins par nécessité.

Il a fallu quarante années d'obscurantisme scolaire, mondain et politique d'où nous ne faisons que de sortir, à la lueur de l'incendie de nos villages et de nos plus vénérés monuments, pour trouver extraordinaire l'effort et le sacrifice patriotiques qui sauvent la France !...

Mais cet héroïsme, qui n'est pas un fait nouveau pour ceux qui connaissent l'Histoire de France, mérite d'être consacré par un Art digne de sa beauté.

Que l'Etat ne se *dépaêche* pas de commander le chef-d'œuvre qui doit immortaliser la Victoire et la mémoire des braves qui l'auront remportée, à son entrepreneur-marbrier officiellement trop fécond... Hélas !...

Un pays qui a enfanté tant de héros doit posséder, à nouveau, un Rude

capable de remplacer les trois médiocrités d'Etex par trois sculptures qui seraient les jumelles de *La Marseillaise*.

Je rêve aussi d'un temple élevé à la mémoire de nos généreux morts : il serait, à l'extérieur, ceint d'une frise sculptée où seraient représentées toutes les armes et toutes les spécialités (1) qui ont participé à cette guerre. A l'intérieur les principales phases de cette épopée seraient célébrées par la fresque, par la tapisserie et par le vitrail. Sur l'autel de la Patrie dressé dans ce temple, serait placé un livre d'or contenant toutes les citations au régiment, à l'armée, les noms des martyrs, et aussi les crimes et les infamies des Allemands, dont lecture serait faite, à haute voix, les jours anniversaires.

Le groupe de sculpture qui surmonterait l'autel de la Patrie serait une *Mater dolorosa !*

Oui, il faudrait que tous les artistes participent à l'ornementation de ce temple : des peintres, des sculpteurs, des artisans du vitrail et de la tapisserie. Ce serait le temple de la fièvre et du souvenir. Quelle occasion de demander à Rodin, non pas seulement quelques groupes de marbre, quelques merveilleux symboles de la Douleur, mais le plan général de ce temple, et de grouper autour de lui, sous sa direction, une pléiade de vrais artisans. Si c'est le sentiment qui crée les œuvres de génie, quel artiste ne se sentira pas soulevé par une idée à la fois religieuse et esthétique?

Et, quoique Willette n'ait jamais songé à s'intituler peintre « militaire », nul mieux que lui ne saurait rendre l'émotion de cette épopée dont il parle.

Mais revenons, avec M. Edmond Rostand, à l'idée première de M. Ajalbert, que le poète appuie de toute son autorité.

Paris, 28 juin 1916.

Je pense comme vous, Ajalbert, et qu'aucun de ces noms ne doit être oublié. Est-ce possible, quand ils sont innombrables? Oui, à la condition de les disperser, et de n'en vouloir mettre que quelques-uns dans la mémoire de chaque Français. Pas de listes longues, dont on ne lit bientôt que les premières lignes. Mais de courtes strophes de noms, qu'on embrasse d'un coup d'œil et qu'on retient d'un serrement de cœur. Au temple qu'on ne visite que solennellement je préfère un laurier tellement effeuillé que chacun en puisse garder quelques feuilles à l'usage de sa religion quotidienne. Un petit groupe de noms, précédé de cette formule : *Sont morts pour nous*... Voilà ce qui devrait frapper nos yeux à chaque instant. Qui donc a jamais connu les trois cent quatre-vingt-quatre noms inscrits sur l'Arc de Triomphe? Nous ne voulons plus d'interminables nomenclatures gravées hors de la vue, et jeter notre gloire aux hirondelles. Morcelons notre Arc de Triomphe pour que ses fragments répandus puissent être épelés dans l'humble habitude de la vie. Trois mots qu'on lit chaque jour en passant, on les sait forcément par cœur. Et c'est cela qu'il faut : que chaque Fran-

(1) Les infirmières comprises (aussi belles dans une frise que les vierges du Parthénon).

;ais sache à jamais par cœur quelques noms, adopte machinalement quelques mémoires. Il faut que le plus obscur soldat sache, en tombant, qu'il aura son nom sur la muraille, à un endroit net et détaché, où les yeux pensifs le chercheront, d'où le recevront les yeux distraits. De cette manière, ous les morts sont sûrs de vivre, puisqu'on ne meurt que lorsque le nom 'efface; et tous les vivants sont sûrs d'être animés par quelques morts, car oute l'âme est dans le nom, et lorsqu'on dit Psyché le papillon est là.

Pour moi, ce que je préférerais, — j'y ai souvent songé, — c'est qu'on ravât les noms des héros morts sur toutes les maisons où ils vécurent. Ce erait la façon la plus logique et la plus simple de briser, sur toute la surace du sol, l'immense litanie en brefs « Souvenez-vous ». Nos maisons, qui ont signées par ceux qui les ont construites, seraient ainsi contresignées ar ceux qui ont empêché qu'elles ne fussent détruites. Et l'architecte cherherait avec amour une place pour le nom du sauveur. Alors de médiocres lâtres rayonneraient; et, dénués d'inscriptions, des marbres seraient moins iers.

Certes, on pourra aussi graver le nom sur la paroi de l'atelier où fréuentait le héros, du bureau où il allait écrire, sur la barrière du champ u'il labourait, sur une dalle du jardin qu'il faisait fleurir. Mais la maison, a maison d'abord! Qu'il brille au fronton de la porte ou sur la pierre du euil, le nom de l'habitant qui s'est fait tuer pour qu'on puisse continuer de ortir et d'entrer! Et chaque fois qu'on sortira ou qu'on entrera, pour le onheur ou pour le travail, on lira le nom d'un de ceux grâce auxquels on eut encore travailler ou être heureux. Et s'il en est,de ces héros, qui soient iés à la belle étoile, et qui, n'ayant jamais dormi sous un toit, se soient fait uer pour défendre le toit des autres, que les noms de ceux-là soient imprinés sur la face des plus magnifiques demeures!

Sont morts pour nous... Et que la muraille, en chantant la gloire, se asse pardonner par le soleil d'avoir hurlé la publicité. Il n'y aura plus de ue qui ne mèle à ses passants des fantômes obstinés. Nous ne pourrons evivre qu'après avoir organisé cette obsession. Nous n'avons plus droit u'à une vie bourrelée de reconnaissance.

Tel est mon sentiment, Ajalbert. Et si glorieuse que soit la Malmaison, e sais de quel nom s'enorgueillira une de ses pierres.

Tout vôtre.

EDMOND ROSTAND.

Il ne faudrait tout de même pas laisser croire que cette assurance 'une inscription puisse être une excitation à l'héroïsme ou un paienent du sacrifice : « Il faut que le plus obscur soldat sache, en tomant, qu'il aura son nom sur la muraille... » Héroïsmes et sacrices sont au-dessus de cela, et ce qui fait même leur plus grande eauté, c'est qu'ils ne demandent rien.

§

Dans **l'Opinion**, M. Alexandre Mavroudis nous fait connaître œuvre nouvelle de Costis Palamas, « le plus grand poète de la rèce moderne ».

Aux armes ! En avant, debout, des ailes !
Abandonnez les lits de laurier
Qui n'ont pas encore eu le temps d'être marqués
Par vos corps !
Des eaux crétoises jusqu'au golfe
De Salonique, vers le Balkan,
Le clairon, dur comme roc,
Répand son air des grand jours.

Ce sont les premiers vers d'un poème tyrtéen de Palamas et qui figure dans les *Autels*, volume paru tout récemment à Athènes. Que ne puis-je traduire ici les soixante-quatre strophes de cette symphonie guerrière ! On y sentirait vibrer l'âme et le nerf de la vraie Grèce, on y retrouverait la mâle volonté et la haute sagesse, on y verrait emprisonnée cette lumière or et argent que seules les sources de l'Hellade savent refléter avec autant d'adresse.

Glaneurs ! faucheurs, voilà ! D'autres récoltes, rouges et noires, vous appellent. Aux enfants et aux femmes les bâtons et les paniers !

Si vous aimez le sang du raisin, si vous désirez goûter le fruit de l'olivier pendant des années et des siècles, doucement, pleinement, richement,

Et que le chêne touffu et vieilli étende son ombre sur vous, tel un abri divin — Aux armes ! Debout !

Au loin, pétales de la luxure, feu du labeur, fraîcheur du repos. C'est la malédiction de la guerre (En avant ! Debout !) qui rgiét le monde...

Il est toujours temps pour vous retrouver, Heures blanches de méditation et de paix, qui nous enveloppez dans vos voiles salutaires.

Plus sauvage sera le combat, plus vous serez désirables ; plus amer sera le laurier et plus doux sera, dans votre sein, le parfum de la rose.

Ces heures blanches de méditation et de paix, Costis Palamas les aime plus que tout autre. Mais au cours de sa vie intellectuelle, il a toujours cru que ces heures ne doivent pas nous être accordées comme une aumône. Il nous faut les mériter, les conquérir par la vaillance. Et ce thème n'est pas qu'un prétexte à poème pour Palamas. C'est une conviction profonde, une sorte de charte intellectuelle pour lui. Pas de subterfuge, pas d'accommodements, pas de capitulations avec la Pensée. Ecouter la voix intérieure, l'extérioriser, la multiplier, la répandre, la défendre, voilà ses commandements de poète.

Il y a une quinzaine d'années, la question des langues divisait la Grèce. Les puristes préconisaient le retour par étapes à la langue de Xénophon. Palamas, avec une pléiade de jeunes écrivains, combattait cette illusion. De littéraire qu'elle était, cette controverse ne tarda pas à devenir bruyamment politique. Des députés s'en mêlèrent qui traitèrent les démotistes (les partisans de la langue populaire) de traîtres, d'agents de l'étranger : Palamas qui était, dès cette époque, secrétaire général de l'Université d'Athènes, risquait de perdre sa situation d'un moment à l'autre. Un grand nombre de professeurs mènent une campagne acharnée contre lui, la presse l'accable d'injures, les parlementaires le condamnent. Candidement, le ministre de l'Instruction Publique lui fait savoir que, s'il persiste dans ses idées, il sera destitué. Palamas ne daigne même pas répondre à l'héroïque ministre qui s'empresse de soumettre à la signature du roi un décret ordonnant la révocation du secrétaire général de l'Université.

« Palamas est un vrai poète et un honnête homme », dit Georges Ier à

son ministre. « Je ne partage pas ses opinions, mais ne signerai pas le décret. »

Un vrai, un grand poète et un honnête homme, mais aussi quel esprit vaste, inquiet, curieux ! Possédant le français à fond, il est au courant de la littérature française depuis ses origines jusqu'à ses plus récentes manifestations. Sur sa table de travail, Villon, Ronsard, Racine, Victor Hugo, Lamartine, Verhaeren se coudoient avec les plus jeunes petites revues de la rive gauche. Et c'est aussi par l'intermédiaire de traducteurs français qu'il communique avec les grandes œuvres des littératures anglaise, russe, italienne, scandinave, allemande. Tout ce savoir a développé sa personnalité de créateur. L'érudition est pour lui une sorte de service de l'arrière, mais c'est bien de son propre bras qu'il lance la grenade et qu'il ouvre des voies nouvelles.

L'œuvre de Palamas est particulièrement riche. Ses recueils de poésies dépassent la dizaine. Il a aussi publié des nouvelles, des drames,des essais de philosophie et de critique. Mais, avant tout, Palamas est un poète lyrique d'une puissance rare, et, comme tel, il peut être considéré comme le plus grand de la Grèce moderne.

Un poète hellène, synthétisant la conscience de sa nation, un vrai représentant du génie de la race, pourrait-il ne pas être un ami de la France ?

« Mais, à présent, tout mon amour est pour toi, ô France !... Tu n'es pas bonne pour les vers du tombeau ! Tes divinités vivent toujours... »

Ainsi chante Palamas.

Remercions le poète Costis Palamas de son amour pour la France, mais félicitons-le aussi d'avoir compris qu'un poète ne peut s'exprimer que dans une langue vivante, la langue populaire qu'il enrichira et anoblira de son génie.

R. DE BURY.

LETTRES ALLEMANDES

Edward Stilgebauer : *Inferno, Roman aus dem Weltkrieg*; Bâle, Frobenius, 5 fr. 50.

L'attention du public européen s'est fixée sur la personnalité de M. Edward Stilgebauer au mois d'avril dernier, quand ce romancier allemand fit paraître, en Hollande, dans *De Amsterdammer*, un article virulent contre l'entreprise belliqueuse du germanisme déchaîné. Jusque-là nous n'avions entendu parler que très vaguement de l'auteur de *Goetz Krafft*, cette autobiographie en quatre volumes qui en Allemagne avait obtenu le plus vif succès. M. Stilgebauer, par ses qualités de style, par ses conceptions artistiques était trop de son pays pour ne pas effaroucher notre goût,choquer nos habitudes esthétiques qui, d'instinct, vont à la concision et à la clarté. Un autre roman,en sept volumes, *les Menteurs de la Vie*, avait succédé à *Gœtz Krafft* et, l'année qui précéda la guerre, ce romancier fécond

s'était plu à évoquer la figure de Henri Heine, dans un petit livre intitulé *Harry*.

Né à Francfort en 1868, après de bonnes études de théologie, M. Edward Stilgebauer fut pendant quelque temps correspondant de la *Gazette de Francfort* à Amsterdam. Les relations qu'il conserva en Hollande ont-elles eu assez d'influence sur lui pour l'isoler de la majorité de ses compatriotes et lui permettre une évaluation exacte des événements? C'est fort possible. En tous les cas, il est le premier homme de lettres de l'Empire qui ait résolument fait volte-face, pour prendre le parti des Alliés. D'autres ont peut-être été aussi clairvoyants que lui, mais, pour parler, ils attendent l'irrémédiable déchéance de leur pays. La probité intellectuelle est une vertu si rare en Allemagne qu'on ne saurait assez insister sur l'attitude de M. Stilgebauer.

L'article de l'*Amsterdammer* était intitulé : « Une erreur fondamentale dans la discussion des problèmes contemporains ». Titre bien allemand, sous lequel M Stilgebauer aligne les réprimandes qu'il adresse aux dirigeants de son pays. Sa thèse, c'est que ces dirigeants ont commis une « faute énorme », mais le peuple n'est pas responsable, selon lui, des erreurs qui le conduisent au bord de l'abîme. L'auteur poursuit :

Il fut un temps où l'Allemagne agissait encore dans le sens que lui marquait son histoire. Cette histoire commence avec la jeunesse de Schiller et finit avec la vieillesse de Gœthe. Ensuite, elle a cédé la place à l'histoire prussienne.

Celle-ci a eu pour point de départ l'avènement du grand électeur ; puis ce fut la glorification de Frédéric II et de son œuvre; puis l'apothéose de Bismarck ; enfin cette tradition a trouvé son expression artistique dans les monuments de l'allée de la Victoire à Berlin. Et quels furent ses poètes?

Les porte-parole de cette époque ont été Treitschke et M. von Bernhardi, son chantre a été Joseph von Lauff. Quelle déplorable aventure pour le peuple allemand !

Les esprits haineux qui voudraient bannir tout mot nouveau de la langue allemande ont trouvé moyen de devenir la risée de l'Europe en empruntant à l'étranger le néologisme d' « organisation ». A Berlin, dans la dernière séance du Reichstag, il fut proclamé que le peuple entier devait se plier à cette « organisation », ce qui veut dire, en bon allemand, à cette « servitude ». Il y eut jadis, parmi les étudiants en médecine de la Karlsschule de Stuttgart, un adolescent plein de fierté, dont le nom est immortel, car il fut le grand poète de la liberté. Ce jeune étudiant avait alors dix-huit ans, et il écrivait : « L'organisation a condamné à ramper comme l'escargot ce qui devait voler comme l'aigle. L'organisation n'a pas encore produit un seul grand homme; la liberté couve des colosses et des êtres extraordinaires. »

C'était ainsi que s'exprimait Frédéric Schiller. Plus tard, quand, à Iéna, il professa l'histoire générale à l'allemande et non à la prussienne, ce fut comme

élève de Kant, disciple de l'idéalisme et apôtre de la liberté, qu'il écrivit son livre sur la révolte des Pays-Bas. Qu'on reprenne et qu'on relise ce livre, on y lira ceci : « Des milliers d'hommes s'enfuient à l'étranger, des milliers périssent sur l'échafaud et des milliers d'autres victimes se pressent derrière celles-là, car il faut qu'une cause soit divine, quand pour elle on peut mourir avec tant de joie. » Un tel langage était bien allemand ; c'était du souabe et non du prussien. Qu'on relise ces lignes, qu'on regarde ce qui se passe en Belgique, et qu'on discute ensuite, si l'on en a le courage, la question de son annexion. Il faut qu'une cause soit divine, quand pour elle on peut mourir avec tant de joie.

Il fallait citer en entier ce passage pour comprendre la position de M. Stilgebauer. Qu'il s'illusionne sur les vertus de ses compatriotes et qu'il s'imagine qu'orientés conformément à la doctrine des intellectuels de la fin du dix-huitième siècle, ils se fussent autrement comportés, c'est une autre affaire et qui importe peu en ce moment. Nous retiendrons seulement que l'auteur s'en tient à la théorie simpliste de la responsabilité prussienne.

L'indignation a été grande en Allemagne quand l'article de l'*Amsterdammer* a été connu et la *Gazette de Cologne* (12 avril) a appelé M. Stilgebauer « un Allemand non Allemand » (*Ein undeutscher Deutscher*), sans se souvenir qu'un autre Allemand célèbre avait dit qu' « être Allemand, c'est cesser d'être Allemand ». La feuille chauvine ajoutait que le méchant gribouillage de M. Stilgebauer, « inspiré par un idéalisme égaré et à courte vue, par le goût de la réclame ou l'avidité du gain », ne méritait pas d'être réfuté. La *Kœlnische* concluait :

M. Stilgebauer est menacé d'une punition qui le blessera douloureusement, s'il a encore dans les veines une goutte de sang allemand : peut-être M. Liebknecht en appellera-t-il à lui comme à quelqu'un qui partage ses sentiments.

L'auteur de *Gœtz Krafft* ne s'est pas laissé troubler par ces invectives. Que la vérité évidente soit formulée par Liebknecht ou par tout autre, elle n'en reste pas moins la vérité évidente, et la seule chose qui rapproche l'écrivain allemand de l'agitateur socialiste, c'est qu'ils savent tous deux que l'Allemagne est responsable de la guerre. Elle seule a déchaîné toutes les horreurs qui ensanglantent l'Europe et de ces horreurs M. Stilgebauer a voulu peindre un tableau qui, dans son raccourci synthétique, serait la plus terrible des condamnations. Le Dante seul pouvait fournir son titre à cette évocation.

Inferno est un roman. Il a paru chez un éditeur de Bâle (1) et, dès sa publication, il a été interdit en Allemagne. Mais l'auteur, réfugié à Weggis, en Suisse, se soucie peu des foudres de la censure

(1) L'édition hollandaise, publiée à Amsterdam, a précédé la publication de l'édition allemande de Bâle.

sinistre besogne que lorsqu'il ne reste plus rien à détruire. On voit que l'auteur fait une concession à la « vérité allemande » : il admet l'existence des francs-tireurs.

Berkersburg, réfugié chez son beau-père en Prusse orientale, meurt ensuite de honte et de remords, plus encore que de ses blessures, tandis que les cosaques vengeurs viennent incendier le domaine de Falkenstein. Dans la dernière partie du livre, nous retrouvons Mélanie de Berkersburg, sous le costume des dames de la Croix-Rouge, soignant des blessés dans les Flandres. Elle a fui son indigne mari qui lui fait horreur et, sur un lit d'hôpital où gît le poète belge Josua de Kruiz, elle incline son cœur de femme apitoyée. La Belgique héroïque et sanglante, la Belgique innocente et trahie, jette son cri de douleur et se dresse en accusatrice contre l'Allemagne infame.

On n'a pu donner ici qu'une idée très imparfaite de ce livre décousu, qui n'a pas la prétention d'être une œuvre d'art. Ce n'est pas le moment de discuter ici ses qualités littéraires. Le drame, dans sa douloureuse réalité, dépasse singulièrement les cadres d'un roman. Celui qui en a assemblé les péripéties visait surtout à libérer sa conscience des crimes dont sa nation s'est souillée.

HENRI ALBERT.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Fernand Passelecq, *L'altération officielle des documents belges. Le second Livre blanc allemand* (Pages d'Histoire), Paris, Berger-Levrault, fr. 1. — Paul Gaultier, *La Mentalité allemande et la guerre*, Paris, Félix Alcan, fr. 1, 25 — *Deutsche Worte*, mit Anmerkungen und einer Einleitung an die Deutschen, Paris, Berger-Levrault, fr. 2,50. — Jules Mont, *La Défense nationale et notre Parlement*, Perrin, 3 fr. 50. — E. Belsky : *Le socialisme autrichien et la guerre*, Paris, le groupe socialiste tchèque « Egalité », 50 cent. — Edvard Benes, *Détruisez l'Autriche-Hongrie !* Paris, Delagrave, 1 fr. — *Le programme yougo-slave*, Plon-Nourrit, 50 cent. — Charles Stiénon, *L'expédition des Dardanelles*, Chapelot, 2 fr. — Renaud de la Frégolière, *A tire d'ailes*, *Carnet de vol d'un aviateur*, Plon, 3 fr. 50. — J. F. Batteler, *Les Etapes et l'évasion d'un prisonnier civil en Allemagne*, Attinger, 2 rue Antoine-Dubois, 2 fr. — *La Guerre, Documents de la section photographique de l'armée, IX, En Artois ; X, Avions et Autos*, Armand Colin, 1 fr. 25 le fasc.

Lorsqu'on écrira l'histoire des variations que la « vérité allemande » a subies au cours de la guerre, le chapitre qu'il faudra consacrer à la violation de la neutralité belge sera certainement un des plus curieux. Dans les premiers jours de la mobilisation, l'entrée des troupes allemandes en Belgique était considérée, par les Allemands eux-mêmes, comme un acte contraire aux « lois du droit international », et le chancelier impérial fit à la tribune du Reichstag, le 4 août 1914, cette déclaration désormais fameuse, au cours de laquelle il affirmait que « nécessité n'a pas de loi ». Conscient de la fâcheuse

impression qu'avait produite dans le monde entier le langage cynique de M. de Bethmann-Hollweg, le gouvernement impérial s'était appliqué depuis lors à en atténuer l'effet. Comment et par suite de quel subterfuge est-il parvenu à formuler cette affirmation que « c'est la Belgique qui a violé sa propre neutralité » ? Comment l'aveu imprudent du chancelier a-t-il été infirmé au yeux de la nation allemande au moyen d'une série de faux documents ? C'est ce que M. Fernand Passelecq, directeur du Bureau documentaire belge, examine dans une substantielle préface qu'il a mise en tête de la traduction intégrale du *Second Livre blanc allemand*. Cette préface, qui porte modestement le titre d'**Essai critique et Notes sur l'Altération officielle des documents belges**, contient une analyse rigoureuse de la pièce que l'on a appelé le « document Ducarne », et montre l'emploi abusif qui en a été fait par la chancellerie allemande.

L'injustice, reconnue par le chancelier, cessait d'être une injustice, dès lors qu'une autre des cinq puissances (Prusse, Angleterre, France, Autriche et Russie) garantes de la neutralité belge, en vertu des traités de 1831 et 1839, avait eu le dessein de violer la neutralité de la Belgique et que celle-ci s'était volontairement prêtée à cette violation. Or, la puissance en question, selon la thèse allemande, n'était autre que la Grande-Bretagne. Assertion purement gratuite, bien entendu, mais que l'Allemagne prétendait appuyer sur des preuves trouvées aux Archives de l'Etat-major belge de Bruxelles.

Un carton sur lequel les Allemands mirent la main portait la suscription : « Intervention anglaise en Belgique » et contenait une série de pièces datées de 1906. A cette époque, le lieutenant-colonel Barnardiston, attaché militaire anglais à Bruxelles, eut avec le ministre belge de la guerre et le chef de l'Etat-major plusieurs entretiens, au cours desquels furent traitées les mesures à prendre, pour le cas où une armée étrangère (dans l'espèce l'armée allemande) violerait la neutralité de la Belgique. Les préoccupations du gouvernement de Londres étaient parfaitement légitimes, car la situation politique générale paraissait à ce moment si grave qu'un conflit européen se trouvait dans le domaine des possibilités. Le général major Ducarne résuma, en date du 10 avril, les conversations qu'il avait eues avec l'attaché britannique, dans un mémoire confidentiel adressé au ministre de la guerre.

C'est ce mémoire, suivi de plusieurs pièces concernant le même sujet, que le gouvernement impérial fit traduire et publier dans la *Gazette de l'Allemagne du Nord*. Il prétendit y trouver la preuve que la Belgique avait conclu avec le gouvernement britannique un accord, en vue d'une occupation militaire du territoire belge. Mais le texte même du document établissant qu'il s'agissait de simples conversations, autour de mesures hypothétiques, l'Allemagne ne recula

pas devant un certain nombre de falsifications qui faussaient complètement le sens de la pièce et lui faisait dire exactement le contraire de ce qu'elle contenait; de telle sorte que le texte se trouva altéré non seulement dans son esprit, mais dans sa lettre.

Le mot *conversation*, sous la plume des scribes de la Wilhelmstrasse, fut rendu par *convention* (*Abkommen*). La date : *fin septembre*, dans une note additionnelle, prit le sens d'une ratification, par la substitution du mot *Abgeschlossen* au mot *Ende*. Le gouvernement allemand, par l'organe de la *Norddeutsche*, fut contraint de rectifier dans la suite une partie de ses altérations, dont nous n'avons pu indiquer que quelques-unes, mais, dans d'autres documents publiés ultérieurement, il en introduisit de nouvelles.

Ces quelques précisions suffiront à montrer l'importance du travail de M. Passelecq, qui est une victorieuse démonstration de la mauvaise foi allemande.

M. Paul Gaultier a consacré, depuis le commencement de la guerre, une série d'articles, publiés principalement par la *Revue bleue*, à l'Allemagne et au germanisme. Il vient de les réunir en volume sous un titre collectif : **La Mentalité allemande et la guerre**. La mentalité allemande est, selon l'auteur, « le résultat d'un long travail d'élaboration que, d'un commun quoique tacite accord, les hommes d'Etat, les historiens, les philosophes, les savants et les militaires d'outre-Rhin ont fait subir à l'âme germanique ». On ne saurait mieux dire. Dans son premier chapitre M. Paul Gaultier tend à établir une différence entre l'Allemagne d'aujourd'hui (qu'il analyse d'après les travaux de M. T. de Wyzewa et l'excellent ouvrage de M. Jacques Flach : *Essai sur la formation de l'Esprit public allemand*) et l'Allemagne de Mme de Staël :

Est-ce à dire que, comme nous tous, Mme de Staël, Taine et Renan se soient trompés? Que non! La vérité est que, depuis le portrait flatteur — et nous pouvons le dire, légèrement flatté — qu'ils nous donnèrent de l'Allemagne, son caractère a changé, pour ainsi dire de fond en comble.

M. Gaultier croit à l'existence des Allemands « sentimentaux et rêveurs ». Il cite comme exemples Goethe, Schiller, Novalis et Henri Heine. « De grands noms illustrent le lyrisme allemand, qui est, dit-il, plus riche, plus profond et plus suggestif, sans contredit, que le nôtre. » Il serait intéressant de savoir sur quels exemples l'auteur appuie ces affirmations. Après avoir parlé du fameux *Gemüth*, M Gaultier poursuit :

L'Allemand d'autrefois, — je veux dire celui du XVIIIe et de la première moitié du XIXe siècle — n'était pas moins honnête et loyal. La simplicité de ses mœurs, que Mme de Staël se plaisait à célébrer, était, avec la modération de ses désirs, la garantie de sa probité, de sa franchise, de sa patience,

utes qualités qui le firent longtemps rechercher comme le modèle des nployés.

L'auteur ne s'est pas demandé si ces qualités de modestie, auxquels se laissèrent prendre tant de Français, ne cachaient pas déjà la us basse rancune et les convoitises les plus effrénées. Si ces vices stinctifs des Allemands, que tous les historiens clairvoyants n'ont essé de signaler, s'étalent de nouveau au grand jour depuis une nquantaine d'années, c'est parce que nulle barrière n'était plus pposée à leur épanouissement. La France avait en effet longtemps onsidéré qu'une de ses tâches les plus importantes consistait à faire police de l'Allemagne. Dans le chapitre qu'il consacre au *Germanisme* (le chapitre III de son volume), M. Gaultier s'est vaguement outé de cette vérité qu'il craint cependant de formuler. S'il était allé lus avant dans ses recherches, il se serait peut-être rendu compte ue l'Allemagne, « sentimentale et rêveuse » visait exactement aux êmes desseins que les théoriciens du pangermanisme, les Chamberin et les Bernhardi, dont il analyse les théories avec une si juste ompréhension. Les Schleiermacher, les Novalis et tant d'autres ont ourni leur nourriture spirituelle à toute une génération qui a cru ue l'universalisme germanique devait préparer la conquête du onde. Le *Schadenfreude* n'est pas un mot récent ; mais quoi que uisse en penser M. Paul Gaultier, il n'est pas « la joie de nuire », correspond au plaisir que l'on éprouve à voir le mal qui arrive à utrui. Dans sa complexité même, c'est là un sentiment bien germaique.

On a réuni, dans une intention de propagande antiimpériale, une érie de propos, de discours, d'articles et de poésies empruntés à des llemands, princes, penseurs, philosophes, écrivains, hommes poliques. Ces **Deutsche Worte** sont, en somme, la réédition, dans le xte original, avec des adjonctions et des modifications, d'une broure déjà parue, l'an passé, sous le titre de *Paroles allemandes*. A le lire en langue allemande, ce travail ne nous a pas paru meilleur ue quand il revêtait encore l'aspect modeste d'une petite brochure une. Certes il est intéressant de pouvoir retrouver facilement cerins textes maintes fois cités depuis la guerre et d'en posséder les rmes exacts. Mais le procédé qui consiste à détacher de l'ensemle d'une œuvre certaines phrases qui ne peuvent s'interpréter que r le contexte nous a toujours paru fâcheux. Bernhardi l'emploie uand il fait des citations de Gœthe, auxquelles il prête arbitrairement sens qui lui convient. N'imitons par la déloyauté de nos ennemis. vant de ranger un écrivain parmi les promoteurs de la Germanie ressive, il faudrait d'abord s'informer de la signification générale ses écrits.

Souhaitons du moins que les citations soient toujours correctes.

Pour le présent volume qui imprime *Kriegsgebrauch* au lieu de *Kriegsbrauch*, il nous faudrait des garanties que l'auteur anonyme de la compilation n'est peut-être pas à même de fournir. Le texte est accompagné d'un commentaire perpétuel, sous forme de notes infrapaginales. On a craint évidemment que les citations ne s'imposent pas avec assez de force à l'entendement du lecteur. Des remarques ironiques au bas des pages doivent donc contribuer à mettre le texte en relief. Elles sont écrites dans le style d'un curé de campagne. Mais quand le renvoi consiste simplement à troubler le lecteur par un *Ah !* un *Oh !* un *Aber !* un *Wenn !* ou un *Doch !* l'agacement ne connaît plus de borne. Il faut comparer aux *Deutsche Worte* la sobre brochure qu'à publiée M. Henri Clouart et qui s'intitule les *Allemands par eux-mêmes*, pour se rendre compte de la différence qu'il y a entre le travail d'un lettré et celui d'un barbouilleur.

HENRI ALBERT.

§

Le livre de M. Jules Mont, **la Défense nationale et notre Parlement**, pose une question brûlante et à laquelle, au surplus, on ne pourra répondre que dans quelques années. En ce moment, nous sommes trop sous le frisson du danger couru, et quel danger ! et nous souffrons trop des fautes commises, car indiscutablement il y en a eu ! Mais une fois tout rétabli, et avec un recul suffisant, nous ou nos fils nous en viendrons, j'en suis sur, à des appréciations non seulement plus indulgentes, mais encore débordantes d'admiration, d'enthousiasme et de reconnaissance pour tout le monde. Et ceux qui ont fait des fautes bénéficieront de la joie et de la concorde générales, même nos parlementaires.

Mais, au surplus, quelles sont ces fautes irrémissibles ? Pendant 44 ans nos Parlements n'ont ni renié l'Alsace ni flatté l'Allemagne ; ils ont toujours respecté l'honneur de la France ; en juillet 1914, nous avions le nombre de soldats que nous permettait notre population et la quantité d'armes et de munitions que nous permettait notre richesse ; notre diplomatie était en éveil, notre haut commandement sur ses gardes et notre gouvernement plein de sang-froid. Sous le coup du danger, l'union sacrée s'est faite de façon spontanée et merveilleuse ; dans les autres pays, en Serbie, en Russie, en Angleterre, il y a eu de navrantes défaillances isolées ; chez nous pas une !

Quant aux erreurs commises, celles surtout auxquelles on pense tout de suite, elles ne sont pas le fait du Parlement, et quelquefois même elles ne sont pas le fait du Gouvernement. Ce n'était ni à celui-ci ni à celui-là à avoir des idées sur l'artillerie lourde, sur les mitrailleuses, sur la guerre de tranchées ; et si l'Etat-major général s'est trompé à ce sujet, qui sait s'il n'a pas droit, lui aussi, aux cir-

constances atténuantes ? D'ailleurs on commençait chez nous à faire de l'artillerie lourde, et c'est justement pour cela que le Kaiser a précipité la guerre ; deux ans plus tard, il perdait son plus grand avantage.

Les fautes diplomatiques, elles, sont le fait du ministre des Affaires étrangères, mais vraiment peut-on qualifier faute d'avoir fait crédit à la loyauté de la Bulgarie, à l'intelligence de la Grèce, à la bonne volonté de la Roumanie ? Le bloc balkanique formé une première fois contre la Turquie ne pouvait-il pas se reformer contre l'Allemagne, et avons-nous eu tort d'essayer de le reformer ? L'histoire dira que non, je crois, comme elle nous louera de n'avoir pas violenté malgré tous ces tristes rois balkaniques, et même de n'avoir pas pris les devants contre le sire de Bulgarie. Et sans doute, il en résultait un désavantage pour nous, mais les honnêtes passants ont toujours le désavantage vis-à-vis des apaches qui les assaillent ; seulement, à la longue, ce sont les apaches qui finissent par avoir le dessous, et les Allemands finiront ainsi. Comme le disait Franklin, les honnêtes gens devraient être tels *par intérêt !*

Mais, au surplus, tout ceci regarde le Gouvernement et non le Parlement. De même la question de l'espionnage. De même celle des arsenaux et ateliers militaires. De même celle de la mobilisation civile. Il est d'ailleurs curieux que ce que M. Jules Mont, à l'inverse de bien des gens, reproche au Parlement, c'est d'avoir été trop modeste, trop prêt à abdiquer ses pouvoirs. « Les pires fautes, dit-il, ont été justement commises pendant l'absence des Chambres. » C'est qu'en effet le Parlement doit jouer un rôle très efficace de contrôle, d'approbation, et même de sanction. On abuse de l'argument de stabilité, et on répète trop le mot d'Abraham Lincoln que ce n'est pas au milieu du gué qu'il faut changer de chevaux. Il n'en est pas moins très sage de changer de généraux, quand ces généraux ont été vaincus, ne serait-ce que parce que, mérite ou vaillance à part, ils n'ont plus la confiance de leurs troupes ; et très sage, aussi, de changer de ministres quand ils ont eu des déconvenues, ou quand ils sont fatigués, ou simplement quand il ne sont plus en communion parfaite avec les députés et sénateurs.

Plus tard, on comprendra donc parfaitement que notre Parlement ait interpellé, questionné, tenu à voir clair, poussé celui-ci, renvoyé celui-là, exigé des séances en comité secret, etc. Qu'au cours de ces questions et interpellations se soient produites des paroles fâcheuses ou des attitudes inconvenantes (vis-à-vis notamment du général Galliéni, une fois) c'est certain, on ne peut pas exiger que sur 600 députés ne se trouve pas un seul malotru ou exalté ; mais, en gros, notre Représentation nationale n'a pas été au-dessous de son rôle.

Soit, dira-t-on, mais auparavant ? Le service de trois ans voté

avec tant de peine ? Les crédits militaires accordés de si mauvaise grâce ? L'alliance russe si discutée ? La socialdémocratie allemande si adulée ? Les hommes d'Etat qui voyaient le danger si honnis et ceux qui le niaient si applaudis ? Sans doute. Mais quoi ! Dans un pays libre il faut se résigner aux inconvénients de la liberté. Et puis ces crédits, on ne les a tout de même pas refusés. Quant au service de trois ans, nous voyons qu'en trois mois on fait en ce moment de très bons poilus. Si, du moins, de cette longue période de malentendus, de discordes, d'erreurs graves et enfin d'union sacrée, nous pouvons tirer cette leçon que nous valions tous mieux que ce que nous disions, nous n'aurons pas tout à fait perdu nos 44 ans de 1870 à 1914 !

HENRI MAZEL.

§

Bien que l'Autriche ait eu l'initiative de la guerre, sa responsabilité apparaît comme secondaire, car elle semble, tout en ayant agi pour son propre compte, n'avoir été que l'instrument de l'Allemagne, qui poursuivait de plus vastes desseins. L'Autriche ainsi mise dans l'ombre, il en est résulté que le parti socialiste autrichien est resté dans l'ombre aussi, d'autant plus que, le *Reichsrath* ayant été le seul, parmi les parlements des Etats belligérants, qui n'ait pas été réuni, les socialistes d'Autriche n'ont jamais eu l'occasion d'affirmer publiquement leur sentiment autrement que par la presse dans celui de tous les pays où la censure paraît être la plus rigoureuse. J'ai publié ici même (juin 1915) d'assez amples extraits des articles parus dans *l'Arbeiter Zeitung* de Vienne, au cours de la crise diplomatique de juillet-août 1914. Mais ce journal n'était l'organe que des socialistes allemands d'Autriche, et ceux-là mêmes pouvaient n'être pas unanimes. Dans nos journaux, les informations sur le socialisme autrichien sont très rares. Le clair exposé de M. E. Belsky sur **Le Socialisme autrichien et la Guerre** comble une lacune. Très simplement, mais par une analyse parfois pénétrante, il nous décrit la position des socialistes allemands et des socialistes tchèques d'Autriche, — des autres groupes nationaux, il ne parle qu'en passant, et il n'est pas question des socialistes de Hongrie.

Car les socialistes autrichiens ne formaient pas un parti homogène. Les divers groupes nationaux vivaient chacun leur propre vie, et les liens assez lâches qui existaient entre eux étaient surtout prétextes à querelles, dont l'écho parvint au congrès international de Copenhague, où l'on vit les partis allemand et tchèque se reprocher mutuellement de manifester un chauvinisme fâcheux, le parti tchèque ne voulant pas se soumettre à l'esprit de domination du parti allemand. Fait curieux, pourtant, les divers partis autrichiens s'accor

daient au moins sur un point : tous, ils détestaient l'Autriche, et souhaitaient son abolition. Mais, ne pouvant l'espérer, ils se résignaient. Les socialistes allemands, lorsque la guerre éclata, furent très enthousiastes, — en l'honneur de l'empire d'Allemagne et de la séance du 4 août. Au moment des plus grandes défaites autrichiennes en Galicie et en Serbie, dans un congrès des socialistes autrichiens, les délégués allemands (aussi bien que ceux des autres nationalités) s'empressèrent de constater l'écroulement de l'empire danubien, et ils exprimèrent leur espoir d'être incorporés dans l'empire germanique. Cependant cette aspiration nationale se trouvait en opposition avec la théorie dite pangermaniste, bien qu'en réalité elle soit tout à fait antinationale, d'après laquelle il faut une Autriche pour maintenir sous l'influence allemande des populations non germaniques. Les socialistes allemands d'Allemagne ont fini par adopter, le 16 août 1915, le programme du pangermanisme impérialiste. Et alors on a vu les socialistes allemands d'Autriche, « pleins de joie et de reconnaissance », accueillir à leur tour ces idées. Ils sont simplement à la remorque de la majorité socialiste du *Reichstag*.

M. E. Belsky paraît être un réfugié tchèque en France. Sa brochure est publiée par le groupe de socialistes tchèques de Paris, qui déclare faire siennes les conclusions de l'auteur. Le groupe déclare que ces conclusions forment le programme des socialistes tchèques résidant en France, en Suisse et en Angleterre. Un memorandum adressé à l'Internationale par la très importante branche tchèque du parti socialiste en Amérique défend le même programme. Tous, ils réclament le démembrement de l'Autriche et la constitution d'un Etat tchécoslovaque indépendant, et ils sont convaincus qu'il est conforme aux principes socialistes d'exiger la stricte application du principe des nationalités dans les conditions de la paix.

Ces manifestations si nettes des nombreux groupes socialistes tchèques résidant à l'étranger sont destinées à remplacer les déclarations que les Tchèques d'Autriche et de Hongrie ne peuvent pas publier. La brochure de M. E. Belsky raconte la situation de ce parti tchèque, les difficultés que déjà il éprouvait, avant la guerre, par le fait du grand ascendant de la social-démocratie allemande en Autriche, et par le fait de l'impuissance de tout parti démocratique dans un Etat autocratique et policier comme l'empire danubien. De là sont résultées des hésitations, des diversités de tactique, et même, de la part de deux ou trois socialistes, des conseils de prudence pour ne pas exciter le gouvernement autrichien. Mais tout cela n'existait que chez les chefs, assure M. E. Belsky, et les chefs les plus timides étaient naturellement les seuls qui pouvaient s'exprimer librement dans la presse. Les ouvriers, eux, sont plus simples et plus hardis.

Tous les ouvriers tchèques sincèrement socialistes, sans exception, se sont montrés, dès le premier moment, hostiles à l'Allemagne et à l'Autriche; ils considéraient comme leur devoir de socialistes de faire tout pour abattre les ennemis de la Triple-Entente. Ils y étaient prêts à tout moment...

Détruisez l'Autriche-Hongrie ! C'est encore le conseil que nous donne M. Edvard Benes, ou plutôt l'appel qu'il nous adresse. M. Edvard Benes est professeur à l'université tchèque de Prague, et, aujourd'hui, l'un des collaborateurs principaux de M. Ernest Denis pour la rédaction de l'excellente revue *La nation tchèque*, si vivante et bien renseignée, non seulement sur les affaires tchèques, mais sur tout ce qui concerne la monarchie dualiste.

Le peuple tchéco-slovaque a été un peuple martyr. Pendant la guerre de trente ans, surtout, son territoire a été à ce point dévasté qu'il devint presque un désert. La nationalité et même la langue tchèque, à la fin du XVIIe et pendant tout le XVIIIe siècle, ne semblaient plus exister. Et pourtant le royaume tchèque avait été indépendant, la nation prospère, et même supérieure, par la science et la civilisation, à tout ce qui l'entourait ; il y avait eu Jean Huss et Bomenius. Les Tchèques s'expliquent leur malheur par ce fait qu'avec le progrès du germanisme, ils étaient devenus un îlot slave perdu au milieu des Allemands. C'est, en effet, à partir du moment où ils élurent roi de Bohême un Habsbourg que leurs propres rois s'acharnèrent contre eux. Et depuis qu'ils ont repris vie, que la nation a de nouveau affirmé sa personnalité, par sa langue et dans tous les domaines de l'esprit, et par son esprit démocratique, et depuis que la Bohême est devenu le pays économiquement le plus développé, le plus riche de l'empire austro-hongrois, l'oppression qu'ils subissent a changé de caractère, mais n'a pas cessé. Nulle part l'Allemand n'a justifié de façon plus continue l'expression d'« ennemi héréditaire.» Nulle part on n'est plus disposé à considérer le système du terrorisme et les atrocités allemandes comme des actes traditionnels et caractéristiques de l'Allemand.

Ils veulent donc être libérés du joug des Habsbourg, et former un Etat nouveau, tout à fait indépendant, et ce n'est pas dans les armées autrichiennes qu'ils auraient voulu servir, mais bien contre elles, car ils étaient de cœur entièrement dévoués aux alliés, à la fois à la Russie par sympathie de Slaves, et aux alliés occidentaux, dont ils sont plus rapprochés par la culture et par leurs tendances politiques. Ils ont même aidé la victoire des alliés de tout leur pouvoir, d'une part, en s'engageant, nombreux, dans leurs armées, notamment en France, d'autre part, et surtout, en résistant à la mobilisation et se faisant faire prisonniers, parfois par régiments entiers. Telle bataille, perdue par les Autrichiens en Serbie et en Galicie, l'a été à cause de ces désertions tchèques. Ils se réclament ainsi

l'une véritable coopération militaire à la victoire des alliés. Il n'est pas douteux que les Tchéco-slovaques forment une nation qui a un passé historique, une unité, une maturité politique, un degré d'instruction, un développement économique tels qu'aucune objection ne peut être présentée contre la création de l'Etat qu'ils veulent former. Et c'est l'intérêt des alliés, en particulier de la France, d'en favoriser la formation.

Mais par quelles voies commerciales se feraient les échanges entre es pays tchèques, entourés par l'Allemagne et la Hongrie, et le monde occidental qui serait son principal débouché, particulièrement avec l'Italie? C'est ici qu'intervient un projet singulier, qui consiste à prolonger un peu la Moravie jusqu'au delà de Presbourg, tandis qu'on agrandirait la Yougo-Slavie vers le nord, de façon que es deux Etats slaves puissent se rejoindre. Plutôt que de porter atteinte aussi délibérément au principe des nationalités dont on se réclame, ne vaudrait-il pas mieux chercher des solutions d'un autre genre au problème des communications? Mais ceci n'est qu'un détail. L'essentiel, pour les Tchèques, est d'obtenir l'indépendance nationale à laquelle ils ont droit, et l'essentiel, pour la paix du monde, est que l'anachronique Etat austro-hongrois, qui, de tout temps, a causé tant de mal, soit enfin aboli.

Le programme yougo-slave est une brochure de propagande fort bien faite, pour exposer les revendications des Serbes, Croates et Slovènes qui voudraient se réunir en un seul Etat à forme fédérative, — propagande nécessaire, hélas, vu l'ignorance ordinaire du public en train de découvrir, depuis la guerre, qu'il serait bon de connaître un peu l'histoire et la géographie. Donc, les gens de Bosnie et d'Herzégovine, les Dalmates, les Croates de Hongrie, les Serbo-Croates d'au-delà de la Save, et les Slovènes prétendent n'être qu'un seul peuple. Pourtant, on sait qu'il y a parmi eux des catholiques et des orthodoxes, et même des musulmans, que leurs langues, si semblables soient-elles, s'écrivent en caractères différents, et qu'il a existé entre eux des rivalités qui allaient parfois jusqu'à l'animosité. J'ai entendu des gens que cela choquait de constater un désir d'union si récent, qui ne s'est manifesté avec force que depuis une dizaine d'années. Ils reprochaient ainsi aux Serbo-Croates les dissensions causées par les savantes méthodes de division de leurs oppresseurs autrichiens. Et puis, tant que n'apparaît aucun motif d'espérer la réalisation de l'unité, n'est-il pas naturel que le sentiment national reste latent ?

Le programme yougo-slave plaît parce qu'il apparaît parfaitement raisonnable et modéré. Si on le compare à la carte des langues, d'après les statistiques officielles austro-hongroises, qu'il n'y a aucune

raison de croire partiales en faveur des Serbo-Croates, on voit que ceux-ci ne réclament rien au delà des territoires qui leur seraient légitimement attribués d'après la géographie linguistique. Ils ne parlent pas de la jonction avec le futur Etat tchéco-slovaque.

Ils ne parlent pas davantage de la frontière qu'ils souhaitent du côté de la Bulgarie. Peut-être, dans ces régions où les races sont très mélangées et même incertaines, ont-ils jugé que les solutions prêtent à trop d'arbitraire. C'est leur part légitime d'Autriche-Hongrie qu'ils ont voulu préciser, et c'est surtout leur prétention sur la Dalmatie qu'ils ont voulu justifier. Ils présentent, sur ce point, deux arguments très forts, et qui s'appuient sur des faits indiscutables : l'un, c'est que l'indépendance économique de la Serbie ne peut exister sans le libre usage de la côte dalmate ; l'autre, c'est que la langue parlée par les Dalmates, — à part une minorité insignifiante, — est le serbe. Mais, naturellement, c'est l'avis des Dalmates eux-mêmes qu'il serait surtout important de connaître.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Un des plus curieux épisodes de la Guerre présente, **l'Expédition des Dardanelles**, a été l'objet d'une étude intéressante de M. Charles Stiénon, qui en retrace sobrement les péripéties, — et d'ailleurs a eu le courage d'en reconnaître les résultats médiocres. De cette aventure, qui avait été logiquement entreprise, mais fut conduite assez pauvrement, il reste surtout à admirer, je crois, la désinvolture avec laquelle nos amis d'Angleterre ont arrêté les frais : « L'affaire est mal engagée ; n'insistons pas et allons la recommencer ailleurs ! »

L'expédition des Dardanelles sans doute se trouvait logiquement indiquée, la Turquie tombée aux pattes des forbans qui en ont fait une colonie allemande se déclarant du parti de l'adversaire. Mais le bombardement des forts du détroit ne pouvait suffire ; il fallait une expédition en règle, et l'on eut le tort d'attaquer trop tôt, avant la préparation. On dut mettre ensuite plus de deux mois à l'organiser, l'amener aux points de débarquement, si bien que l'armée turque, — qui n'est nullement à dédaigner, du reste, — eut le temps de s'organiser, de se renforcer, d'accumuler des troupes et de l'artillerie. Les attaques se firent aussi sur un terrain ingrat, hérissé de chaînes montagneuse, de pics et mamelons, et malgré la bravoure des troupes n'aboutirent qu'à des massacres inutiles. En vain, les points de débarquement furent changés ; du débouché des Dardanelles, on les transféra plus au nord, dans la baie Anzac et dans la baie de Souvla. L'effet de surprise en somme était manqué. Les Turcs ne cessaient de se renforcer, d'ailleurs soutenus par divers

arrivages d'officiers, canonniers allemands, et l'expédition de Salonique, qui fut bientôt décidée, se trouva une bonne occasion pour changer le fusil d'épaule. — L'évacuation eut lieu avec un minimum de pertes, et si l'attaque des Dardanelles n'a pas donné les résultats qu'on en pouvait attendre, du moins a-t-elle fourni nombre d'épisodes indiquant quels furent le courage et l'entrain des troupes franco-anglaises. Je passe sur les fautes qui ont pu être commises ; l'impéritie du commandement lors de l'attaque dans la baie de Souvla. Il y avait aussi une insuffisance des effectifs, convenables sans doute pour un coup de main, mais trop faibles s'il s'agissait d'une campagne régulière, car ils n'atteignaient par 100.000 hommes, — alors que les Turcs pouvaient se renforcer continuellement et se trouvaient dans une région favorable à une guerre défensive. — Mais beaucoup d'actes de courage individuels furent accomplis et l'expédition d'Orient valait un meilleur sort aux troupes qui s'y trouvèrent engagées. Il suffit de citer, indique M. Ch. Stiénon, le cas du caporal Jacka, depuis décoré de la *Victoria Cross*. — « Il se trouvait seul dans une tranchée en face de sept Turcs. Les renforts qu'on lui envoya le trouvèrent confortablement assis sur le corps du septième et fumant une cigarette. Il en avait tué cinq à coups de fusil et les deux autres à la baïonnette. »

D'un esprit plutôt spécial dans sa première partie se trouve le volume de M. Renaud de la Frégolière : **A tire d'ailes**, *Carnet d'un aviateur et souvenirs d'un prisonnier*. On sait le rôle joué par l'aéronautique et surtout par l'aviation dans la guerre actuelle. L'auteur qui s'engagea au début de la campagne eut d'ailleurs assez de mal à se faire accepter, car toutes les places étaient prises, et ne se trouva envoyé en observation qu'au moment où se produisit la bataille de la Marne. De cet épisode il donne un curieux tableau, surtout vu de l'arrière, avec les caravanes d'éclopés, les villages envahis par les troupes et où l'on s'arrachait jusqu'aux croûtes, — plus loin, la dévastation de Nanteuil-le-Haudouin, qui fut bien intentionnelle, peut-il affirmer. De retour à Paris, M. de la Frégolière se trouva envoyé bientôt à l'armée du Nord, — vers Albert, Amiens, Corbie, Bapaume, où il fit une campagne d'observations et contribua au bombardement des lignes adverses. — Puis un jour, l'appareil se détraqua et il vint tomber parmi les troupes allemandes. Capturés, interrogés, conduits à Cambrai, aviateur et pilote furent embarqués bientôt dans une fourragère et dirigés vers l'Allemagne. Après le « vol plané » ils allaient connaître « la vie en sabots, dans la boue et la vermine » d'un camp de prisonniers. On les interna à Mersebourg, où le climat est humide, toujours avec des journées de brume, dans un camp de baraques défendues de fils de fer, où ils devaient

subir les lourdes plaisanteries des gardiens, l'hostilité des commères allemandes du voisinage, les tracasseries de l'administration. La misère des prisonniers, souvent loqueteux, rongés par des légions de parasites était effroyable; les Russes surtout, très nombreux, vivaient dans une véritable pouillerie. La nourriture était si parcimonieuse et les prisonniers si affamés qu'un pauvre diable des leurs dévora un soir plus de quarante têtes de harengs jetées aux ordures ; naturellement il étouffa dans la nuit. « Le pain qui vient de France est moisi, note l'auteur sur son carnet ; les Boches le donnent aux cochons. » Un moment, les prisonniers durent mettre en réserve jusqu'aux épluchures de pommes de terre ; dans les paquets qui leur parvenaient, la kommandantur confisquait même le papier d'argent du chocolat. — Il y eut du reste des crises de désespoir au cours de ces longs mois de détention, où les avanies étaient sans nombre, — la persécution arrivant à voisiner avec le grotesque. Un maréchal des logis fut attaché au poteau pour avoir secoué contre le grillage du camp ses souliers pleins de boue. Motif : « Manque de respect à l'Empereur. » Un autre prisonnier fut mis au cachot pour avoir *insulté* un chien accompagnant une sentinelle dans les baraques. Il avait simulé son jappement. « Le chien était dans l'exercice de ses fonctions, en service commandé (*sic*) ; il représentait l'Empereur autant que les sentinelles », déclara le capitaine. — Malgré ces indications presque comiques, le récit de M. de la Frégolière dégage souvent une véritable tristesse. De ceux qui l'entouraient, il en a vu tellement mourir ! A la fin il tomba malade et eut la chance d'être désigné parmi les prisonniers dont on devait faire l'échange. Ce fut le retour triomphal par la Suisse, Lyon — le repos en attendant des tribulations nouvelles. — La leçon ne sera pas perdue, d'ailleurs; d'avoir séjourné dans les bagnes allemands, les captifs auront du moins appris à aimer leur pays, — les belles terres de France, où l'on n'entend pas continuellement parler de supériorité et de kulture, mais qui restent si accueillantes et si douces.

J'ai à parler encore d'un récit extraordinaire, véritable roman d'aventures on peut le dire : **les Etapes et l'évasion d'un prisonnier civil en Allemagne**, — dont l'auteur, M. John Francis Batteler, réussit à quitter les lugubres geôles. — M. J.-F. Batteler,qui se trouvait établi à Francfort depuis sept ans, en avait fait partir ses enfants et sa femme à la veille de la guerre. Lorsque se produisit le conflit, les étrangers furent de suite appréhendés et l'auteur se trouva dirigé sur le camp d'Ulzen, cité de planches et de tôle ondulée, installation provisoire dont les détenus se trouvèrent employés « à défoncer le terrain des environs, à défricher, drainer un territoire dont la pestilence avait jusqu'alors fait hésiter les entrepre-

neurs allemands ». La nourriture du camp était aussi insuffisante que mauvaise. On vendait de multiples choses aux prisonniers, mais les officiers allemands faisaient majorer les prix à leur bénéfice. Il y avait aussi une « caisse de secours » à laquelle on faisait continuellement verser ceux qui avaient de l'argent. — Décidé à s'évader, M. J.-F. Batteler s'occupa d'abord de changer de camp, et après divers incidents se mit à crier : *Vive l'Angleterre!* dans la figure d'un général-inspecteur qui vantait l'Allemagne et surtout le camp d'Ulzen, ce qui le fit mettre au cachot puis envoyer à la forteresse de Spantzen. Mais avant de le faire partir, on avait eu la précaution de lui confisquer 5000 marks qu'il gardait dans ses poches. A Spantzen, il retrouva comme commandant de la forteresse un Allemand qu'il avait connu à Francfort et qui l'occupa à traduire des journaux anglais ; mais il en apprit qu'il était accusé de tentative de corruption sur les fonctionnaires d'Ulzen, — donc passible du conseil de guerre. Il avait été d'ailleurs pris en grippe par un lieutenant qu'il étrangla en l'absence de son chef, — un peu par hasard (!) — ce qui le décida à s'évader sur l'heure à l'aide d'un permis de sortie qu'il confectionna. Dans la ville, il ne put prendre le train faute de passeport, mais fit marché avec une fripouille d'hôtelier, auquel il demanda de le conduire à Hambourg avec sa carriole; l'hôtelier le cacha tandis qu'on le traquait pour le meurtre du lieutenant, mais l'assomma ensuite sur la route pour le dévaliser, et le laissa pour mort. Il fut recueilli enfin par de braves bateliers danois qui le soignèrent et l'emmenèrent à Hambourg. Le patron de la barque, qui se mourait de tuberculose, l'avait pris en amitié et fit jurer à sa femme de regagner Lubeck et ensuite le Danemark après son décès en compagnie de son hôte et en profitant de ses propres papiers. — Huit jours plus tard, J. Francis Batteler était rentré en Angleterre, heureux de retrouver les siens, mais maudissant l'Allemagne, que « six semaines de turpitudes et de bassesses lui avaient appris à mépriser ».

L'Album sur *la Guerre*, *Documents de la section photographique de l'armée*, que publie la librairie Colin, a donné encore des fascicules sur l'**Artois** et le matériel d'**Avions et Autos** qu'utilisent les services de la défense. Le numéro sur l'*Artois* est surtout intéressant avec la physionomie des lieux dévastés par les récents combats : Carency, Loos-en-Gohelle, Ablain-Saint-Nazaire, etc.. L'église de Loos n'est plus qu'une ruine, les maisons des entassements de décombres ; une autre église, à Aubigny, a été transformée en hôpital ; de celle d'Ablain-Saint-Nazaire, il ne reste que la base du clocher, un mur troué d'arcades ogivales. A Souchez, au château de Carleul, à Carency ce sont des restes vagues, quelques pierres écroulées, des monticules de débris ; Mont-Saint-Eloi ne garde qu'un pan

de tour. — Les événements actuels nous vaudront malheureusement bien d'autres ravages (1).

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Danemark.

M. Georg Brandès a publié dans *Politiken*, en mai dernier, un appel. Il parla comme s'il avait découvert que la guerre est abominable et que la paix serait un grand bienfait. Comme si sa sensibilité de neutre pouvait être plus douloureuse que la nôtre, il paraît croire que ces vérités élémentaires ne sont pas suffisamment comprises, et qu'il suffirait d'un sentiment plus vif de l'horreur de la guerre, et d'un peu de bonne volonté, pour que les négociations commencent. Il se donne l'apparence d'un naïf qui se complaît dans ses illusions, ou d'un croyant, qui ne peut se retenir de clamer sa foi, même s'il ne doit pas être entendu. Ceci ne répond pas à l'idée que l'on se fait, en général, de l'illustre critique.

S'affirmer pacifiste est en soi une manifestation assez inoffensive depuis que, par le fait même de la guerre, tout le monde l'es devenu. La paix universelle n'est-elle pas le but que se proposent les pangermanistes les plus hardis ? Et n'est-ce pas le sentiment de marcher à la conquête de la paix qui fait la résolution de nos soldats? Il y a pacifisme et pacifisme. Celui de M. Georg Brandès consiste à être neutre. C'est très commode et peu reluisant. Cela consiste à ne témoigner aucune sympathie pour aucun des belligérants, mais par contre une égale commisération légèrement méprisante. Et surtout il faut bien se garder de faire aucune différence entre eux.

Ceci ne semble pas très facile, mais M. Georg Brandès n'est pas embarrassé pour établir les parallèles nécessaires. Si l'Allemagne a « foulé aux pieds » la Belgique, l'Angleterre, d'après lui, en a fait autant à la Grèce. C'est très simple. Mais pourquoi pas la France ? Je réclame pour elle. Son intervention, qui sauve la Grèce, n'a pas été moins énergique.

Aucune différence. « Des deux côtés on prétend que chez l'adversaire les passions les plus basses sont déchaînées, et des deux côtés, malheureusement, on a raison. » Voilà bien un jugement définitif et plein de sérénité. Mais c'est la sérénité facile du temps de paix, où l'on parlait des horreurs de la guerre *a priori* et des actes indi-

(1) A la liste des églises massacrées,— sur laquelle il faudra bien souvent revenir — on doit ajouter celle de *Tilloloy* dans la Somme, sur la ligne montant de Compiègne à Roye, qui était un des plus jolis édifices de la région. C'était une construction de pierre blanche et de briques rouges, à la façade cantonnée de deux tourelles coiffées de poivrières. L'église de Tilloloy remonte au XVIe siècle, comme l'indique sa délicate ornementation de la Renaissance, et contient des tombeaux du XVIIe siècle.

viduels affreux qu'elle provoque inévitablement de part et d'autre. Dans la guerre actuelle il y a eu un surcroît d'atrocités systématiques, organisées, que l'on observe d'un seul côté, et qu'il faudra bien étudier, expliquer. Les neutres paraissaient tout désignés pour cela. Ils auraient eu l'impartialité du juge que rien ne lie à aucune des parties. Erreur. Le neutre à la Brandès est partial et passionné. Il est passionné pour la neutralité. La connaissance des faits le gênerait. Il ne s'indigne qu'en général, et avec sérénité.

Il ne paraît pas se rendre compte que cette attitude aboutit, en fait, à une action en faveur de l'Allemagne. Je sais très bien que ce n'est pas l'intention de M. Georg Brandès. Il veut être neutre, très sincèrement. Et il plaide pour la paix, uniquement afin que les hécatombes cessent. Ce n'est pas sa faute si la paix, qui aurait signifié longtemps la grande victoire de l'Allemagne, serait de plus en plus favorable aux alliés, à mesure que se réalise leur tardive préparation militaire et que s'affirme leur supériorité numérique. Il veut la paix quand même, c'est-à-dire le renoncement de la part des alliés à l'autorité que leur procurera, pour la conclusion de la paix, le développement normal des opérations militaires. Un tel renoncement serait évidemment très souhaitable, si une paix juste et non précaire pouvait être dès maintenant espérée. Mais, même dans ce cas, ce serait un acte rare dont il y aurait lieu de dire l'exceptionnel mérite. Non, M. Georg Brandès ne reconnaît pas que le temps travaille pour les alliés. Il croit à la partie nulle. D'après lui, les deux coalitions seront de plus en plus épuisées, sans qu'aucune en soit plus avancée : il n'y aura ni vainqueurs, ni vaincus. Ne vaut-il pas mieux, dans ces conditions, s'arrêter tout de suite ?

On ne peut que s'étonner du succès de cette fameuse théorie de la partie nulle. Deux forces opposées ne sont jamais égales. La force représentée par les alliés, une fois mise en action, n'admet aucune comparaison avec celle des empires centraux. Aussi, du moment que les alliés ont réussi à « tenir », c'est-à-dire à gagner le temps nécessaire pour organiser leur force, qui était latente, ils sont certains de la victoire. Ils ont tenu militairement, mais s'ils écoutaient M. Georg Brandès, ils ne tiendraient pas moralement.

Ils tiennent, cependant, et précisément parce qu'ils veulent la paix, qui ne leur paraît pas possible si le militarisme allemand n'est pas écrasé. Et ce ne sont pas les gouvernements qui pensent ainsi, mais bien le peuple. A cela, M. Georg Brandès répond par une phrase que son esprit de neutralité a oublié de corriger, car elle est une accusation formidable contre l'Allemagne. « Si l'on dit que l'on ne veut pas écraser l'Allemagne, mais seulement son militarisme, c'est comme si l'on prétendait ne pas faire de mal à un hérisson, mais seulement lui enlever ses piquants. »

de tour. — Les événements actuels nous vaudront malheureusement bien d'autres ravages (1).

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Danemark.

M. Georg Brandès a publié dans *Politiken*, en mai dernier, un appel. Il parla comme s'il avait découvert que la guerre est abominable et que la paix serait un grand bienfait. Comme si sa sensibilité de neutre pouvait être plus douloureuse que la nôtre, il paraît croire que ces vérités élémentaires ne sont pas suffisamment comprises, et qu'il suffirait d'un sentiment plus vif de l'horreur de la guerre, et d'un peu de bonne volonté, pour que les négociations commencent. Il se donne l'apparence d'un naïf qui se complaît dans ses illusions, ou d'un croyant, qui ne peut se retenir de clamer sa foi, même s'il ne doit pas être entendu. Ceci ne répond pas à l'idée que l'on se fait, en général, de l'illustre critique.

S'affirmer pacifiste est en soi une manifestation assez inoffensive depuis que, par le fait même de la guerre, tout le monde l'es devenu. La paix universelle n'est-elle pas le but que se proposent les pangermanistes les plus hardis ? Et n'est-ce pas le sentiment de marcher à la conquête de la paix qui fait la résolution de nos soldats? Il y a pacifisme et pacifisme. Celui de M. Georg Brandès consiste à être neutre. C'est très commode et peu reluisant. Cela consiste à ne témoigner aucune sympathie pour aucun des belligérants, mais par contre une égale commisération légèrement méprisante. Et surtout il faut bien se garder de faire aucune différence entre eux.

Ceci ne semble pas très facile, mais M. Georg Brandès n'est pas embarrassé pour établir les parallèles nécessaires. Si l'Allemagne a « foulé aux pieds » la Belgique, l'Angleterre, d'après lui, en a fait autant à la Grèce. C'est très simple. Mais pourquoi pas la France ? Je réclame pour elle. Son intervention, qui sauve la Grèce, n'a pas été moins énergique.

Aucune différence. « Des deux côtés on prétend que chez l'adversaire les passions les plus basses sont déchaînées, et des deux côtés, malheureusement, on a raison. » Voilà bien un jugement définitif et plein de sérénité. Mais c'est la sérénité facile du temps de paix, où l'on parlait des horreurs de la guerre *a priori* et des actes indi-

(1) A la liste des églises massacrées,— sur laquelle il faudra bien souvent revenir — on doit ajouter celle de *Tilloloy* dans la Somme, sur la ligne montant de Compiègne à Roye, qui était un des plus jolis édifices de la région. C'était une construction de pierre blanche et de briques rouges, à la façade cantonnée de deux tourelles coiffées de poivrières. L'église de Tilloloy remonte au XVIe siècle, comme l'indique sa délicate ornementation de la Renaissance, et contient des tombeaux du XVIIe siècle.

viduels affreux qu'elle provoque inévitablement de part et d'autre. Dans la guerre actuelle il y a eu un surcroît d'atrocités systématiques, organisées, que l'on observe d'un seul côté, et qu'il faudra bien étudier, expliquer. Les neutres paraissaient tout désignés pour cela. Ils auraient eu l'impartialité du juge que rien ne lie à aucune des parties. Erreur. Le neutre à la Brandès est partial et passionné. Il est passionné pour la neutralité. La connaissance des faits le gênerait. Il ne s'indigne qu'en général, et avec sérénité.

Il ne paraît pas se rendre compte que cette attitude aboutit, en fait, à une action en faveur de l'Allemagne. Je sais très bien que ce n'est pas l'intention de M. Georg Brandès. Il veut être neutre, très sincèrement. Et il plaide pour la paix, uniquement afin que les hécatombes cessent. Ce n'est pas sa faute si la paix, qui aurait signifié longtemps la grande victoire de l'Allemagne, serait de plus en plus favorable aux alliés, à mesure que se réalise leur tardive préparation militaire et que s'affirme leur supériorité numérique. Il veut la paix quand même, c'est-à-dire le renoncement de la part des alliés à l'autorité que leur procurera, pour la conclusion de la paix, le développement normal des opérations militaires. Un tel renoncement serait évidemment très souhaitable, si une paix juste et non précaire pouvait être dès maintenant espérée. Mais, même dans ce cas, ce serait un acte rare dont il y aurait lieu de dire l'exceptionnel mérite. Non, M. Georg Brandès ne reconnaît pas que le temps travaille pour les alliés. Il croit à la partie nulle. D'après lui, les deux coalitions seront de plus en plus épuisées, sans qu'aucune en soit plus avancée : il n'y aura ni vainqueurs, ni vaincus. Ne vaut-il pas mieux, dans ces conditions, s'arrêter tout de suite ?

On ne peut que s'étonner du succès de cette fameuse théorie de la partie nulle. Deux forces opposées ne sont jamais égales. La force représentée par les alliés, une fois mise en action, n'admet aucune comparaison avec celle des empires centraux. Aussi, du moment que les alliés ont réussi à « tenir », c'est-à-dire à gagner le temps nécessaire pour organiser leur force, qui était latente, ils sont certains de la victoire. Ils ont tenu militairement, mais s'ils écoutaient M. Georg Brandès, ils ne tiendraient pas moralement.

Ils tiennent, cependant, et précisément parce qu'ils veulent la paix, qui ne leur paraît pas possible si le militarisme allemand n'est pas écrasé. Et ce ne sont pas les gouvernements qui pensent ainsi, mais bien le peuple. A cela, M. Georg Brandès répond par une phrase que son esprit de neutralité a oublié de corriger, car elle est une accusation formidable contre l'Allemagne. « Si l'on dit que l'on ne veut pas écraser l'Allemagne, mais seulement son militarisme, c'est comme si l'on prétendait ne pas faire de mal à un hérisson, mais seulement lui enlever ses piquants. »

Que le peuple même ait pris parti, cela n'est pas pour toucher M. Georg Brandès. Il pense que la masse se laisse suggestionner à volonté. Cela ne compte pas. Il est un des hommes les moins accessibles aux idées démocratiques qu'il y ait aujourd'hui. Et ceci explique son attitude. L'individualisme brandésien, en effet, est éminemment aristocratique. La formation des grands hommes est ce qui l'intéresse par-dessus tout, ils sont « l'origine et la fin de la civilisation»,et il ne voit aucun lien entre leur formation et le progrès général de la masse. Au contraire, même, la démocratie lui paraît être formellement contraire au développement libre et particulier de la personnalité. Aussi l'issue de la guerre, en tant qu'elle peut exercer une influence sur les conditions générales de la vie, lui est indifférente. Il ne condamne pas, mais il traite d'illusions les espoirs des alliés de diminuer le nombre des nationalités opprimées. Il est uniquement hanté par la pensée du nombre effroyable des morts causées par la guerre, et cela non pas surtout dans un sentiment de pitié humaine générale, mais parce que, parmi ces morts, il y avait peut-être des hommes, qui auraient pu devenir de grands hommes.

C'est un prodigieux rapetissement du problème, et une manière assez grossière de le concrétiser. Certes, des vies de grands hommes possibles sont fauchées : ce n'est pas peut-être qu'il faut dire. La guerre est affreuse, elle est criminelle. Mais l'oppression des nationalités n'a-t elle pas empêché constamment,et depuis des siècles, une foule bien plus nombreuse de grands hommes possibles de manifester leur génie ? N'a-t-elle pas empêché que de tels hommes naissent, même à l'état de simples possibilités ?

Et puis, c'est toujours là qu'il faut en revenir : il faut être deux pour s'entendre, tandis que la volonté d'un seul suffit pour déchaîner la guerre. M. Georg Brandès pense-t-il que les alliés devaient simplement subir le joug allemand, sans résistance ? Il est vrai qu'aujourd'hui la situation se trouve, en apparence, retournée. C'est l'Allemagne qui affecte d'être prête à la paix, sans que l'on voie, observe M. Brandès, « qu'elle veuille rien sacrifier pour l'obtenir ». Pense-t-il donc que les alliés doivent subir ses conditions ? Et s'il ne le pense pas, que signifie son ironie, et à quoi tend son appel ?

Mais, naturellement, il ne reconnaît pas que les empires centraux ont voulu la guerre. Il ne traite pas ce sujet dans son appel. C'est dans un article en réponse à une protestation de M. William Archer qu'il en parle. Pour lui, les responsables sont un très petit nombre de personnes, qui se trouvent dans tous les pays belligérants. Il les désigne, même, à titre d'hypothèse. « Nous pouvons supposer pour un instant que ce sont bien ceux-là. » La formule est prudente, et donne toute latitude. On n'est pas moins surpris de lire parmi les noms des prévenus celui de M. Barrès, dont on ne savait pas l'influence et

e pouvoir si grands, et surtout celui de Sir Edward Grey, qui paraît bien avoir été, pendant la crise de juillet-août 1914, l'homme l'état le plus pacifiste et dont les illusions ont été le plus obstinées. On a vraiment l'impression que M. G. Brandès n'a pas étudié cette histoire. Par contre, le nom du Kaiser manque, et il est pourtant bien certain, même si l'on admet qu'il n'a pas eu la volonté préconçue de faire la guerre, qu'il en avait d'avance accepté le risque, et qu'il dépendait de lui de l'empêcher. M. G. Brandès ne discute pas. Il préfère citer Erasme et Voltaire.

Il revient aussi sur sa fameuse polémique avec M. Clemenceau, et nous apprend que l'on avait réuni des matériaux en vue de négociations avec un certain haut fonctionnaire allemand, pour arriver à un accord, lors de la paix, au sujet du Slesvig. Cela est très vraisemblable, car l'Allemagne avait naturellement le désir d'être dans les meilleurs termes avec le Danemark, et ce fut, notamment, l'opinion de Moltke, que l'application de l'article 5 du traité de Prague serait avantageuse à l'Allemagne. Et M. G. Brandès fulmine contre la sottise des « patriotes » danois qui, en prenant fait et cause pour M. Clemenceau, ont « détruit toute possibilité d'entente amiable avec l'Allemagne ». Je n'espère pas consoler M. G. Brandès. Je n'espère pas lui faire sentir que l'Allemagne, par de telles négociations, aurait probablement berné le Danemark, que la solution, si l'on avait abouti, n'aurait sans doute pas été vraiment satisfaisante, et que le Danemark aurait dû certainement la payer très cher : il est déjà assez difficile à ce petit pays de maintenir à peu près sa neutralité, cela lui serait devenu tout à fait impossible. Il aurait dû, de toutes ses forces (j'entends, de toutes ses forces autres que militaires), appuyer l'Allemagne. Je ne sais comment le neutralisme de M. Georg Brandès se serait accommodé de cette situation.

Du moins est-on heureux de constater qu'il est, au fond, plus d'accord avec le sentiment public des pays alliés qu'il ne veut lui-même l'avouer. Il est pour le principe des nationalités, qu'il voudrait voir appliqué au Slesvig, et même ailleurs, car il a été un défenseur des peuples opprimés. Il oublie parfois les grands hommes pour penser à la foule.

Oui, mais quelle erreur est la sienne. Parce que le petit Danemark est voisin de la grande Allemagne militariste, il croit que son pays ne peut récupérer le Slesvig septentrional avec sécurité que si l'Allemagne est pleinement consentante. Il ne voit pas d'autre solution possible à la question du Slesvig que de l'obtenir de la bonne volonté allemande. Il commet la même erreur que commit Bjœrnstjerne Bjœrnson autrefois, en 1872, lorsqu'il proposa le « changement des signaux », c'est-à-dire la réconciliation avec l'Allemagne. Mais il commet cette même erreur au moment où l'empire allemand

affirme plus que jamais le mépris du droit, et en particulier du droit des petites nations. Et, par là même, il se trouve empêché de se ranger, comme on devait l'attendre de lui, du côté des alliés.

Quelle erreur, et quelle situation singulière. C'est la cause particulière de la nationalité danoise lésée au Slesvig qui le sépare des alliés, défenseurs de la même cause sous son aspect général. Il fallait choisir, et il a sacrifié l'intérêt général et le principe à son application la plus prochaine. C'est, je crois, surtout par scepticisme, je veux dire par crainte des illusions, qu'il a fait le mauvais choix, — mauvais même pour la cause particulière qui l'a sans doute aveuglé. Je continue à le considérer, malgré tout, comme un ami des alliés dans son esprit, bien qu'il ne le soit pas dans son action.

P.-G. LA CHESNAIS.

§

Etats-Unis.

M. ROOSEVELT ET LE KAISER. — La plus importante biographie qui ait paru aux Etats-Unis depuis longtemps est la *Life of John Hay* (Boston : Hougton Mifflin, 5 dollars), dont l'auteur, M. William Roscoe Thayer, un historien américain contemporain très distingué, n'est pas un inconnu aux lecteurs du *Mercure de France*, où il a été plusieurs fois question de lui. Son dernier ouvrage a eu un grand succès de librairie, 14.000 exemplaires ayant été vendus en deux mois. L'épisode suivant, qui est caractéristique de toute cette intéressante histoire retraçant l'existence si brillante du secrétaire d'Etat décédé, est tout à fait d'actualité.

En 1904, l'Allemagne menaça de débarquer au Vénézuéla, donnant comme prétexte qu'il lui fallait encaisser une dette. Le président Roosevelt agit aussitôt. Il fit appeler d'abord à la Maison Blanche l'ambassadeur d'Allemagne et lui déclara que si l'Allemagne ne consentait pas à l'arbitrage, la flotte américaine commandée par l'amiral Dewey recevrait ses ordres, à midi, à dix jours de cette date, pour se rendre sur la côte vénézuélienne et pour empêcher la prise de possession de tout territoire. L'ambassadeur protesta et s'en alla. Une semaine se passa en silence. L'ambassadeur allemand fit une nouvelle visite au président ; mais rien ne fut dit au sujet du Vénézuéla. Lorsqu'il se leva, M. Roosevelt lui fit une question à ce sujet. L'ambassadeur répondit qu'il n'avait rien reçu de son gouvernement. Le président répliqua tranquillement que puisqu'il en était ainsi, Dewey recevrait ses ordres un jour plus tôt qu'il n'avait été convenu. L'ambassadeur protesta de nouveau. Le président répondit qu'aucun ordre n'était encore donné et que si le Kaiser consentait à l'arbitrage, le président le féliciterait vivement d'une telle décision ; mais qu'il exigeait une

réponse dans les 48 heures, sinon Dewey partirait avec ses ordres. Dans les 36 heures l'ambassadeur était retourné à la Maison Blanche annoncer que le Kaiser consentait à l'arbitrage. Ce qui se passa entre le président et l'ambassadeur était resté secret, même pour l'amiral Dewey, et quand le Kaiser céda, M. Roosevelt le félicita publiquement d'être un ami si convaincu de l'arbitrage !

M. Thayer ajoute : « Bien qu'on n'ait jamais parlé officiellement de cette action du président, il ne reste aujourd'hui aucune raison pour ne pas en parler » ; et, dans un mot qu'il m'écrit en m'envoyant ses volumes, M. Thayer me dit : « Les prévisions de Hay du danger allemand et l'ultimatum de Roosevelt fourniront des sujets d'actualité pour le *Mercure*, il me semble. La révélation de ces incidents diplomatiques en ce moment-ci est très significative lorsque nous nous rappelons l'attitude actuelle du colonel Roosevelt et les sympathies bien connues de M. Thayer. »

THÉODORE STANTON.

§

Italie.

BENOIT XV ET LE CONGRÈS DE LA PAIX. — Peu de jours après la déclaration de la guerre européenne le pape Sarto mourait, accablé par l'énormité du drame. Il avait conscience, probablement, que le Pape aurait dû être un des protagonistes de ce drame et il ne se sentait pas de taille. On dit qu'il écrivit une lettre angoissée à François-Joseph pour retenir la main criminelle qui allait signer le brutal ultimatum à la Serbie. Son successeur rédigea une Encyclique où il manifestait la douleur que lui causait la guerre et où il conjurait les Souverains et les Gouvernants de se mettre d'accord pour la paix. Ni l'humble curé vénitien ni l'aristocratique diplomate génois n'eurent recours aux foudres de l'Eglise. Peut-être la majesté apostolique décrépite des Habsbourg eût-elle redouté l'arme autrefois terrible de l'Excommunication ?

Le nouveau Pape parle, écrit. Sa voix n'est pas celle des prophètes d'Israël, ni celle, si fière, si émouvante, du cardinal Mercier.

La première Encyclique est un document de valeur médiocre :

Qui dirait que ces peuples armés les uns contre les autres descendent d'un même ancêtre, qu'ils sont tous de même nature et parties d'une même société humaine ?... Depuis qu'on a cessé d'observer dans les organisations gouvernementales les règles et les pratiques chrétiennes qui assuraient par elles-mêmes la stabilité et la quiétude des institutions, les Etats ont commencé à trembler sur leurs bases... Une autre raison du désordre social consiste dans le fait que généralement l'autorité de celui qui gouverne n'est plus respectée. Car du jour où l'on voulut émanciper de Dieu, créateur et maître de l'Univers, tout pouvoir humain et qu'on en voulut trouver l'origine dans la volonté des hommes, etc... Depuis qu'avec l'école perver-

tie, avec la mauvaise presse, on a fait pénétrer dans les âmes la mortelle erreur que l'homme ne doit pas mettre son espoir dans la félicité éternelle..., etc. »

Benoît XV voit et trace les causes de la guerre dans les principes constitutifs de la Société moderne, et l'on ne comprend pas comment il espère que la volonté des gouvernements puisse la suspendre si aisément.

Ce document aurait pu être produit dans tout autre siècle à propos d'autres guerres et il n'est daté d'aujourd'hui que par la condamnation assez simpliste du socialisme et par les paroles, les seules violentes de toute cette froide composition, contre le « monstrueux » modernisme cette « contagion pestiférée ». Et ce n'est pas à propos du Habsbourg qu'il cite la superbe phrase du prophète : « *Ecce, constitui te hodie super gentes et super regna, ut evelles et destruas... et ædifices et plantes* », mais à propos de ces innocentes erreurs de doctrine et des discordes entre catholiques...

Mais sa neutralité est critiquée et même suspectée. Alors il s'afflige. Comment jugerait-il, puisqu'il n'a pas, à cause des conditions que l'Etat italien lui a faites, les moyens de se procurer les documents des parties en cause ? Pourtant, l'invasion de la Belgique neutre ?... On le sollicite, on l'engage à se prononcer, et il le fait, finalement, en appelant « *dilecta* » la nation martyre et en bénissant un drapeau aux couleurs belges rendu moins dangereux par l'image du Sacré-Cœur ; et il ajoute : « Je prie mes fils de Belgique de ne pas douter de ma bienveillance. »

Quant aux auteurs du crime, silence.

Timidité, ou froideur ? Il faut lire quelques lignes de l'allocution au Consistoire du 22 janvier 1915 :

Il n'y a pas de doute qu'il appartienne principalement au Pontife de Rome, à Celui qui est mandé par Dieu comme suprême interprète et vengeur de la loi éternelle, de proclamer qu'il n'est permis à personne, pour quelque cause que ce soit, de léser la justice ; et sans ambages. Nous le proclamons en réprouvant hautement toute injustice, de quelque part qu'elle ait été commise. Mais mêler l'autorité pontificale aux querelles des belligérants ne serait certainement ni convenable, ni utile...

Il a le droit de juger, et il juge. Qui? Personne.

Et ici, nous faisons appel aux sentiments de ceux qui passèrent les frontières des nations en guerre pour les conjurer de ne point dévaster les régions envahies plus que ne l'exigeraient strictement les raisons de l'occupation militaire, et, ce qui importe plus encore, que les âmes des habitants ne soient point blessées sans nécessité réelle dans ce qu'elles ont de plus cher, comme les églises, les ministres du culte, les droits de la religion et de la foi. Quant à ceux qui voient leur patrie occupée par l'ennemi, Nous comprenons combien cela leur doit être pénible d'être soumis

à l'étranger. Mais Nous ne voudrions pas que le désir de recouvrer leur indépendance les poussât spécialement à entraver le maintien de l'ordre public et aggraver ainsi de beaucoup leur position...

Quelle prudence !

S'il y eut une époque où la franchise, l'audace, la témérité en Christ eussent été de bonne politique pour l'Eglise, c'était celle-ci. Mais il y eût fallu la stature morale d'un Grégoire VII. Contre le Hohenzollern qui, arborant le drapeau du Saint-Empire germanique, prétendait étreindre le monde dans son mécanisme de fer, le pontife romain surgissait, défenseur des nations et de la Liberté humaine. *Au-dessus de la mêlée*, lui seul aurait pu s'y mettre. Au-dessus par l'Esprit, au-dessus des empereurs et des gouvernements; au-dedans, par le cœur, *cor cordium*, au sein des peuples meurtris. Pour cela, il aurait fallu un grand homme, apôtre et poète, c'est-à-dire un génie. C'est rare. Les événements en produisent quelquefois.

Quelle est la cause de la neutralité papale ? Peut-être le fait que tous les catholiques des pays belligérants, à commencer par les Erzberger allemands, ont embrassé les torts et les raisons de leurs gouvernements ? Ou bien une adhésion instinctive aux principes du droit divin représentés par les monarchies centrales, ainsi le prétendent les catholiques espagnols, admirateurs de l'ordre et de la discipline tudesques ? Ou bien l'espoir d'être admis à faire partie du Congrès de la Paix, ce qui renouvellerait, croit-on, le prestige de la Papauté ?

Le désir du Vatican de participer au Congrès est de notoriété publique. Il ne s'est pas encore prononcé là-dessus, mais les journaux catholiques ne manquent jamais d'y insister. En Italie, les questions pour ou contre ont été largement débattues et les commentaires se sont répandus à l'étranger. Les catholiques français, par exemple, donnèrent une large diffusion à un article du sénateur Valli, paru dans la *Nuova Antologia* et favorable à l'intervention du Pape, mais ils négligèrent une étude bien plus importante qui l'avait précédé dans la même revue, étude due à l'honorable Mosca, député appartenant à la haute magistrature, qui signalait les dangers, pour l'Etat italien, de cette intervention.

Quelles sont les conditions actuelles du catholicisme en Italie ? L'Encyclique de Benoît XV renouvelait les protestations traditionnelles au sujet du pouvoir temporel, et l'allocution au Consistoire de décembre 1915 tendait à démontrer comme intolérable la situation juridique faite par la loi italienne des garanties papales.

Sommes-nous donc en état de guerre avec le Vatican ? Non pas. Les catholiques italiens, auparavant empêchés par le *non expedit*, prennent part depuis des années à la vie politique. Il est notoire que Pie X avait prêté à M. Giolitti, dans les dernières élections, l'aide

d'un puissant organisateur clérical, le comte Gentiloni, et que la majorité plutôt hybride de la dernière Chambre résulta d'un compromis électoral entre l'Etat et l'Eglise.

Il y a à la Chambre quelques députés catholiques ; ils ne sont pas reconnus officiellement comme tels, c'est entendu : ce ne sont pas des *députés catholiques,* mais des *catholiques députés* ; c'est la formule. Dernièrement, l'opportunité de composer un gouvernement à large base nationale fit appeler au ministère un jeune et intelligent chef des catholiques lombards, l'honorable Meda. Le Vatican se hâta de manifester ses réserves : l'honorable Meda au ministère ne signifie pas une adhésion officielle des catholiques ni à l'Etat italien, ni à la guerre ; il ne représente que lui-même.

Et voilà qu'un autre catholique député, l'honorable Ciriani, représentant la fraction peu nombreuse, mais très vaillante des démocrates chrétiens, intervint,—et il eut un succès remarquable à la Chambre, — en déclarant que le nouveau ministre des Finances, quoique neutraliste avant la guerre, ne pouvait apporter dans le ministère national qu'une âme de patriote italien ; qu'il eût été souhaitable que le Pape même, dans un élan de foi et d'amour, eût embrassé la cause des nations attaquées et flétri les auteurs de la guerre. Il ajoutait que si l'intervention du Pape au Congrès de la Paix était demandée par les Empires centraux afin de rouvrir la Question Romaine et de toucher à la loi italienne de la liberté de l'Eglise, on devait s'y opposer absolument.

Grand scandale dans les journaux cléricaux.

Le Pape jouit, par la loi des garanties (13 mai 1871), d'une sorte de souveraineté non seulement nominale, mais effective, attribuée à sa fonction de chef de l'Eglise. Mais, pour les juristes italiens, le Pape n'est pas personne de droit international. La loi des garanties n'est qu'un moyen intérieur par lequel l'Italie satisfait au devoir international d'assurer la pleine liberté des communications entre les chefs des Etats étrangers et le Chef de l'Eglise. La situation privilégiée des agents diplomatiques près le Vatican n'est pas imposée, mais volontaire et libre. Une intervention étrangère pour internationaliser les garanties ne pourrait constituer qu'un attentat à l'indépendance et à la souveraineté de l'Etat italien.

Cette loi a subi d'ailleurs, au cours de cette guerre, l'épreuve du feu. Un Conclave et deux Consistoires ont pu être tenus sans obstacles ni incidents, et au dernier on vit intervenir le cardinal Hartmann. Les faits ont démontré que le Pontife peut en pleine guerre exercer librement son haut ministère.

Quelle meilleure condition eût pu lui faire un autre Etat, même neutre? N'oublions pas d'autre part que Bismarck, quand il luttait âprement pour le Kulturkampf, déplorait que la nouvelle situation

lu Pape le mît absolument hors d'atteinte, tandis qu'auparavant, ın croiseur allemand devant Civita-Vecchia aurait suffi pour le éduire à discrétion.

Il est à remarquer que cette idée de la liberté papale est née — ıvant que dans le ministère conservateur qui la promulgua — dans ıne assemblée révolutionnaire, la Constituante romaine de 1848, ous l'inspiration de Mazzini. Elle a donc de profondes racines dans e sens du droit du peuple italien, et cela doit assurer le Pape de sa tabilité bien plus que si elle avait pour appui les baïonnettes étrangères.

Le débat, cependant, n'a pas cessé d'être à l'ordre du jour. Dans *Bylichnis*, revue romaine d'études religieuses, un journaliste versé en ces matières, M. Quadrotta, a ouvert une enquête sur le sujet qui ious occupe. En voici les questions principales :

L'Etat italien a-t-il des motifs politiques pour estimer dangereuse, comme l l'estima en 1899 (à la Conférence de la Haye), la présence du Pape à un Congrès des Puissances ?

L'exclusion du Pontife constituerait-elle un attentat à l'indépendance de a fonction religieuse ?

Sa participation lui restituerait-elle sous une autre forme le caractère de Souverain politique ?

Les réponses ont paru dans plusieurs numéros de l'intéressante revue et seront prochainement recueillis en volume. La grande majorité des personnes consultées, sénateurs, députés, écrivains, profeseurs d'Université, se déclarent pour l'exclusion. D'autres, favorables l'intervention du Pape, exigent pourtant qu'il renonce formellement, auparavant, à ses prétentions personnelles.

Le marquis Crispolti, très écouté dans les milieux catholiques, ffirme que « le Pape est précisément celui qui seul aurait des mofs pour ne pas soulever la Question Romaine, afin de ne pas entraver 'œuvre de pacification générale, afin surtout de ne point passer de sa ituation principale et unique de pacificateur désintéressé à une ituation secondaire et commune de défenseur d'intérêts personels. »

La chose est-elle donc tellement importante ? Certes, un grand ape ayant foi en sa mission divine, en la force libératrice de l'idée hrétienne, qui joindrait à une connaissance profonde des passions umaines la hauteur d'âme suffisante pour les dominer, quel spectale, dans l'humanité moderne ? Mais cette guerre qui a rendu *la asse* sublime n'a pas suscité un *individu*. Le génie individuel, videmment, a cédé le pas au génie des peuples. Cette Puissance iorale redoutable et bienfaisante eût pu du haut du Vatican, ce ivin Sinaï de l'histoire, jouer un rôle immense. Condamnés à s'enouffrer dans la violence pour repousser la violence, les hommes se

fussent réconfortés à cette source de bonté divine. Mais le divin est ailleurs. Le christianisme historique n'a pas vaincu cette épreuve. « Le Christ vivant » était absent lors de l'écrasement de la Belgique, lors des noyades des neutres innocents, lors de la tempête de cruauté soulevée par le paganisme teutonique, comme lors des représailles qui s'en suivirent...

Peut-être un christianisme nouveau surgira-t-il de tout cela, adogmatique, intérieur et social ? La Révélation évolue peut-être continuellement dans les renaissances humaines. Le Christianisme vit dans beaucoup d'idées de l'Entente, comme il vit dans les sacrifices de tant d'hommes qui s'immolent non pour l'hégémonie d'un peuple, mais pour la liberté de tous, comme il vit dans tant de prêtres qui ne sont en ce moment que les apôtres de la pitié humaine.

Mais le Pape est neutre ; il attend la paix, pour s'asseoir deux fois par jour, en une ville paisible, autour d'une table de Congrès, entre une cérémonie religieuse et une réception mondaine, guetté par les appareils cinématographiques, pour étudier laborieusement des détails d'arrangements provisoires, les grandes solutions étant déjà tranchées par les armes ; lui, le Dieu sur terre. Si c'est là jouer un grand rôle...

Toutes revendications personnelles mises à part, je n'y vois aucun inconvénient, sauf pour lui-même !

GIOVANNI CENA.

§

Norvège.

L'attitude du parti socialiste norvégien, au cours de la guerre, a été bien différente de celle du parti socialiste danois. J'ai montré que celui-ci est inféodé à la social-démocratie allemande, au point d'en blâmer la minorité, et de croire à une Allemagne victorieuse où le pouvoir des junkers serait en baisse, tandis que la majorité socialiste exercerait une influence politique croissante. Rien de pareil chez les socialistes norvégiens, qui discutent, cherchent à savoir et à comprendre, et dont l'organisation, beaucoup plus démocratique que celle des Danois, leur permet une liberté d'expression et de pensée bien plus grande.

Ceci ne veut pas dire qu'ils aient étudié les faits sans prévention. Loin de là. Ils étaient d'accord avec leurs camarades danois pour préconiser le pacifisme absolu, c'est-à-dire le désarmement quand même, sans condition de réciprocité. Il est vrai que l'on ne se rend pas très bien compte s'ils considèrent cette doctrine comme applicable à tous les pays, ou comme justifiée seulement pour les petits Etats, en raison de l'inefficacité des armements auxquels ils pourraient se livrer. On ne sait donc si ce tolstoïsme est pour eux une

question de principe ou de circonstance. Mais ils inclinent visiblement à le considérer comme un principe, qui devait être, par conséquent, d'une application générale, et il en résulte un sentiment instinctif de blâme contre tous les belligérants, pour ce seul fait qu'ils sont en guerre, ce qui empêche d'attacher une importance décisive à la distinction entre pays agresseurs et pays attaqués. Aussi M. Chr. Collin, professeur à l'université, précisément parce qu'il est en opposition avec son parti sur la question de la défense nationale, n'écrit pas dans le journal du parti, et c'est ailleurs qu'il a exprimé son adhésion sans réserve à la cause des alliés. Ajoutez à cela que le socialisme est généralement conçu, en Norvège, à la manière allemande récente, c'est-à-dire avec un matérialisme assez étroit, qui comporte un certain dédain pour l'aspect politique et démocratique des problèmes, et vous comprendrez que l'esprit des socialistes norvégiens les disposait à accepter la plupart des thèses allemandes.

Il n'est donc pas surprenant que l'on ait vu, dans le *Social-Demokraten* de Kristiania, une tendance à tenir la balance égale entre les deux coalitions, à croire que la guerre est d'origine spécifiquement économique, et que les responsabilités, par suite, sont partagées, à penser que les socialistes français sont devenus chauvins, et à s'exagérer la portée du fait qu'il existe aussi une minorité dans leur parti. On a même vu, à la fin de l'année dernière, la « violation de la neutralité grecque » par les alliés comparée à la violation de la neutralité belge. On peut lire des appréciations comme celle-ci, qui touche au comique : « Wilson a suivi le même chemin que Roosevelt. Il est devenu un militariste caractérisé au cours de sa présidence, et il l'est devenu sans avoir les traditions de Roosevelt » (7 février). Mais les articles où se rencontrent les phrases de ce genre sont exceptionnels, et sont contredits par d'autres articles : M. Kr. B.-R. Aars, par exemple, s'étonne que les Etats-Unis n'aient pas engagé une action énergique pour la défense commune des intérêts des neutres sur mer (10 mai). Il faut bien se garder de prendre tout article pour la manifestation de l'opinion moyenne parmi les socialiste norvégiens. Le journal est très libéral et m'a été largement ouvert, notamment pour une assez longue suite d'articles sur le principe des nationalités, considéré dans ses rapports avec le socialisme.

Les préventions en faveur de l'Allemagne qui existaient dans le parti norvégien, non par suite de sympathies allemandes, mais plutôt à cause de conceptions particulières, devaient avoir naturellement pour effet de retarder la compréhension des faits. Il s'est produit une lente évolution depuis les premiers temps de la guerre, et les phrases positivement choquantes pour les socialistes des pays alliés sont devenues peu à peu de plus en plus rares, et l'on peut presque dire,

aujourd'hui, qu'elles ont disparu. On ne peut s'attendre, évidemment, à ce que le *Social-Demokraten* norvégien prenne résolument et officiellement parti pour les alliés, mais il est visible qu'il penche de leur côté. Il publie une série de lettres de Belgique, où la conduite des autorités allemandes ne paraît guère atténuée, et un exposé par Camille Huysmans de la question flamande, où l'on voit combien est fort le sentiment national et antiallemand des Flamands. La responsabilité essentielle de l'Allemagne est affirmée, la minorité de la social-démocratie allemande est louée, ce qui est une manière de blâmer la majorité. Dans un article rédactionnel (3 avril) le fait que les majoritaires Ebert et Scheidemann ont signé une demande pour activer la guerre sous-marine est noté. Dans un article illustré (2 mai) l'art allemand pendant la guerre est analysé, on signale l'exaltation de la force brute et le développement d'un « type de gorille », et il est observé qu'un tel art barbare ne se répand qu'en Allemagne, — pas même en Autriche.

Plusieurs des collaborateurs du journal en arrivent à concevoir la guerre tout à fait comme ceux des socialistes alliés que l'on traitait de chauvins, au commencement. M. Ludvig Meyer estime qu' « il y a, même dans cette épouvantable guerre, un côté moins sombre, et qui devient de plus en plus clair à mesure que le temps s'écoule. A grands traits, elle est une lutte entre le droit et la violence. » Il montre : à l'est la Russie, à la défense de la Serbie, et à l'ouest l'Angleterre, à la défense de la Belgique. « C'est sincèrement, et avec une chaleur croissante qu'elles s'avancent à la barre pour l'indépendance des petites nations, et pour que les questions internationales soient résolues conformément à des principes de droit, et ne soient pas tranchées par l'épée du plus fort. » Au contraire, Mars est la plus haute divinité de l'Etat allemand, d'où la violation de la Belgique, Louvain, les attentats des zeppelins et de la Lusitania. Et il ajoute : « Si nos camarades allemands, tout au fond de leur âme, n'avaient pas été encore attachés par des liens si forts à l'adoration de Mars, ils auraient dû rompre avec leur chancelier à l'instant même où il déclara ouvertement devant le Reichstag que l'Allemagne était sur le point de violer le droit des gens à l'égard de la Belgique. » (7 mars).

Le même auteur insiste, et fait totalement confiance aux alliés.

Il y a deux grandes circonstances favorables. L'une est que les alliés, chaque jour avec plus d'évidence, luttent pour la justice. Leur grande cause les ennoblit. Et aussi est-ce là que les petits Etats du Nord doivent chercher leur refuge. L'autre grande circonstance favorable est que si la bonne cause gagne, la victoire sera sans gloire militaire. On aura passé par une série de fautes et de défaites, pour l'obtenir seulement par la supériorité des forces et la fermeté de résolution (25 mars).

Il compte que, par la victoire des alliés, le sentiment du droit, renorcé entre les nations, exercera sur la Russie la plus heureuse inuence, tandis qu'il redouterait, sous ce rapport, les effets d'une ictoire « du coup de poing et de la violation du droit » (5 juin).

Il semble que des vœux si explicites en faveur de la victoire des lliés devraient entraîner l'approbation de leur fermeté à vouloir oursuivre la guerre jusqu'à cette victoire nécessaire. M. Ludvig leyer ne va pas jusqu'à formuler expressément cette approbation. ;e dernier pas pour être pleinement d'accord avec les socialistes es pays alliés est franchi par M. Kristian B.-R. Aars (12 juillet). propos de la polémique entre MM. Georg Brandès et William rcher, il observe que le critique danois n'a pas précisé les condiions de paix *minima* qui, selon lui, mettraient les alliés dans l'oblication morale de cesser la guerre. Quant à lui, il préférerait voir les eutres, et parmi eux la Norvège, obligés de payer pour indemniser Belgique, plutôt que de voir « la guerre finir sans que l'Alleagne rende la Pologne et les provinces polonaises. Nous désirons us la paix, tout de suite de préférence, mais avant tout durable !... 'idée de la paix ne fait qu'un avec le principe des nationalités et la istice. Si la Belgique et la Serbie et la Pologne ne peuvent pas re rétablies aujourd'hui, eh bien, nous devons attendre encore des iois. » Et, relevant une phrase où M. Brandès déclare que le militarisme ne peut être maîtrisé par le militarisme, ni la guerre par la uerre, M. Aars trouve cette formule aussi décevante que celle qui étend que les causes de la guerre sont d'ordre économique :

Si nous avons une paix juste, nous aurons vécu la grande et terrible agédie où la guerre triomphe de la guerre :

Adieu le pacifisme absolu. Voilà qu'une guerre peut devenir une uerre sainte, à condition, d'abord, d'être défensive, évidemment, de se proposer, ensuite, un grand but idéaliste. Mieux que cela. oilà qu'une guerre, peut abolir la guerre, en sorte que c'est dans ntérêt même d'une paix durable qu'il faut la soutenir jusqu'à la vicire. De telles idées allaient trop directement à l'encontre des princis et de l'action du parti socialiste norvégien : l'article n'a été inséré 'avec les réserves du rédacteur en chef, qui déclare ne pas partar les conceptions de l'auteur « sur plusieurs points essentiels ».

Mais qu'importe ? Il n'y a rien de plus dans l'article de M. Aars e dans ceux de M. L. Meyer, sinon une simple remarque comémentaire. Leur accord, à tous les deux, avec les idées des alliés plus résolus, n'est pas seulement complet, il est encore plus que la. Il y a conformité de sentiment, et je crois entendre dans leur centquelque écho de la tradition révolutionnaire française, ce qui Norvège, n'a d'ailleurs rien de surprenant. Transmise ou origi-

nale, elle y existe. Wergeland en a été le représentant, et ensuite Bjœrnstjerne Bjœrnson, malgré son germanisme théorique. Et quand je vois des hommes nombreux, dans tant de pays divers, prendre parti pour les alliés, et identifier leur cause avec celle de la justice et de la paix, cela me paraît d'autant plus remarquable que les gouvernements alliés n'ont rien fait et rien dit, à part quelques trop rares et trop vagues déclarations, pour encourager cette confiance et susciter l'enthousiasme. Si l'on voulait et si l'on pouvait promettre au monde et préciser une paix vraiment juste, la coalition en recueillerait un bénéfice immense, et les voix telles que celles de MM. Ludvig Meyer et Kr. B.-R. Aars exprimeraient l'opinion générale du monde entier.

Elles paraissent bien exprimer, du moins, à l'heure actuelle, l'un des deux courants principaux dans le parti socialiste norvégien. A côté de ces pro-alliés, je vois d'autres collaborateurs du *Social-Demokraten* qui s'occupent très principalement, sinon de façon exclusive, de l'Allemagne. Ils la critiquent, et se montrent parfois sévères dans leurs jugements, et pourtant conservent une sorte d'indulgence excessive. M. Halvdan Koht, par exemple (28 janvier), démontre fort bien que les députés socialistes du Reichstag ont compris et dénoncé jusqu'au 31 juillet 1914 la responsabilité de l'Allemagne et de l'empereur allemand ; mais il réduit cette responsabilité à l'idée d'une guerre préventive, écartant l'hypothèse d'une volonté toute simple de faire la guerre ; et, d'autre part, il trouve « très compréhensible que la majorité (du groupe socialiste) ait cru aux renseignements de fait que le gouvernement a donnés » — comme s'ils pouvaient être excusables d'avoir cru à leur gouvernement, surtout à l'heure où l'on lance les dépêches d'Ems, et quand ils avaient compris le double jeu mené avec l'Autriche. Cela n'empêche pas M. Halvdan Koht de montrer la responsabilité allemande et de qualifier la guerre de « crime allemand » (15 février).

M. Edvard Bull, autre universitaire, a rendu compte du livre fameux dans lequel Friedrich Naumann a si habilement présenté le pangermanisme oppresseur comme une œuvre grandiose et désintéressée. M. Edvard Bull, qui précédemment avait su bien analyser la passivité des ouvriers socialistes allemands, a, cette fois, accepté trop facilement la thèse allemande d'après laquelle le sentiment national est désormais affaibli en sorte que l'on entre dans une ère nouvelle où les vastes États d'un modèle nouveau n'auront guère à en tenir compte. On conçoit que l'idéalisme des alliés ne peut le passionner.

Le rédacteur en chef du *Social Demokraten*, M. Jacob Vidnes, ne peut s'exprimer aussi librement que ses collaborateurs. Il suit la ligne du parti socialiste norvégien. Pacifiste avant tout, il combat, naturellement, les velléités militaires du gouvernement. Il ne signe

l'ailleurs pas ses articles. Je lis toutefois dans un article rédactionnel lu 6 avril, à propos de conditions de paix « raisonnables » que 'Allemagne pourrait offrir :

Cela rendrait à l'Allemagne un peu de la considération morale qu'elle a out fait jusqu'ici pour détruire. Mais la sagesse n'est pas ce qui caracté-ise la conduite du gouvernement allemand, qui semble avoir aussi peu ouci des considérations morales, aujourd'hui, qu'en ce jour d'août 1914, ù il a déclaré que les traités et le droit des gens ne sont que chiffons de apier.

Et l'auteur observe qu'au discours annexionniste de Bethmann-Iollweg les socialistes allemands n'ont pas fait de réponse satisfai-ante.

M. Jacob Vidnes a fait un voyage en Angleterre et en France. Il ait écouter et regarder, et s'il était un reporter, le récit de son oyage serait certainement du plus haut intérêt. Malheureusement l est directeur de son journal, et ce journal est l'organe officiel de on parti. Il a bien publié une série d'articles, mais la partie des-riptive y est tout à fait principale, et la partie politique est restée ans l'encrier. Il dit l'aspect de Paris, l'attitude de la population :

La physionomie de la ville est la même que d'habitude. Et pourtant, il y une différence... L'étranger ne tarde pas à observer un profond sérieux un calme singulièrement imposant. Quelque chose de grand et de puis-ant s'est emparé des esprits et des cœurs (7 février).

Il observe ce calme au début de l'offensive allemande contre Ver-un, et, causant avec toutes sortes de gens, il en trouve l'explica-on. C'est que la confiance est absolue et générale.

Personne ne peut plus concevoir qu'il soit possible, pour les Allemands, 'obtenir des avantages décisifs ou des victoires contre l'armée française mars).

Ce n'est pas, toutefois, qu'il règne en France un enthousiasme elliqueux. Il n'en voit pas trace à l'arrière, on a horreur de la uerre, mais il faut bien la subir. Même sentiment parmi les soldats ır le front :

La vérité m'oblige à dire qu'aucun d'eux ne donnait le moindre signe de ;pression ou de découragement. Ils semblaient tous sentir sur eux une dure implacable fatalité, dont ils devaient prendre leur parti (3 juin).

M. Jacob Vidnes raconte surtout longuement sa tournée sur le ont, décrit les tranchées, rapporte ses conversations, et cherche à ire comprendre à ses lecteurs ce qu'est la guerre moderne et la e des troupes en campagne. Il s'écarte peu de l'observation directe ses réflexions personnelles sont rares, sauf lorsque l'horreur de la ıerre le confirme de nouveau dans son pacifisme absolu, et quand

il tire argument de la forme et de la technique de la guerre moderne pour montrer que les petites nations sont dans l'impossibilité d'assurer leur défense nationale.

Pourtant, il comprend qu'il y a guerre et guerre, et que des distinctions doivent être faites. Il a vu des églises et des villes dévastées, il a eu les preuves que des civils ont été massacrés sans motif. Il y a une manière brutale et infâme de mener la guerre. Et après une conversation avec un soldat plusieurs fois blessé et guéri, évacué une fois de plus pour avoir respiré des gaz asphyxiants, mais toujours aussi résolu, il conclut :

Et moi, malgré tout ce que j'aurais encore à dire, je me déclare d'accord avec lui sur ce point, que le pis qui pourrait arriver dans cette guerre serait un triomphe du militarisme prussien (7 mars).

Je lis encore (17 mars) :

Toute ma sympathie, dans cette guerre, est du côté de la Belgique et de la Serbie, parce que ces deux petits pays ont été victimes d'une agression brutale et injustifiée, et ma sympathie est du côté de la France, parce que la France voulait la paix, et reçut la déclaration de guerre en pleine figure, quand elle faisait tous ses efforts pour arriver à un compromis. Et aussi parce que la France est le seul pays où il existe un fécond terrain révolutionnaire pour la liberté et un haut idéalisme.

On voit que, dans le parti socialiste norvégien, où M. Jacob Vidnes, membre du Bureau socialiste international, jouit d'une grande autorité, la responsabilité allemande est bien établie,on penche pour les alliés de plus en plus, ceux qui prennent nettement parti pour eux deviennent nombreux, et même la théorie du pacifisme absolu et sans conditions tend à n'être plus considérée comme un principe, mais comme une nécessité pour les petites nations seulement. A mesure que se produit cette évolution, le souvenir revient du passé révolutionnaire de la France et de sa tradition généreuse et idéaliste. C'est vers elle surtout, en raison de ce passé,que se portent les sympathies. On lui fait confiance. La paix durable et la promesse d'un avenir d'harmonie internationale, c'est d'elle qu'on les attend. Ceux qui la représentent entendront-ils cet appel ? Pourront-ils y répondre, et le voudront-ils ? C'est en ce cas seulement qu'ils seront ses représentants fidèles.

P. G. LE CHESNAIS.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — On sait le libéralisme qui préside au gouvernement des pays annexés à la Couronne d'Angleterre. Ce libéralisme est tel que les habitants des contrées que nous a enlevées la

Grande-Bretagne, tout en conservant le culte de notre langue et de leurs origines, pour rien au monde ne voudraient redevenir français. Toutefois ce libéralisme n'est pas tel que les dominions ne soient obligés de tenir à l'œil certains gestes de doctrinaires impérialistes. Voici un article significatif du *Canada*, de Montréal :

Que le Canada, après la guerre, ne sera pas le même qu'avant la guerre, cela semble une chose admise par à peu près tout le monde. D'ailleurs, les constitutions, comme les peuples, sont toujours en évolution. Il n'y a que les choses mortes qui ne changent pas.

Il faut donc s'attendre à une évolution quelconque du Canada, ainsi que des autres dominions autonomes, lorsque la paix sera rétablie. Seulement les uns voient cette évolution dans le sens de la centralisation, les autres dans le sens de l'autonomie.

Nous signalions l'autre jour l'évolution que subit l'Irlande en ce moment, et qui est tout à fait dans le sens de l'autonomie, ce qui nous faisait bien augurer pour l'évolution qui attend les dominions après la guerre.

Il y a toutefois des esprits qui voient l'évolution se présenter inévitablement dans l'autre sens. C'est ce qu'a la prétention de démontrer M. Lionel Curtis, dans un volume intitulé « The Problem of the Commonwealth », que nous venons de parcourir.

Le raisonnement de M. Curtis est celui-ci : « Les dominions autonomes sont allés, au premier coup de clairon, prêter main-forte à la mère-patrie. Ils sont prêts à recommencer, mais ils veulent exercer un certain contrôle sur la paix ou la guerre anglaises. Jusqu'ici, l'Angleterre peut déclarer la guerre sans consulter les dominions et les dominions ne peuvent pas rester en paix quand l'Angleterre est en guerre. Il est donc juste qu'ils soient consultés sur la paix ou la guerre et aient voix délibérative pour en décider. »

C'est la théorie impérialiste, et c'est aussi la théorie, déguisée quelque peu, que prêche le groupe nationaliste de Québec.

La solution de M. Curtis serait la création de ce qu'il appelle « The Commonwealth of British Nations », une fédération impériale — mais dont seraient provisoirement exclus les sujets britanniques des races jaune et noire. Eh bien, le plaidoyer de M. Curtis, pas plus que ceux des autres impérialistes qui ont écrit sur le sujet, ne nous a convaincus, parce qu'il ne tient pas compte, entre les deux situations de paix ou de guerre qu'il a posées, d'une autre situation, celle que Sir Wilfrid Laurier a si clairement posée en 1910, dans la discussion de la loi de la marine :

Quand l'Angleterre est en guerre, le Canada est en guerre, et il est obligé, si les circonstances l'exigent, d'être prêt à se défendre contre l'ennemi, et c'est pour cela qu'il a besoin d'une milice volontaire sur terre et d'une marine volontaire.

Mais la plus précieuse conquête de son autonomie, c'est qu'il n'est pas tenu de prendre part à la guerre, sauf de son plein gré.

L'obligation de nous défendre est une obligation de droit naturel qui nous incombe en tout état de cause. Que l'occasion d'être attaqués puisse nous provenir du fait de l'Angleterre, c'est une conséquence de nos relations

de famille, dont nous ne pouvons, non plus, nous dégager que par l'indépendance.

Mais nos relations actuelles avec l'Angleterre sont telles que nous avons conservé notre libre arbitre, en dehors de ces obligations naturelles, de décider si nous devons ou non prendre une part active à la guerre.

Ce droit suprême de notre autonomie disparaît du moment où nous entrons dans une « commonwealth » ou fédération, car, alors, nous serons tenus de nous conformer à la décision du conseil fédéral.

Nous sommes donc et nous resterons, même après la guerre, en faveur du maintien de nos relations actuelles avec l'Angleterre, qui nous assurent la somme d'autonomie la plus rapprochée de l'indépendance, tout en maintenant entre nous cette solidarité morale qui nous fera toujours volontairement courir à l'aide de la Grande-Bretagne en danger.

Et c'est aussi pour cela que nous ne voulons pas de fédération impériale.

LA PRESSE ENNEMIE. — Les journaux autrichiens nous apportent le discours prononcé à la 85e assemblée mensuelle du Club industriel de Vienne, par le Hofrat Prof. Dr. Heinrich Lammasch, de Salzbourg, membre de la Chambre des Seigneurs d'Autriche et du Tribunal d'arbitrage international de La Haye. C'est une véritable conférence sur la communauté de culture, l'économie politique et le Droit international après la Guerre. Le Dr Lammasch commence par reconnaître que la confiance dans le droit international á disparu chez beaucoup, qui ne voient maintenant en lui guère plus qu'une chimère qu'une utopie.

Certes, comme l'a particulièrement démontré le Dr Klein dans un petit livre fort spirituel, le Droit international s'est cru capable de choses qu'il n'a pu, malgré des progrès et des succès importants remportés par lui au cours de ces dernières années, mener à bien. Réglementer la guerre, voire l'humaniser, est une des pensées les plus audacieuses que l'humanité ait jamais eues, plus même peut-être que celle de l'éliminer de l'histoire universelle. La guerre n'est pas un jeu d'échec, où les forces se meuvent dans des voies fixées d'avance, ni un duel dans lequel ne peuvent être employées que telles armes et selon des règles précises. C'est une lutte pour l'existence. Nous ne devons pas nous étonner qu'au cours d'un pareil combat les règles qu'on lui a imposées soient trop facilement enfreintes et par conséquent perdent une partie de leur signification. Il n'en faut pourtant pas conclure à la faillite entière du Droit international, ni à l'impossibilité d'un réglement juridique entre les Etats qui se combattent aujourd'hui.

A l'encontre de tout ce qui sépare présentement les peuples et les Etats, des forces idéales et matérielles s'uniront pour réanimer le labeur commun des nations qui ont atteint un degré semblable de culture.

Au commencement la mission de l'Etat était la protection contre les ennemis de l'extérieur et contre ceux de l'intérieur. Mais il est pour l'individu des dangers qui ne peuvent être combattus que par l'union entre les Etats, tels que la propagation des maladies conta-

euses. De là sont nées la Commission et la Convention sanitaires ternationales. Il en est de même dans la lutte contre la criminalité ternationale, qui a obligé les gouvernements à une entente génélе quant aux extraditions. Les recherches océanographiques, qui it contribué à diminuer les périls de la navigation, exigent la collaoration de toutes les nations maritimes. L'empire allemand et l'Anıeterre n'ont-ils pas déclaré au gouvernement danois qu'ils désiient continuer leurs travaux pendant la guerre? L'institut internaonal d'agriculture de Rome a établi en Suisse une succursale pour ıe ses rapports avec les puissances centrales ne soient pas interompus. La médecine, la chirurgie, la sérumthérapie ont eu besoin ı secours de toutes les nations ; s'agira-t-il à l'avenir d'entraver la ommunauté des recherches aux savants de tous pays?

Et si la science, pour se développer, a besoin du travail commun des naons, les arts faciliteront la communauté de vie des peuples et les sentients de véritable humanité. Une nation ne peut garder pour elle seule qu'a créé un des poètes vraiment doué de Dieu ; et l'Anglais qui n'entend ıs un mot d'allemand sera réjoui par la musique de Mozart et de Beethoen. Et l'Allemand ignorant du français ne pourra se dérober au charme lumière et de couleur d'un paysage de Corot, s'il est toutefois pourvu ı sens des arts plastiques.

Enfin la Religion, commune dans ses fondements, contribuera puissament à rapprocher les nations divisées, lorsque sera surmonté ce retour au aganisme où chaque peuple, contrairement aux avertissements du grand ontife de l'Eglise catholique, en appelle au Dieu unique comme à son dieu ational, à son dieu particulier.

A ces facteurs intellectuels s'ajouteront des facteurs matériels, économiques. Certes ceux-ci ne sauraient faire l'union comme les premiers. Les aisons économiques n'unissent pas seulement les peuples, ils les séparent, ussi. Car un des principes fondamentaux de l'économie politique, u moins dans son organisation actuelle, est la concurrence, non seument entre les entreprises particulières, mais encore entre les peuples. est vrai que cette concurrence semble avoir des bornes naturelles. Le limat, la nature du sol, des dispositions physiques et psychiques de la opulation paraissent prédestiner un pays à telle production et un autre à elle autre, et en quelque sorte imposer à l'humanité une certaine division u travail. Mais ce n'est pas si simple. Un Etat, un peuple ne peut pas omme une entreprise particulière se spécialiser dans sa production. Il est es circonstances où l'Etat doit favoriser des productions pour lesquelles pays et le peuple n'offrent pas de conditions favorables et il faut qu'il eur assure le marché intérieur et facilite leur exportation vers les marchés trangers. Il faut prendre en considération non seulement des moments conomiques, mais aussi les intérêts généraux de l'État, comme, par exemple, ans tel pays, la conservation et le développement de la classe paysanne ui, depuis longtemps, forme la force de l'État et où les générations se rajeuissent sans cesse, ou, dans tel autre, la formation de marins capables, qui eront connaître la patrie dans d'autres zones par la pêche.

De là naissent de légères collisions entre les États dans leurs intérêts économiques et leur politique. La négociation des traités de commerce est chaque jour plus difficile. La rivalité des intérêts commerciaux devient un élément de discorde entre les nations. Une juste appréciation des intérêts est, dans ce domaine, l'une des tâches les plus ardues de la politique, laquelle se doit garder de toute partialité. La politique commerciale ne doit pas contrecarrer la politique générale. Les exagérations du néomercantilisme sont dangereuses à l'extérieur autant qu'à l'intérieur. Le colbertisme excessif n'a-t-il pas, après une période d'éclat passagère, contribué au XVIIIe siècle à la décadence de l'Espagne et de la France ?

Il n'est pas d'Etat qui puisse s'isoler entièrement des autres. Maintenant l'« Etat commercial fermé », avec son aversion spartiate de l'étranger et de ses richesses, est chose surmontée pour toujours. Nul État ne considère aujourd'hui la pauvreté de son voisin comme la condition de son propre bien-être. La conviction est, au contraire, générale, que veut-on ? beaucoup vendre à l'étranger, il faut que cet étranger soit lui-même dans l'aisance. Certes cette conviction n'a pas encore atteint cette puissance que lui suppose une école répandue dans les milieux académiques de l'Angleterre et des Etats-Unis, l'école de Norman Angell, d'empêcher toute guerre entre les nations industrielles, parce que tout Etat se nuit à soi-même en nuisant à un autre, et que le vainqueur y perd presque autant que le vaincu. L'expérience à démontré que cette conviction de l'interdépendance des États n'est pas encore bien profonde.

Premièrement, c'est heureux pour nous que l'interdépendance des États ne soit pas inévitable et absolue et qu'elle éprouve quelques interruptions. C'est sur leur croyance en elle que reposait une partie du sang-froid de nos adversaires. On nous supposait plus qu'il n'est vrai dépendants de l'étranger, mais, unis à nos alliés, nous avons prouvé que nous pouvons marcher de nos propres pieds. Mais nous sommes en état de guerre, ce qui n'est pas un état idéal. Nous savons et sentons que nous en souffrons. Mais nos adversaires en souffrent pareillement, dont l'isolement de nous depuis longtemps n'est plus aussi splendide.

L'expérience de la guerre nous prouve par conséquent que l'isolement d'un groupe important d'Etats d'un autre grand groupe est passagèrement supportable ; à la durée, il devient un obstacle au développement universel.

Avant la guerre, quelques théoriciens ont montré que la tendance des grandes entreprises à absorber les petites existe aussi pour les Etats, et que, dans la vie internationale, les petits sont opprimés par les gros. De sorte que dans l'avenir il ne restera en présence que quelques Etats formidables, quelques puissances mondiales ayant plus ou moins absorbé les autres.

Grâce à la guerre, cette opinion a naturellement trouvé un nouvel aliment. Il en est beaucoup qui attendent, qui espèrent ou qui craignent que cette guerre sanglante soit suivie d'une autre guerre, non sanglante celle-là, — apparemment du moins, — une guerre économique. Pour eux, les groupes d'Etats, dans la constellation où ils se sont momentanément trouvés la première semaine d'août 1914, se combattront économiquement la paix conclue, formant des coalitions, cherchant à se faire le plus possible de torts économiques, se boycotant les uns les autres. Il se pourrait

n'il s'ensuivit une guerre sanglante, d'un champ d'action plus vaste, une uerre plus intense, plus féroce que celle que nous vivons dans l'épouvante. es deux groupes ennemis feraient tout pour entraîner dans le tourbillon es puissances qui actuellement ont conservé la neutralité comme un bien récieux. La guerre deviendrait une guerre universelle dans toute l'acption du terme.

Mais le Dr Lammasch ne croit pas que les choses prennent cette rection. Certaines alliances sont trop anormales.

Mais le progrès technique est ce qui souffrirait le plus de ce système de arrières frontières. Qu'il sorte dans un pays une invention, un perfecionnement dans les procédés d'une fabrication industrielle, l'Etat devra eiller jalousement que le groupe d'Etats ennemis n'en ait connaissance, e même qu'on veille avec soin sur le secret d'un invention militaire imortante. La méfiance des États entre eux sera poussée à l'aigu, non seument à l'égard du groupe ennemi, mais aussi à l'égard des neutres, de rainte que par leur territoire quelque chose ne transpire. L'espionnage, la ontrebande et d'occultes associations internationales feront tout leur posble pour arriver à un résultat tout opposé. Par suite la morale publique era battue en brèche, le succès poursuivi ne sera atteint qu'à moitié, et esprit d'invention, cet esprit qui est l'orgueil de notre siècle, se trouvera aralysé.

Le boycotage est l'arme des faibles contre les forts. On peut passagèreent en user avec succès, mais on n'en saurait faire un système.

Même entre les puissances belligérantes, ce système n'a pu être suivi einement. Nos maîtres savent mieux que moi ce qu'il y a de vrai dans la ouvelle que l'Autriche exporte du sucre en Angleterre contre de l'or et e l'Allemagne fournit du charbon en Italie contre du soufre.

Le Dr Lammasch croit donc que les relations économiques reprenont comme devant.

Il en est de même pour la question de la protection des travailleurs et l'assurance sociale dont les exigences se feront pressantes, après la uerre, auprès des législateurs de chaque Etat. L'esprit du socialisme État n'a-t-il pas, pendant les hostilités, fait des progrès pratiques qu'on t tenus jadis, dans tous les camps, pour impossibles? L'esprit d'une juse égalitaire, tel qu'il s'est manifesté dans les cartes de vin et de sucre dans la taxation, et l'esprit de fraternité qui s'est développé jusqu'au mmunisme de la tranchée, demeureront vivaces après la guerre. Les crifices sanglants apportés dans cette guerre par le quatrième état croîtront sensiblement sa puissance politique et appuieront ses réclamans à la société. Une élévation des salaires et l'extension de l'assurance ciale, nul Etat ne pourra être seul à les accorder; le renchérissement de produits lui interdirait de supporter la concurrence sur le marché mon-l. Ce réflexe ne pourra être évité que si tous les Etats respectifs marchent semble, ainsi qu'il fut fait par la Conférence de Berne (1906) pour deux estions de détail, celle du phosphore blanc et celle du travail de nuit des mmes.

Ce n'est donc que par la voie des traités, voie d'où nul ne serait exclu, que se refera la vie du monde.

Le tribunal d'arbitrage comprenant toutes les nations et tous les Etats, n'est pas loin de s'établir, si jamais il s'établit. Mais tout le développement du siècle dernier démontre que de tels traités se passent entre certains Etats et même entre certains groupes d'États sur certaines matières, mais elle montre particulièrement que des États prennent l'engagement, même dans des conflits politiques difficiles, de demander, avant d'en arriver à des hostilités, le conseil de puissances neutres, ou, dans des différends d'un caractère plus technique, l'opinion d'une commission mixte. De cette manière le prestige de la souveraineté est sauvegardé, cependant qu'on parvient, si à ce conseil ou à cette opinion est attaché le caractère d'autorité nécessaire, à une solution juste et convenable ou à un compromis plus sage. A la longue tous peuvent trouver leur satisfaction sur cette voie. Si l'un croit avoir fait un sacrifice, peut-être la fois suivante, cette façon d'arranger les choses tournera t-elle à son avantage. Mais, ce qui était le plus difficile, quel que fût le cas, du temps a été gagné par ce recours à un conseil où à une opinion ; et, quand il s'agit d'un différend, le temps gagné est presque toujours le gage d'une solution pacifique, les passions en effervescence peuvent se calmer, permettant ainsi de dissiper les malentendus et un échange de concessions mutuelles. Sur cette route, qu'inaugurèrent les traités élaborés par le Secrétaire d'Etat Bryan, — et que passèrent les Etats-Uuis avec l'Angleterre, la France, l'Italie, la Russie, la Suède, la Norvège, le Danemark, l'Espagne, le Droit international peut parvenir à la considération qui lui revient. Si, comme cela lui fut offert, l'empire allemand avait signé un tel traité avec l'Amérique, le danger de complications guerrières avec les Etats-Unis eût été réduit à son minimum. Car, d'après ces traités, aucun des deux Etats ne peut prendre les armes pendant les débats de la Commission et la durée prévue pour ces débats est d'une année. Pour une année par conséquent, l'empire allemand était assuré contre une attaque de l'Amérique.

En ces temps où la force semble être tout, ne nous laissons pas aller à douter du Droit. L'humanité s'est bien élevée au-dessus des époques anarchiques du droit manuaire. Il en sera de même par rapport à l'anarchie entre les Etats. L'Autriche, si elle le voulait, pourrait sur certains points montrer la route au monde. Si, au lieu de s'entredévorer dans l'envie, la jalousie et l'esprit de domination, au lieu de s'éparpiller en querelles pour des intérêts locaux et personnels, les nations d'Autriche voulaient unir leurs forces pour leur bien commun vers un but d'équité et de sagesse, elles donneraient un exemple aux nations de l'Europe. Espérons que l'union qu'elle manifeste en face de l'étranger se fera également à l'intérieur. Alors, *viribus unitis*, l'Autriche prouverait par un fait qu'il est un idéal plus haut que l'Etat national uniforme, et que c'est l'Etat surnational, dans lequel les génies et les individualités des différentes nations se complètent les uns les autres. C'est par là seulement que nous pourrons prouver le droit à l'existence de notre patrie à côtés des Etats nationaux et que nous la protégerons le mieux. Et nous créerions le prototype pour l'unité des peuples de l'Europe, par laquelle seule ils peuvent s'affirmer en face de l

une Amérique et de l'antique civilisation de l'Asie, éveillée à une vie
ouvelle.

LA PRESSE NEUTRE. — Il est plus que probable que les neutres auront
oix au chapitre du Congrès de la Paix. Sinon de façon sanglante,
s pays neutres auront, eux aussi, fort souffert de cette guerre que,
oins que les autres, ils n'ont pu empêcher. Outre cela, la Suisse,
ette Samaritaine des nations, plus que toute autre, aura droit
des compensations, et, sur ce point, il est à présumer que vainqueurs
t vaincus sauront s'entendre. La *Gazette de Lausanne*, dans un
rticle signé V. S. R., fait ressortir ce qu'il peut y avoir d'équitable
ans la neutralisation du Rhin : neutralisation économique, qui serait
evendiquée par les Alliés, et neutralisation de la navigation sur le
euve, qui serait réclamée par la Suisse :

Tracez une ligne séparant l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie en deux
arties, ligne qui suivrait, d'une part, le cours de l'Elbe et de l'autre le
ours du Danube. Cette ligne séparerait nettement la section agricole des
mpires de leur section industrielle. L'existence d'une pareille frontière
ui aurait, d'un côté, vers l'est, des barrières de tarifs élevés et de l'autre
n accès libre, rendrait la partie agricole tributaire de la partie industrielle
our tous les articles manufacturés. On ferait retour au régime écono-
ique de l'ancienne confédération de l'Allemagne du Nord avec la fron-
ère du Main. Oh ! il est certain que les Allemands n'en voudraient pas,
s Autrichiens non plus d'ailleurs !

Il n'est guère difficile de s'en rendre compte en lisant l'ouvrage de
aumann, *Mitteleuropa*. Ce livre ouvre en quelque sorte une lutte achar-
ée contre le principe économique de la décentralisation, précisément contre
ette conception de la séparation du territoire de l'Europe centrale en deux
arties distinctes, l'une agricole et l'autre éminemment industrielle. Et,
our tout dire, l'idée d'une Europe centrale est précisément dirigée contre
projet que les Allemands prêtent aux Alliés de neutraliser politiquement
ertains territoires de la vallée du Rhin. Or, la neutralité économique de
ute la vallée du Rhin imposerait à l'Allemagne le tribut qu'elle veut à
ut prix éviter. Elle serait dans ce cas obligée de payer le prix fort pour
us les articles qu'elle produit, ce qui jusqu'à présent n'était pas le cas,
s recettes du *dumping* ayant toujours fait les frais de l'expansion indus-
ielle allemande.

La neutralisation économique de la vallée du Rhin abolit d'un seul coup
ut le protectionnisme allemand, sur lequel les armements de l'Allemagne
nt reposé jusqu'à présent. Obligé à n'être plus qu'un pays agricole à pro-
ctionnisme n'affectant que la production agraire ; ne pouvant — en vertu
la neutralité industrielle — protéger son industrie et ne disposant pas
on plus des capitaux nécessaires pour la création d'industries nouvelles
ans la région agricole, l'Empire serait contraint à n'envisager que l'exis-
nce imposée à tous du fait des ruines de la guerre. Il n'en sentira les
ertes qu'à cette condition, parce que toutes les mesures des Alliés, toutes
urs phrases grandiloquentes sur la guerre économique sont autant de

paroles qu'emporte le vent. Une barrière de tarifs élevés contre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie n'assurera pas à la Russie la vente de sa production agricole pour le payement des intérêts sur sa dette extérieure ; des mesures économiques contre les Empires du centre ne faciliteront pas le développement des industries cotonnière et séricicole de France et d'Italie. Les intérêts des Alliés sont trop semblables à certains points de vue — et trop en concurrence — pour qu'ils puissent trouver dans un protectionnisme à outrance, dirigé spécialement contre les Empires du centre, le moyen d'attirer les capîtaux et les industries chez eux. Quand au Zollverein des Alliés, à leur intime Union économique, avec contingentement des exportations, il n'y faut pas songer. Leurs industries sont concurrentes ; les colonies anglaises sont comme la Russie des réservoirs de matières premières ! A moins d'une Union des Alliés aussi intime que le serait l'Europe centrale, toutes les résolutions de la Conférence économique de Paris resteront vaines.

— Nous avons trop souvent parlé sentiment à la Grèce, alors qu'il eût fallu lui parler raison, ce que vient de faire *l'Opinion* de Salonique. Les Grecs, qui sont un peuple moderne, comprendront ce langage, d'ailleurs plus approprié aux circonstances :

Nos confrères athéniens « Patris » et « Néa Ellas » ont soulevé la colère de la presse ex-gouvernementale en démontrant le danger que courrait la Grèce si, obéissant aux directions de l'Etat-major, de M. Gounaris et du Baron Schenk, elle envoyait à la Chambre une majorité germanophile. « C'est pourquoi nous voterons contre M. Vénizélos », s'écrie l' « Embros ».

Cet accès de dignité serait absolument touchant si, d'une part, on n'y reconnaissait l'inspiration directe et pécuniaire de M. le Baron Schenk, bon Allemand avant tout, et si, d'autre part, ce même « Embros » en insultant de la façon la plus grossière les Puissances protectrices n'avait tout le premier manqué de mesure, de tact et de reconnaissance. Pour la dignité nous n'en parlons point, les employés de M. le Baron ne tenant pas cet article.

D'ailleurs l' « Embros » et ses compères ont trop souvent tenté de terroriser la Grèce en lui prédisant, si elle entrait en guerre, le sort de la Belgique et de la Serbie pour qu'il leur soit permis après cet odieux chantage à l'assassinat de venir parler ici de pression électorale plus ou moins déguisée.

Il ne s'agit d'ailleurs pas de pression, l'Entente laissera la Grèce décider de son sort en toute indépendance. Seulement, une fois la décision prise quelle qu'elle soit, il faudra bien en supporter les conséquences. Les Alliés et les différentes conférences tenues par eux n'ont eu pour but que d'établir les applications de ce principe, les Alliés sont un bloc. Les ennemis des uns sont les ennemis de tous les autres et si le ministère Scouloudis, ou tout autre de même nuance, revient au pouvoir, la Grèce comptera parmi ces ennemis. Toutes les déclarations hypocrites et mensongères de M. Gounaris n'empêcheront pas ce fait. Le grand homme de Patras pourra tromper quelques électeurs naïfs, il ne trompera plus l'Entente. Comme, heureusement pour nous, cette dernière n'est pas l'Allemagne, nous ne se[...] pas mis à feu et à sang, mais tout d'abord la diplomatie de l'Entente, [...] préoccupant uniquement et avec raison de défendre les intérêts de s[...]

lliée la Serbie, nous sera hostile et lors du règlement de comptes final ous laissera dévorer par l'ogre bulgare soutenu par l'Allemagne. En dépit les promesses personnelles de l'Empereur Guillaume et du Tzar Ferdinand, nous pourrons bien ce jour-là payer les frais de la campagne et, 'ayant voulu être ni marteau ni enclume, nous serons entre l'enclume et marteau.

Si ce danger est hypothétique quoique trop vraisemblable hélas, il n'en st pas de même du danger économique qui, lui, est certain. A ce point de ue l'Entente est déjà complètement d'accord et l'on a dès maintenant arêté les premières mesures destinées à donner une leçon durable aux enneis avérés ou sournois des Alliés. D'un côté il y aura les adversaires à ui on refusera toujours la clause de la nation la plus favorisée, à qui on efusera toujours tout emprunt et dont on ruinera la marine par des droits e quai exhorbitants, de l'autre côté les amis à qui toutes les facilités seront ccordées,

Nous serons bien avancés alors quand nous serons réduits à commercer vec la Bulgarie, la Turquie, l'Allemagne et... les Etats-Unis. Comme tout era bon marché en Grèce, comme nous écoulerons facilement nos proiuits et comme notre marine réduite à ces débouchés sera prospère !

Ce sera, le mot a été déjà dit par la « Néa Ellas », la mort de la Grèce. ue nous le voulions ou que nous ne le voulions pas, nous sommes tous dans main des puissances maritimes, la France et l'Angleterre. Jusqu'ici, elles e nous ont fait que du bien ; si nous les payons de la plus noire ingratiıde, elles ne nous feront pas de mal encore, ce ne sont point les empires entraux ; mais elles nous compteront définitivement parmi leurs ennemis nous traiteront en conséquence.

Qui pourra, d'ailleurs, le leur reprocher ! Il n'est pas une armée qui ait té insultée par ses ennemis comme l'armée française, la noble armée rançaise, l'est tous les jours par la presse athénienne. Les calomnies les lus infâmes sont lancées chaque matin contre le commandement du généal Sarrail et pas une poursuite ne vient tenter d'arrêter ce flot de mensones. La patience a des limites, craignons d'aller trop loin et d'exaspérer par op les puissances protectrices.

Et ceci, ce n'est point la reconnaissance qui nous le commande, mais ien la politique la plus réaliste, la plus égoïste, la plus sage en un mot.

Mais l'*Opinion*, de Salonique, est-elle l'opinion de la Grèce ?

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Trois documents.

Deux manuels scolaires : L'un, dont l'auteur est un certain Koléius, est intitulé : « *Thèmes et sujets de compositions pour l'étude le la littérature russe* ». La préface de ce manuel débute par la hrase suivante : « Celui qui possède le moindre grain de bon sens, et apanage héréditaire de la jeunesse allemande, etc... » Quant aux

sujets proposés à la méditation des écoliers, en voici quelques spécimens.

Quelles pensées sont exprimées dans la fable de Kleist : Der gelähmte Kranich ? Quelle est la signification des termes : ich soll, ich muss, ich kann, ich will, ich darf, ich mag, qui définissent les facultés humaines ?

Jusqu'à quel degré d'aberration arrive le harpiste dans le lied de Gœthe : « Wer nie sein Brot mit Thränen ass.etc. » quand il dit parlant des forces célestes : So deutscher Mann, so freier Mann, mit Gott dem Herrn zum Krieg !

Dans ce manuel, sur la couverture duquel nous lisons : « Approuvé par le comité supérieur du Ministère de l'Instruction publique pour les lycées et établissements d'enseignement secondaire » et qui est recommandé aux écoliers russes, pas un mot ni de Krilof, ni de Derjavine, ni de Gogol, ni de Pouchkine, ni de Lermontoff, ni de Tolstoï, ni de Tourgueniev, etc.

Par contre, on y trouve, comme modèle de style, des phrases telles que celle-ci :

De même que les principaux animaux terrestres marchent sur quatre pattes, de même nos tables et nos chaises sont montées sur quatre pieds.

Parmi les agriculteurs allemands on rencontre rarement des âmes américaines de colon.

Mais le plus curieux de l'affaire, c'est que ce livre, qui fut publié en 1890 à Pétrograd et n'eut pas moins de 18 éditions, est en usage, jusqu'aujourd'hui, dans plusieurs lycées russes.

L'autre livre scolaire a paru récemment en Allemagne, mais, comme par hasard, le voilà déjà répandu dans certains pays neutres. C'est un simple recueil de problèmes d'arithmétique, mais un recueil tout à fait particulier.

C'est la grande guerre racontée en chiffres (Der grosse Krieg in Zahlen). L'auteur de ce manuel, F. Lenenhaupt, s'est efforcé d'indiquer dans des données de problèmes les différents phénomènes et événements de la vie économique et sociale de l'Allemagne modifiés du fait de la guerre, et cela sans oublier de rappeler que la situation de l'Allemagne est, quoi qu'il en soit, supérieure à celle de ses ennemis. Emprunts de guerre, questions d'alimentation, activité de l'armée, de la flotte, etc., tout est matière à problèmes. Dans la section concernant les vivres, les chiffres roulent sur l'augmentation du territoire, le coût de l'entretien des prisonniers de guerre, etc. A propos du travail des prisonniers de guerre, on propose aux élèves le problème suivant : « Au mois de mars 1915 120.000 prisonniers étaient occupés à l'assainissement des marais. Quelle était la dépense par semaine, sachant que chaque prisonnier gagne par jour 1 m. 60 pf ? »

L'auteur est évidemment un fantaisiste, car tous les prisonniers

qui ont été astreints à ce dur travail affirment n'avoir reçu que 20 pfennigs pour une journée de travail de 12 heures.

Dans la section « Guerre et Commerce », presque tous les problèmes portent sur les « graves dommages portés au commerce anglais par les croiseurs et les sous-marins allemands ».

Sous la rubrique *Divers* figurent : L'heure allemande en Belgique, l'usure, etc. Beaucoup de problèmes aussi sur les emprunts : dans un, il s'agit de démontrer que le deuxième emprunt était plus avantageux que le premier ; dans un autre, qu'en Allemagne l'emprunt de guerre a donné 4 milliards en deux semaines, tandis qu'en France en quatre mois on a recueilli à peine 370 millions de francs. Une caractéristique de la psychologie du pédagogue allemand, ce problème touchant la situation de la famille d'un soldat sur le front. Dans ce problème il s'agit d'une famille composée de 8 personnes : la mère et 7 enfants. On demande :

) Quel secours cette famille reçoit chaque mois, sachant que la mère ouche 18 marks et chaque enfant 9 marks par mois.

) Quels sont les avantages de cette famille durant la guerre, sachant que e mari gagnait 30 marks par semaine, mais ne donnait à la maison que o marks ?

Problème duquel il résulte que la situation de la famille n'a point souffrir de la guerre, au contraire. C. Q. F. D.

Habitués dès l'école à faire servir les sciences exactes à l'inexactiude, les Allemands ne sont point embarrassés pour composer des locuments mathématiquement probants. En voici un destiné à « effrayer leurs ennemis » que des inconnus ont distribué, les jours le marché, dans beaucoup de petites villes de Hollande. Le titre : *Les forces de l'Armée allemande*. Le voici *in extenso*.

Pertes.

Jusqu'au 1er décembre 1915 :

Morts et tués..	511.892
Prisonniers et disparus................................	381.149
Blessés..	1.631.419

10, 9 de blessés, soit 77.825 ne peuvent retourner sur le front. Le total es pertes en 16 mois, est donc de 1.070.866 hommes ; en 1 mois 67.000 ; n an 804.000.

Gains.

Les recrutements de 1915 et 1916 ont donné chacun 780.000 hommes, sur esquels 80 p. o/o sont bons pour le service, c'est-à-dire 624.000 hommes ar classe.

Pertes : 804.000 hommes; gains : 624.000; pertes réelles : 180.000 hommes.

L'armée allemande compte 4 millions d'hommes de l'armée active et 3 illions dans la réserve. Total : 7 millions. En perdant chaque année 180.000 ommes, l'armée allemande aura

dans 6 ans	5.920.000 hommes
dans 10 ans	5.200 000 —
dans 15 ans	4.300.000 —
dans 20 ans	3.400.000 —

J.-W. BIENSTOCK.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Louis Halphen : *L'Histoire en France depuis cent ans ;* Colin. 3 »

Mirgea R. Sirianu : *La Question de la Transylvanie et l'unité politique roumaine ;* Jouve. 7 50

Littérature

Mary Burns : *La Langue d'Alphonse Daudet ;* Jouve. » »

Fénelon : *De l'Education des filles. Dialogues des morts ;* Nelson. 1 »

Béatrix Rava : *Venise dans la littérature française depuis les origines jusqu'à la mort de Henri IV ;* Champion. 12 »

Ouvrages sur la guerre actuelle.

Louis Barthou : *L'Heure du droit ;* Crès. 1 75

Pierre Bertrand : *L'Autriche a voulu la grande guerre ;* Editions Bossard. 7 50

La Guerre. Documents de la section photographique de l'armée. N. XI ; Colin. 1 25

Camille Jullian : *La place de la guerre actuelle dans notre histoire nationale ;* Bloud. 0 60

Leo Latil : *Lettres d'un soldat ;* Bloud. 0 60

José Roussel Lépine : *Une ambulance de gare ;* Plon. 2 50

Lettres à tous les Français ; Colin. 1 »

Francis Marre : *Les Mitrailleuses,* Bloud, 0 60

Sous-lieutenant Louis Madelin : *La bataille de Verdun et l'opinion allemande ;* Plon. 1 50

José Pacifico Otero : *L'Idéal français et la guerre ;* Figuière. » »

Bernard Parès : *Au jour le jour avec l'armée russe.* Trad. de l'anglais par B. Mayra. Avec 9 croquis ; Chapelot. » »

Pour la Pologne, IV ; Imp. mod. Lausanne. 1 »

René Morax : *On suppose... ;* Cahiers Vaudois, 2e série, n° 11. » »

Maurice des Ombiaux : *France et Belgique ;* Bloud. 0 60

Albert Sarrault : *L'Instruction publique et la guerre ;* Didier. 3 50

Gabriel Séailles : *La Pologne ;* Ligue des Droits de l'Homme. 0 10

Philosophie

Dr Ed. Claparède : *Psychologie de l'enfant et Pédagogie expérimentale ;* Fischbacher. 8 »

Mgr du Vauroux : *Du subjectivisme allemand à la philosophie catholique ;* Bloud. 0 60

Poésie

Clément Chanteloube : *La Mêlée ;* Rev. litt. et artistique. 0 50

Henri Ghéon : *Foi en la France ;* Nouv. Revue française. 3 50

Roman

Emile Nolly : *Hien le maboul ;* Nelson. 1 25

Edouard Rod : *L'Ombre s'étend sur la montagne ;* Nelson. 1 25

Sciences

Lubor Niederle : *La Race Slave ;* Trad. du tchèque par Louis Léger ; Alcan. 3 50

Gabriel Petit et Maurice Leudet : *Les Allemands et la Science.* Préface de M. Paul Deschanel ; Alcan. 3 50

Théâtre

Maurice Donnay : *L'Impromptu du paquetage*, pièce en un acte ; Crès. 1 75

Varia

Mon fidèle ami ; Ecole française de la Pensée. 1 »

Voyages

John Finley : *Les Français au Cœur de l'Amérique*. Trad. de Mad. Emile Boutroux. Préface de M. G. Hanotaux ; Colin. 5 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de John H. Ingram. — Le Dictionnaire d'Anatole France et la Bibliothèque des soldats aveugles. — Les Journaux des tranchées. — La Collection Leblanc. — Le vers libre et le grrrand public. — Le Musée de province.

Mort de John H. Ingram. — Les journaux anglais ont peu insisté sur la disparition de cet érudit critique, connu surtout en France pour avoir, le premier, assemblé les documents et les témoignages originaux propres à confondre la scélératesse de Rufus Wihnot Grinwold, le premier biographe d'Edgar Poe. En 1874, il avait commencé à étudier avec passion l'œuvre et la vie du grand poète américain. S'appuyant sur sa correspondance, sur les confidences qu'il sut se faire adresser par les amis, plus particulièrement par les amies, de Poe, il publia en 1880 une première étude qui forme la contribution la plus heureuse et la plus fervente à l'exaltation de cette mémoire longtemps calomniée. Il bouleversa de fond en comble les préjugés courants ; cependant bien des points demeuraient obcurs ou incertains. Ingram redoubla d'efforts, et, depuis des années, il préparait une nouvelle *Vie d'Edgar Poe* qui, affirmait-il, aurait fait connaître enfin la véritable histoire du grand écrivain. On assure qu'il l'avait mise au point et qu'elle ne devait pas tarder à paraître.

L'activité d'Ingram ne s'est pas bornée à réhabiliter chaleureusement la noble mémoire d'Edgar Poe. Il est l'auteur de traductions très nombreuses, il a collaboré à bien des revues et à des journaux d'Angleterre, d'Amérique, de France. Sa signature a apparu, une fois, au *Mercure*, à propos de Poe, bien entendu, et il a écrit une préface aux Poésies complètes traduites par Gabriel Mourey. On lui doit, outre des études sur Chatterton, Mrs. Elizabeth Barrett Browning.

§

Le Dictionnaire d'Anatole France et la Bibliothèque des soldats aveugles. — Sait-on qu'Anatole France, dans le même temps où il refusait de travailler au Dictionnaire de l'Académie, s'intéressait vivement à un dictionnaire de la langue française, au dictionnaire des Aveugles ?

Imprimé en alphabet Braille, ce dictionnaire, qui n'est autre que le petit Larousse des écoliers, représente quinze gros volumes en Braille, tant sont d'importance les caractères Braille en relief.

Pour s'en faire une idée exacte, qu'on sache que le communiqué officiel de la guerre du 12 juillet 1916, qui tenait neuf lignes de journal, fait cinq grandes pages de Braille. Le petit dictionnaire Larousse dut, lui-même,

être réduit. L'explication de chaque mot dut être condensée en une seule ligne. C'est ce travail de condensation qu'Anatole France a bien voulu présider. Un jeune homme de lettres, Guy-Robert du Costal, l'exécute.

Ce dictionnaire rendra de grands services aux nombreux aveugles de la guerre, dont le chiffre, qui s'élève à plusieurs milliers déjà, s'augmente, hélas chaque jour.

On s'occupe d'imprimer pour eux des livres, de créer des bibliothèques régionales. C'est une grosse entreprise. Ernest Vanghan s'y adonne activement. Il a déjà fait beaucoup pour les aveugles en inventant une presse qui permet à tout le monde d'imprimer en Braille sans même connaître les caractères Braille, grâce à des caractères à double face. Vous imprimez en caractères ordinaires, et la presse, étant retournée, présente l'impression en Braille.

Si l'emploi de cette presse Vanghan se vulgarisait, si des personnes charitables voulaient bien consacrer un peu de temps à ce travail qui n'est pas compliqué, les malheureux auraient bientôt à lire non seulement des livres d'agrément — n'oublions pas que la lecture est leur meilleure distraction, — mais encore des manuels pratiques qui, en leur enseignant quelques métiers, aideraient beaucoup à leur rééducation.

Il y a actuellement en France 35.000 aveugles environ — aveugles nés ou aveugles de la guerre. Et les trois seules bibliothèque pour aveugles que nous ayons — deux à Paris et une à Lyon — réunissent à elles trois environ 40.000 volumes, ce qui ne signifie pas 40.000 ouvrages ! Le *Livre de mon Ami*, d'Anatole France, fait cinq volumes en Braille.

De plus, les volumes des aveugles s'usent assez vite. Les points en relie du caractère Braille s'aplatissent et bientôt le livre, rempli de mots et de phrases effacés, n'apporte que déceptions à celui qui lit.

Il y a beaucoup à faire pour que les aveugles de la guerre trouvent dans la lecture un adoucissement à leur infortune.

§

Les journaux des tranchées. — Pour l'histoire anecdoctique de la guerre, et aussi pour son histoire morale, peu de documents seront aussi curieux à consulter que ces journaux de tranchées dont le nombre s'élève pour la France seulement au chiffre de 60.

L'anticafard, devenu, par la suite, *Poilus et Marie-Louise*; *l'Argonaute* (rien du vaisseau *Argo*), *Aux 100.000 articles*.

Bellica, les Bouchons, Boum, voilà!, le Boyau.

Le Canard du boyau, le Canard poilu (avec son supplément illustré), *le Lapin à plumes, le 120 court, le Chat pelottant, le Clairon territorial, le Courrier des sapes, le Crapouillot, le Cri de guerre*.

Le Diable au cor.

L'Echo du boyau, — des gourbis, — du Grand-Couronné, — du groupe cycliste de la VIe division de cavalerie, — des guitounes, — des marmites, — du ravin, — du 75, — de Tranchées-ville, — des tranchées.

Face aux Boches, la Félix-Potinière, la Fusillade.

La Gazette des boyaux, la Guerre joviale.

L'Indiscret des poilus.

Journal de route de la section sanitaire n° 20.

Marche des poilus du XXVe territorial, le Marcheur du LXXXVIIIe, Marmito, la Marmite des poilus, le Midi au front, la Mitraille, le Mouchoir.

Notre rire.

Le Parpaing, le Petit boyau, — colonial, — écho du Ier territorial, — le Poilu du CVIIIe d'infanterie territoriale, — du CCCIIIe d'infanterie, — déchaîné, — Saint-Emilionnais, les Poilus de la IXe, le Pou.

La Rascasse territoriale, Rigolboche.

Le Son du cor.

Le Terrible poilu-torial, Télé-mail.

Le Ver luisant, la Voix du 75.

Nos alliés ont aussi leurs journaux de tranchées écrits et illustrés suivant leur tempérament, mais où se retrouve la même bonne humeur. *La Correspondance des Armées* en fait foi pour les Belges de l'Yser, et pour les Anglais : *The Dead horse corner Gazette, The Hangar Herald, The Listening Post, The Brazier, The Twentieth Gazette, The Gasper.*

Nos prisonniers en Allemagne, pour tromper la longueur et les misères de leur dure existence, ont créé des journaux qui révèlent leur sublime courage moral. Ce sont entre autres : *Le Hérault*, organe du camp de Zossen, *Le Journal du camp d'Ohrdruf*, *Le camp de Gœttingen*, catalogue autographié de la Bibliothèque de *Quedlinburg*. Et pour nos amis les Anglais, *The camp Magazine*, publication mensuelle de la première brigade navale anglaise internée à Groningue après la prise d'Anvers.

Enfin les infortunés réfugiés des provinces envahies, qui ne sont pas les moindres victimes de la guerre, ont aussi leurs journaux qui traduisent leur fort sentiment patriotique et aussi l'esprit de persistante solidarité de ces populations dispersées.

L'Aisne, organe des sinistrés de l'Aisne; la *Baïonnette de la Revanche*, publiée par le professeur Martot, de Mulhouse, au profit des Alsaciens-Lorrains victimes des atrocités teutonnes ; le *Bulletin ardennais*, le *Bulletin de l'Aisne*, organe de solidarité entre les expatriés ; *Bulletin de Meurthe-et-Moselle*, organe de la société d'assistance aux réfugiés évacués et sinistrés de Meurthe-et-Moselle ; le *Bulletin des réfugiés du Nord*, le *Bulletin des réfugiés du Pas-de-Calais*, le *Bulletin meusien*, organe du groupement fraternel des réfugiés et évacués meusiens ; le *Clairon français*, bulletin officiel de l'œuvre des sinistrés de la guerre ; la *Famille Seclinoise*, publiée à Etampes ; les *Recherches des disparus*, agence des prisonniers de guerre ; le *Réfugié en Algérie*, bulletin du comité de secours du département d'Alger aux réfugiés belges et français ; *Reims à Paris*, bulletin des réfugiés de la Marne ; l'*Union des réfugiés*, organe amical des évacués, réfugiés et sinistrés des régions envahies ; *Het Vaderland*, Belgisch dagblad te Haire verschijnend ; *Ons Vlaanderen Weekblad*, feuille hebdomadaire en langue flamande, publiée par les réfugiés et ouvriers flamands.

§

La Collection Leblanc. — On commence à savoir qu'une merveilleuse collection bibliographique et iconographique de la guerre actuelle existe à Paris, avenue Malakoff, créée par M. et Mme Leblanc.

C'est une encyclopédie de la guerre. Et quelle encyclopédie ! Tout y est. Trois mille estampes, cinq mille volumes français ! Toutes les affiches. Toutes les proclamations. Tous les journaux ! Toutes les publications périodiques ! Des collections de timbres. Des albums de papier-monnaie de tous les pays en guerre et même allemands, autrichiens et turcs. Une grande salle, la salle allemande, est tapissée de publications, d'estampes, de reproductions photographiques, de chromos, d'images populaires provenant d'Allemagne.

Un appartement d'un loyer de 60.000 francs est rempli des objets de cette collection qui s'augmente chaque jour et qui déjà déborde. Un personnel considérable est occupé à classer, à cataloguer. Douze dactylographes y sont employées de façon constante.

M. et Mme Leblanc, qui consacrent leur temps et leur fortune à cette collection commencée dès les premiers jours de la guerre, ont su s'entourer des meilleurs conseils, tant pour l'iconographie que pour la bibliographie, où l'éditeur Emile-Paul leur a apporté l'aide de sa compétence

Le 1er juillet dernier, M. Painlevé est venu inaugurer la collection Leblanc. Depuis, M. Dalimier est venu la visiter. Après la guerre, cette collection unique au monde sera offerte à l'Etat et ouverte au public. En attendant ses actifs propriétaires demandent qu'il leur soit fourni un local plus vaste pour l'abriter. On ne saurait le leur refuser. De même qu'on ne saurait assez louer une aussi belle et intelligente initiative.

§

Le vers libre et le grrrand public. — Trente ans d'ostracisme et de durs combats viennent enfin, pour le vers libre, d'aboutir à la consécration officielle. Si ce n'est pas le triomphe, c'est du moins la victoire et peut-être la paix.

L'honneur en revient au poète belge Commaerts, dont Gustave Hervé a publié ce poème dans la *Victoire*.

Il n'est pas mort.
Il est parti.
Il a forcé la porte de sa vie.
Il a franchi
D'un bond le seuil de son sort.
Il n'est pas mort.
Il est sorti
D'un monde qui était trop petit pour lui.

Couvrez le tambour d'un crêpe noir.
Couvrez son corps
Du drapeau de la victoire !

Il n'a pas eu, comme d'autres, la patience
D'attendre jusqu'au bout.
Il n'a pas eu, comme d'autres, la prudence
De boire à petits coups.
Il n'est pas mort.
Il est parti.
Il a vidé la coupe jusqu'à la lie.
Il a franchi
D'un bond le seuil de son sort.
Il a fait d'un geste tout ce qu'il avait à faire.
Il a dit d'un mot tout ce qu'il avait à dire.
Il a livré sa guerre
Et souffert son martyre.

Battez le tambour à petits coups las.
Portez son corps
A petits pas.

Il n'est pas mort.
Mais nous mourrons
Chaque fois que nous songerons à lui
Et que nous nous souviendrons
Que nous ne l'avons pas suivi.
Il n'est pas mort.
Mais nous vivrons
Bien des jours et bien des nuits
Sans jamais voir la porte d'or
Qui s'est ouverte devant lui.

Plantez une croix sur son tombeau.
Il n'est pas mort.
Gravez son nom, son numéro
Et tirez sur son corps
La salve des héros.

Le public de la *Victoire* est bien, n'est-ce pas, ce grrrand public, ce fa-ieux grrrand public, que les poètes symbolistes, initiateurs du vers libre, ffectaient de tenir en piètre estime ?

Mais il y a mieux. A la cérémonie du 14 juillet, M. Flach, sous-préfet e Bayeux, fit un discours, et au cours de ce discours, M. Flach, sous-pré-t de Bayaux, lut un poème. Et quel poème ? Le poème de M. Commaerts ue nous venons de citer. Les Bayeusains écoutèrent et ne protestèrent oint. On dit même qu'ils applaudirent. C'en était fait. Le vers libre était econnu du grrrand public. Car, si le grrrand public existe quelque part, est certainement à Bayeux, le jour du 14 juillet.

§

Le Musée de Province.

PONTE

Le propre de tous les oiseaux,
Mésanges, pinsons, hirondelles,
Aéroplanes et moineaux,
C'est, pour voler, d'avoir des ailes...

Et puis — je parle des femelles —
C'est de déposer leurs fardeaux :
De petits œufs, les tourterelles,
Et les avions, de très beaux...

Mais quand les unes, sur la mousse,
Arrangent les leurs sans secousse,
Côte à côte, jolis à voir,

Les autres — que l'on dit utiles —
Pondant de très haut sur les villes
Pour les briser, les laissent choir !...

Louis Cazeneuve.
(*Echo du Lot-et-Garonne*, 14 mai.)

Mais, en outre de ces raisons morales et matérielles de tirer l'épée d'Arminius, il y avait, il y a encore, je le sens, chez Guillaume qui demeure, tout fruste Hohenzollern qu'il est, tout borusse et tout soudard primitif et pillard de vieille souche que l'ait conservé sa race, oui, il y a un romantique, en tout cas un romanesque et un imaginatif, un poète, mégalomane et néronien, mais enfin une sorte d'horrible poète ; il y a un disciple de Jules Verne. Guillaume ne peut pas, comme nous tous de sa génération, ne pas avoir lu Jules Verne, et il a été conquis par le grand magicien comme nous tous. Il a été Julesvernifié. Puisqu'on a créé le mot de néronisme, et même celui de bovarysme, pourquoi pas celui de Julesvernisme ? Vous avez dit, du XIXe siècle, qu'il était celui de Victor Hugo, celui de Pasteur, celui d'Edison, que sais-je ? Pourquoi pas, et mieux peut-être, celui de Jules Verne ?

Et l'empereur Guillaume, disciple comme nous de Jules Verne, s'est dit : « J'ai déjà pour moi le bon droit. Je suis à la tête du peuple de Dieu. Eh bien, pour faire triompher le peuple de Dieu et le mettre à la tête de la civilisation moderne, il n'y a qu'à appliquer les idées de Jules Verne qui est, évidemment, un génie de race germanique, comme un Gobineau, un Chamberlain ne manqueraient pas de le démontrer. Il est trop intelligent pour qu'il en puisse être autrement. »

Seulement, chacun interprète à sa manière les suggestions du génie. Et c'est à la manière néronienne, évidemment, que Néron entendait Homère et Hésiode, Sophocle et Euripide et tous les grands poètes et moralistes grecs et latins. Et de même c'est à la Guillaume que Guillaume et les wilhelmiens, et les bismarckiens si vous voulez, ont fait du Jules Verne.

(*Ere nouvelle des Charentes*, 15 mai.)

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

ı ne saurait s'attendre à cette époque de l'année à des séances mouvementées ; rien d'éton- par conséquent à constater que les affaires sont calmes. Le ton de la Bourse dans son ensem- ı'en reste pas moins très ferme, et l'optimisme général maintient visiblement le marché orienté hausse.

s rentes 5 o/o et 3 1/2 o/o qui ont détaché un coupon, se trouvent respectivement en améliora- à 89 fr. 65 et 64 fr. Des ventes ont encore pesé sur notre 3 o/o perpétuel qui est ramené à ·ancs.

s fonds russes toujours en vedette progressent à nouveau : Le Russe 4 1/2 o/o regagne une e de son coupon à 80 fr. 25 ; le 5 o/o 1906 passe de 88 fr. 30 à 89 fr. 75 et le 3 o/o 1891 de ·. 40 à 62 fr. 70.

Russe 4 o/o 1901 s'inscrit comme précédemment à 68 fr. 25.

s titres industriels russes sont résistants et accusent quelques progrès : Bakou, 1390 fr. ; a, 1197 fr. ; la Maltzof monte à 665 fr.

groupe espagnol est en reprise assez marquée, aussi bien l'Extérieure que les actions de iin de fer.

ıction Penarroya que nous avions laissée à 1740, se retrouve ex-coupon de 70 fr. à 1700 fr. riations insignifiantes sur les fonds balkaniques, sauf sur le Serbe 4 o/o 1895 en progression ɜux points à 60 fr. 50 et l'Ottoman unifié 4 o/o qui passe de 59 fr. 75 à 62 fr. 35.

ne relève sur nos chemins de fer que des modifications peu considérables : Orléans, 1210 fr. ; 830 fr. ; Nord, 1476 fr. ; Midi, 950 fr. ; P.-L.-M, 1148 francs.

établissements financiers, la Banque de France progresse au cours rond de 5200 fr. ; le Cré- yonnais à 1250 fr. et le Comptoir d'Escompte à 813 fr. — La fermeté ne se dément pas sur ınque de Paris à 1150 fr. ; l'Union parisienne à 685 fr. ; le Crédit français à 270 et la Ban- ·usse du commerce et de l'industrie à 680 fr. L'action du Crédit foncier très recherchée ıque ses progrès à 725 francs.

LE MASQUE D'OR.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

·elations Paris avec la Savoie, la Suisse et l'Italie

·xpress de nuit, toutes classes, qui assure les relations de Paris avec la Savoie, la ·e par Genève et l'Italie par le Mont-Cenis, aura son départ avancé et comportera ·oitures directes toutes classes avec lits-salon pour Evian et des voitures directes ·asse avec lits-salon pour Annecy.

·aris dép., 20 h. 25.
Genève arr., 9 h. 39.
Evian arr., 10 h. 14.
Aix-les-Bains arr. 6 h. 46
Annecy arr., 8 h. 27.
Turin arr., 14 h. 37.
Rome arr., 7 h. 05.

·uchettes entre Paris et Chambéry : lits-salons, wagon-lits entre Paris et Modane : ·n-restaurant entre Chambéry et Modane.)

·partir d'une date qui sera annoncée ultérieurement, ce train aura son départ retardé ·n arrivée à Evian et à Chamonix avancée. Il comportera des lits-salon avec ou ·lraps et des couchettes pour Evian, des lits-salon pour Saint-Gervais.

Paris dép., 20 h. 35.
Evian arr., 9 h. 35.
Saint-Gervais-les-Bains arr., 10 h. 18.
Chamonix arr., 11 h. 37.

·artir de cette même date, ce train n'aura, au départ de Bellegarde, que des 1re et ·sses, mais les voyageurs de 3e classe trouveront à cette gare une correspondance ·ur permettra d'arriver :

·Evian à 10 h. 14, à Saint-Gervais, à 11 h. 45, à Chamonix, à 13 h. 08.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique : Fernand Caussy.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro........	1.75
Un an............	25 fr.	Un an............	30 fr.
Six mois..........	14 »	Six mois...........	17 »
Trois mois.........	8 »	Trois mois........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.